



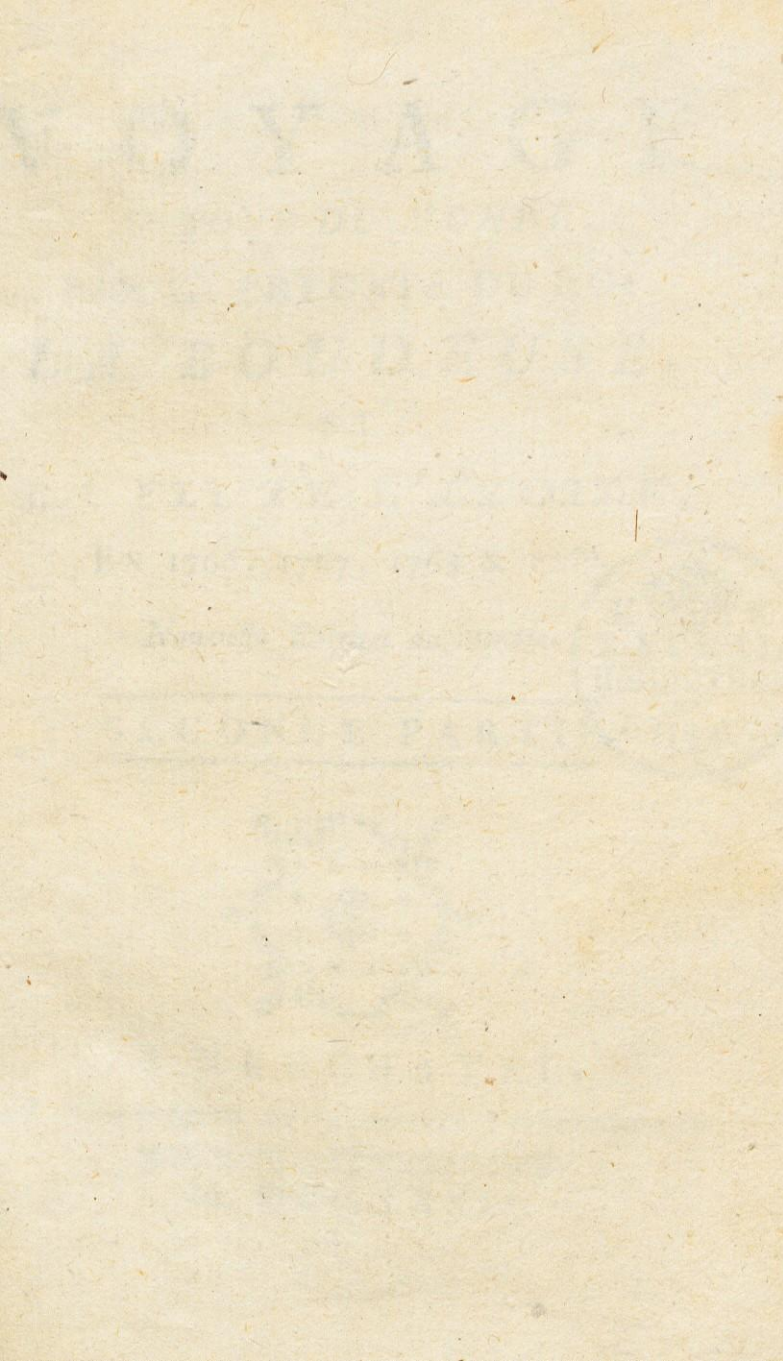






2615. I. S. c. v. A.









# V O Y A G E

AUTOUR DU MONDE,

PAR LA FRÉGATE DU ROI

LA BOUDEUSE,

ET

LA FLUTE L'ÉTOILE,

EN 1766, 1767, 1768 & 1769.

*Nouvelle Edition augmentée.*

---

SECONDE PARTIE.

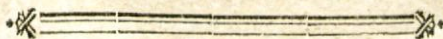
---

K K  
LYCEAL  
BIBLIOTHEK  
ZU  
LABACH



A NEUCHÂTEL,

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE



M. DCC. LXXII.







# V O Y A G E

## A U T O U R D U M O N D E.



SECONDE PARTIE,  
*Contenant depuis l'entrée dans la mer  
occidentale, jusqu'au retour en France.*

---

Et nos jam tertia portat  
Omnibus errantes terris & fluctibus æstas. *Virg. Lib. I.*

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Navigation depuis le détroit de Magellan jusqu'à  
l'arrivée à l'isle Taiti; découvertes qui la précédent.*



DEPUIS notre entrée dans la mer occidentale, après quelques jours de vents variables de sud-ouest au nord-ouest par l'ouest, nous eumes promptement les vents de sud & de sud-sud-est. Je ne m'étois pas attendu à les trouver si-tôt; les vents d'ouest conduisent

ordinairement jusques par les 30 d, & j'avois résolu d'aller à l'isle Juan Fernandès, pour tâcher d'y faire de bonnes observations astronomiques. Je voulois ainsi établir un point de départ assuré, pour traverser cet océan immense, dont l'étendue est marquée différemment par les différens navigateurs. La rencontre accélérée des vents de sud & de sud-est me fit renoncer à cette relâche, laquelle eût allongé mon chemin.

Pendant les premiers jours je fis prendre du ouest à la route autant qu'il fut possible, tant pour m'élever dans le vent, que pour m'éloigner de la côte, dont le gissement n'est point tracé sur les cartes d'une façon certaine. Toutefois, comme les vents furent toujours alors de la partie du ouest, nous eussions rencontré la terre, si la carte de Don George Juan & Don Antonio de Ulloa eût été juste. Ces officiers Espagnols ont corrigé les anciennes cartes de l'Amérique septentrionale; ils font courir la côte depuis le *cap Corse* jusqu'au *Chiloë* nord-est & sud-ouest, & cela d'après des conjectures que sans doute ils ont cru fondées. Cette correction heureusement en mérite une autre; elle étoit peu consolante pour les navigateurs qui, après avoir débouqué par le détroit, cherchent à revenir au nord avec des vents constamment variables du sud-ouest au nord-ouest par l'ouest. Le chevalier Narborough, après être sorti du détroit de Magellan en



1669 , suivit la côte du Chili , furetant les anfes & les crevasses jufqu'à la riviere de *Baldivia* dans laquelle il entra ; il dit en propres termes , que la route depuis le cap Defiré jufqu'à *Baldivia* , eft le nord 5<sup>d</sup> eft. Voilà qui eft plus sûr que l'affertion conjecturale de Don George & de Don Antonio. Si d'ailleurs elle eût été véritable , la route que nous fumes obligés de faire nous auroit , comme je l'ai dit , conduits fur la terre.

Lorsque nous fumes dans la mer Pacifique , je convins avec le commandant de l'Etoile , qu'afin de découvrir un plus grand espace de mers , il s'éloigneroit de moi dans le fud tous les matins à la diftance que le tems permettroit , fans nous perdre de vue , que le foir nous nous rallierions , & qu'alors il fe tiendroit dans nos eaux environ à une demi - lieue. Par ce moyen , fi la Boudeufe eût rencontré la nuit quelque danger fubit , l'Etoile étoit dans le cas de manœuvrer pour nous donner les fecours que les circonftances auroient comportés. Cet ordre de marche a été fuivi pendant tout le voyage.

Le 30 janvier , un matelot tomba à la mer ; nos efforts lui furent inutiles , & jamais nous ne pumes le fauver : il venoit grand frais , & la mer étoit très-groffe.

Je dirigeai ma route pour reconnoître la terre que David , fibuftier Anglois , vit en 1686 , fur le parallele de 27 à 28<sup>d</sup> fud , & qu'en 1722 Roggewin Hollandois chercha vaine-

ment. J'en continuai la recherche jusqu'au 17 février. J'avois passé le 14 sur cette terre, suivant la carte de M. Bellin. Je ne voulus point poursuivre la recherche de l'isle de *Pâques*, sa latitude n'étant point marquée d'une façon positive. Plusieurs géographes s'accordent à la placer par le parallele de 27 à 28<sup>d</sup> sud; M. Buache seul la met par le 31<sup>e</sup>. Toutefois dans la journée du 14, étant par 27<sup>d</sup> 7' de latitude observée, & par 104<sup>d</sup> 12' de longitude occidentale estimée, nous vîmes deux oiseaux assez semblables à des équerrêts, espece qui ne s'éloigne pas ordinairement à plus de soixante ou quatre-vingts lieues de terre; nous vîmes aussi un paquet de ces herbes vertes qui s'attachent à la carene des navires, & ces rencontres me firent continuer la même route jusqu'au 17. Je pense au reste d'après le récit de David, que la terre qu'il dit avoir vue, n'est autre que les isles *Saint-Ambroise* & *Saint-Felix*, qui sont à deux cents lieues de la côte du Chili.

Depuis le 23 février jusqu'au trois mars, nous eûmes avec des calmes & de la pluie, des vents d'ouest constamment variables du sud-ouest au nord-ouest; chaque jour un peu avant ou après midi nous avions à effuyer des grains accompagnés de tonnerre. D'où nous venoit cette étrange nuaison sous le tropique & dans cet océan renommé, plus que toutes les autres mers, par l'uniformité & la fraîcheur des vents alisés de l'est au sud-est, que l'on dit y régner



toute l'année? Nous ferons plus d'une fois dans le cas de faire la même question.

Dans le courant du mois de février, M. Verron me communiqua quatre résultats d'observations pour déterminer notre longitude. Les premières rapportées au midi du 6, ne différoient avec mon estime que de 31' dont j'étois à l'ouest de son observé; les secondes réduites au midi du 11, différoient de ma longitude estimée de 37' 45" dont j'étois plus est que lui; par les troisièmes observations réduites au 22 à midi, j'étois plus est que lui de 42' 30"; j'avois 1<sup>d</sup> 25' de différence occidentale avec la longitude déterminée par les observations du 27. C'est alors que nous éprouvions une suite de calmes & de vents contraires. Le thermometre, jusqu'à ce que nous fussions sous le parallele de 45<sup>d</sup>, varia de 5 à 8<sup>d</sup> au dessus de la congelation; il monta ensuite successivement; & lorsque nous courumes sur les paralleles de 27 à 24, il varioit de 17 à 19<sup>d</sup>.

Il y eut sur la frégate, dès que nous fumes sortis du détroit, des maux de gorge presque épidémiques. Comme on les attribuoit aux eaux neigeuses du détroit, je fis mettre tous les jours dans le charnier une pinte de vinaigre & des boulets rouges. Heureusement ces maux de gorge céderent aux plus simples remedes, & à la fin de février aucun homme n'étoit encore sur les cadres. Nous avions seulement



quatre matelots tachés du scorbut. On eut dans ce tems une pêche abondante de bonites & de grandes oreilles ; pendant huit ou dix jours on en prit assez pour en donner un repas aux deux équipages.

Nous courumes pendant le mois de mars le parallele des premieres terres & isles qui sont marquées sur la carte de M. Bellin sous le nom d'*isles de Quiros*. Le 21 nous primes un thon, dans l'estomac duquel on trouva, non encore digérés, quelques petits poissons dont les especes ne s'éloignent jamais des côtes. C'étoit un indice du voisinage de quelques terres. Effectivement, le 22 à six heures du matin, on eut en même tems connoissance & de quatre islots dans le sud-sud-est & d'une petite isle qui nous restoit à quatre lieues dans l'ouest. Je nommai les quatre islots *les quatre Facardins* ; & comme ils étoient trop au vent, je fis courir sur la petite isle qui étoit devant nous. A mesure que nous l'approchames nous découvrimes qu'elle est bordée d'une plage de sable très-unie, & que tout l'intérieur étoit couvert de bois touffus, au dessus desquels s'élevoient les tiges fécondes des cocotiers. La mer brisoit assez au large au nord & au sud, & une grosse lame qui battoit la côte de l'est, nous défendoit l'accès de l'isle dans cette partie. Cependant la verdure charmoit nos yeux, & les cocotiers nous offroient par-tout leurs fruits & leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs ; des milliers d'oiseaux

voltigeoient autour du rivage, & sembloient annoncer une côte poissonneuse ; on soupairoit après la descente. Nous crumes qu'elle seroit plus facile dans la partie occidentale, & nous suivimes la côte à la distance d'environ deux milles. Par-tout nous vimes la mer briser avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre *crique* qui pût servir d'abri & rompre la lame. Perdant ainsi toute espérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un risque évident de briser les bateaux, nous remettions le cap en route, lorsqu'on cria qu'on voyoit deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'eussions jamais pensé qu'une isle aussi petite pût être habitée, & ma première idée fut que sans doute quelques Européens y avoient fait naufrage. J'ordonnai aussi-tôt de mettre *en panne*, déterminé à tenter tout pour les sauver. Ces hommes étoient rentrés dans le bois ; bientôt après ils en sortirent au nombre de quinze ou vingt, & s'avancerent à grands pas ; ils étoient nus, & portoient de fort longues piques, qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaisseaux avec des démonstrations de menaces ; après cette parade, ils se retirèrent sous les arbres, où on distingua des cabanes avec les longues vues. Ces hommes nous parurent fort grands, & d'une couleur bronzée. Qui me dira comment ils ont été transportés jusqu'ici, quelle communication les lie à la chaîne des autres êtres, & ce qu'ils deviennent en se multipliant sur



une isle qui n'a pas plus d'une lieue de diametre? Je l'ai nommée *l'isle des Lanciers*. Etant à moins d'une lieue dans le nord-est de cette isle je fis signal à l'Etoile de fonder; elle fila 200 brasses de ligne sans trouver de fond.

Depuis ce jour nous diminuames de voiles dans la nuit, craignant de rencontrer tout d'un coup quelques-unes de ces terres basses, dont les approches sont si dangereuses. Nous fumes obligés de *rester en travers* une partie de la nuit du 22 au 23, le tems s'étant mis à l'orage avec grand vent, de la pluie & du tonnerre. Au point du jour nous vimes une terre qui s'étendoit par rapport à nous depuis le nord-est-quart-nord jusqu'au nord-nord-ouest. Nous courumes dessus, & à huit heures nous étions environ à trois lieues de sa pointe orientale. Alors quoiqu'il régât une espece de brume, nous apperçumes des brisans le long de cette côte, qui paroïsoit très-basse, & couverte d'arbres. Nous revirames donc au large, en attendant qu'un ciel plus clair nous permit de nous rapprocher de la terre avec moins de risque; c'est ce que nous pumes faire vers les dix heures. Parvenus à une lieue de l'isle, nous la prolongeames, cherchant à découvrir un endroit propre au débarquement; nous n'avions pas de fond avec une ligne de 120 brasses. Une barre, sur laquelle la mer brisoit avec furie, bordoit toute la côte, & bientôt nous reconnumes que cette isle n'étoit formée



que par deux langues de terres fort étroites, qui se rejoignent dans la partie du nord-ouest, & qui laissent une ouverture au sud-est entre leurs pointes. Le milieu de cette isle est ainsi occupé par la mer dans toute sa longueur, qui est de dix à douze lieues sud-est & nord-ouest; en sorte que la terre présente un espede de fer à cheval très-alongé, dont l'ouverture est au sud-est.

Les deux langues de terres ont si peu de largeur, que nous appercevions la mer au-delà de celle du nord. Elles ne paroissent être composées que par des dunes de sable, entre-coupées de terrains bas, dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées sont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très touffus. Nous apperçumes après midi des pirogues qui naviguoient dans l'espede de lac que cette isle embrasse, les unes à la voile, les autres avec des pagayes. Les sauvages qui les conduisoient étoient nuds. Le soir nous vimes un assez grand nombre d'insulaires dispersés le long de la côte. Ils nous parurent avoir aussi à la main de ces longues lances dont nous menaçoient les habitans de la première isle; nous n'avions encore trouvé aucun lieu où nos canots pussent aborder. Partout la mer écumoit avec une égale force. La nuit suspendit nos recherches; nous la passâmes à *louvoyer* sous les huniers, & n'ayant découvert le 24 au matin aucun lieu d'abordage, nous poursuivimes notre route, & re-

nonçames à cette isle inaccessible, que je nommai, à cause de sa forme, *l'isle de la Harpe*. Au reste, cette terre si extraordinaire est-elle naissante, est-elle en ruine? Comment est-elle peuplée? Ses habitans nous ont semblé grands & bien proportionnés. J'admire leur courage, s'ils vivent sans inquiétude sur ces bandes de sable, qu'un ouragan peut d'un moment à l'autre ensevelir dans les eaux.

Le même jour, à cinq heures du soir, on aperçut une nouvelle terre à la distance de sept à huit lieues; l'incertitude de sa position, le tems inconstant par grains & orages, & l'obscurité nous forcerent de passer la nuit *sur les bords*. Le 25 au matin nous accostames la terre, que nous reconnûmes être encore une isle très-basse, laquelle s'étendoit du sud-est au nord-ouest, dans une étendue d'environ vingt-quatre milles. Jusqu'au 27 nous continuâmes à naviguer au milieu d'isles basses, & en partie noyées, dont nous examinâmes encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, & qui ne méritoient pas que nous perdissions notre tems à les visiter. J'ai nommé *l'archipel dangereux* cet amas d'isles dont nous avons vu onze, & qui sont probablement en plus grand nombre. La navigation est extrêmement périlleuse au milieu de ces terres basses, hérissées de brisans, & semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit surtout, des plus grandes précautions,



Je me déterminai à faire reprendre du sud à la route, afin de fortir de ces parages dangereux. Effectivement, dès le 28 nous cessâmes de voir des terres. Quiros a le premier découvert en 1606 la partie méridionale de cette chaîne d'isles qui s'étend sur l'ouest-nord-ouest, & dans laquelle l'amiral Roggewin s'est trouvé engagé en 1722 vers le quinziesme parallèle; il la nomma le *Labyrinthe*. Je ne fais au reste sur quel fondement s'appuient nos géographes, lorsqu'ils tracent à la suite de ces isles un commencement de côte, vue, disent-ils, par Quiros, & auquel ils donnent soixante-dix lieues de continuité. Tout ce qu'on peut inférer du journal de ce navigateur, c'est que la première terre à laquelle il aborda, après son départ du Pérou, avoit plus de huit lieues d'étendue. Mais, loin de la représenter comme une côte considérable, il dit que les sauvages qui l'habitoient, lui firent entendre qu'il trouveroit des grandes terres sur sa route. S'il en existoit ici une considérable, nous ne pouvions manquer de la rencontrer, puisque la plus petite latitude à laquelle nous soyons jusqu'à présent parvenus, a été 17<sup>d</sup> 40', latitude que Quiros observa sur cette côte, dont il a plu aux géographes de faire un grand pays.

Je tombe d'accord que l'on conçoit difficilement un si grand nombre d'isles basses & de terres presque noyées, sans supposer un continent qui en soit voisin. Mais la géographie



est une science de fait; on n'y peut rien donner dans son cabinet à l'esprit de système, sans risquer les plus grandes erreurs, qui souvent ensuite ne se corrigent qu'aux dépens des navigateurs.

M. Verron dans le mois de mars me donna trois observations de longitude. Les premières faites avec l'octant de M. Haldey, rapportées au 3 à midi, ne différoient avec mon estime que de 21' 30". dont j'étois plus ouest que la longitude observée. Les secondes faites avec le mégamètre, & réduites au midi du 10, différoient considérablement avec mon estime, ma longitude estimée étant plus occidentale de 3<sup>d</sup> 6' que l'observée; au contraire, par le résultat des troisièmes observations faites le 27 avec l'octant, mon estime s'accordoit avec les observations à 39' 15" près, dont il me faisoit plus est que les observations. On remarquera que depuis la sortie du détroit de Magellan, j'ai toujours suivi la longitude de mon point de départ, sans y faire aucune correction, ni me servir des observations.

Le thermometre dans ce mois a été constamment de 19 à 20<sup>d</sup>, même entre les terres. A la fin du mois nous avons eu cinq jours de vent d'ouest avec des grains & des orages qui se succedoient presque sans interruption. La pluie fut continuelle, aussi le scorbut se déclara-t-il sur huit ou dix matelots. L'humidité est un des principes les plus actifs de cette

maladie. On leur donnoit tous les jours à chacun une pinte de limonade faite avec la poudre de *faciot*, & nous avons eu dans ce voyage les plus grandes obligations à cette poudre. J'avois auffi commencé le 3 mars à me servir de la cucurbite de M. Poiffonnier, & nous avons continué jufqu'à la *Nouvelle Bretagne* à employer l'eau ainfi deffalée pour la foupe, la cuiffon de la viande & celle des légumes. Le fupplément d'eau qu'elle nous procuroit nous a été de la plus grande reffource dans cette longue traversée. On allumoit le feu à cinq heures du foir, & on l'éteignoit à cinq ou fix heures du matin, & chaque nuit nous faifions plus d'une barrique d'eau. Au refte, pour ménager l'eau douce, nous avons toujours pêtri le pain avec de l'eau falée.

Le 2 avril à dix heures du matin, nous apperçumes dans le nord-nord-est une montagne haute & fort escarpée qui nous parut ifolée; je la nommai *le Boudoir* ou *le pic de la Boudeufe*. Nous courions au nord pour la reconnoître; lorsque nous eumes la vue d'une autre terre dans l'ouest-quart-nord-ouest, dont la côte non moins élevée offroit à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent befoin d'une relâche qui nous procurât du bois & des rafraîchiffemens, & on fe flattoit de les trouver fur cette terre. Il fit prefque calme tout le jour. La brife fe leva le foir, & nous courumes fur la terre jufqu'à



deux heures du matin que nous remimes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages & de brume; & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revimes la terre dont la pointe méridionale nous restoit à ouest-quart-nord-ouest; on n'apercevoit plus le pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents souffloient du nord au nord-nord-est, & nous tinmes le plus près pour attérer au vent de l'isle. En approchant, nous apperçumes au-delà de sa pointe du nord, une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenoit à la première isle, ou si elle en formoit une seconde.

Pendant la nuit du 3 au 4, nous louvoyames pour nous élever dans le nord. Des feux que nous vimes, avec joie, briller de toutes parts sur la côte, nous apprirent qu'elle étoit habitée. Le 4 au lever de l'aurore nous reconnumes que les deux terres qui la veille nous avoient paru séparées, étoient unies ensemble par une terre plus basse qui se courboit en arc, & formoit une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleines voiles vers la terre présentant au vent de cette baie, lorsque nous apperçumes une pirogue qui venoit du large & voguoit vers la côte, se servant de sa voile & de ses pagayes. Elle nous passa de l'avant, & se joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'isle accouroient

au



au devant de nous. L'une d'elles précédoit les autres ; elle étoit conduite par douze hommes nuds qui nous présentèrent des branches de bananiers , & leurs démonstrations attestoient que c'étoit là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pumes nous aviser ; alors ils accosterent le navire , & l'un d'eux , remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons , nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon & un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent qu'il attachâ à une corde qu'on lui jeta ; nous lui donnâmes des bonnets & des mouchoirs , & ces premiers présens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes , & toutes à balancier , environnèrent les deux vaisseaux. Elles étoient chargées de cocos , de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous ; contre toutes sortes de bagatelles , se fit avec bonne foi , mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il falloit entrer dans leurs pirogues , ou montrer de loin les objets d'échanges ; lorsqu'on étoit d'accord , on leur envoyoit au bout d'une corde un panier ou un filet ; ils y mettoient leurs effets & nous les nôtres , donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu , avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes

aucune espece d'armes dans leurs pirogues , où il n'y avoit point de femmes à cette premiere entrevue. Les pirogues resterent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large ; toutes alors se retirerent.

Nous tâchames dans la nuit de nous élever au nord , n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit , ainsi qu'il l'avoit été la nuit précédente , garni de petits feux à peu de distance les uns des autres ; on eût dit que c'étoit une illumination faite à dessein , & nous l'accompagnames de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer , afin de gagner au vent de l'isle , & à faire sonder par les bateaux , pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offroit le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur , le rocher n'y montre nulle part son aride nudité : tout y est couvert de bois. A peine en crumes-nous nos yeux , lorsque nous découvrimus un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée qui s'élevoit au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'isle. Il ne paroissoit pas avoir plus de trente toises de diametre , & il diminueoit de grosseur en montant ; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immense ,



que la main d'un décorateur habile auroit parée de guirlandes de feuillages. Les terrains moins élevés font entrecoupés de prairies & de bosquets , & dans toute l'étendue de la côte il regne sur les bords de la mer , au pied du pays haut , une lisière de terre basse & unie , couverte de plantations. C'est là qu'au milieu des bananiers , des cocotiers & d'autres arbres chargés de fruits , nous appercevions les maisons des insulaires.

Comme nous prolongions la côte , nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançoit du haut des montagnes , & précipitoit à la mer ses eaux écumantes. Un village étoit bâti au pied , & la côte y paroissoit sans brisans. Nous desirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu ; sans cesse on fondoit des navires , & nos bateaux fondoient jusqu'à terre ; on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches , & il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Les pirogues étoient revenues aux navires dès le lever du soleil , & toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce ; outre les fruits de l'espece de ceux apportés la veille , & quelques autres rafraîchissemens , tels que poules & pigeons , les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instrumens pour la pêche , des herminettes de pierre , des étoffes singulieres , des coquilles , &c. Ils demandoient en échange

du fer & des pendans d'oreilles. Les trocs se firent comme la veille avec loyauté ; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies & presque nues. A bord de l'Etoile il monta un insulaire qui y passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

Nous l'employames encore à louvoyer , & le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité septentrionale de l'isle. Une seconde s'offrit à nous ; mais la vue de plusieurs brisans qui paroissoient défendre le passage entre les deux isles , me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la première baie que nous avions vue le jour de notre atterage. Nos canots qui fondoient en avant & en terre de nous , trouverent la côte du nord de la baie bordée par-tout à un quart de lieue du rivage , d'un récif qui découvre à basse mer. Cependant à une lieue de la pointe du nord , ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encablures au plus , dans laquelle il y avoit 30 à 35 brasses d'eau , & en dedans une rade assez vaste , où le fond varioit depuis 9 jusqu'à 30 brasses. Cette rade étoit bornée au sud par un récif qui partant de terre , alloit se joindre à celui qui bordoit la côte. Nos canots avoient fondé par-tout sur un fond de sable , & ils avoient reconnu plusieurs petites rivières commodes pour l'aiguade. Sur le récif du côté du nord , il y a trois islots.



Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade , & sur le champ nous fîmes route pour y entrer. Nous rangeames la pointe du récif de stribord en entrant , & dès que nous fumes en dedans, nous mouillames notre petite ancre sur 34 brasses, fond de sable gris, coquillages & gravier, & nous étendîmes aussi-tôt une ancre à jet dans le nord-ouest, pour y mouiller notre ancre d'affourche. L'Etoile passa au vent à nous, & mouilla dans le nord à une encablure. Dès que nous fumes affourchés, nous amenames basses vergues & mâts de hune.

A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avoient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eumes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit. Tous venoient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié ; tous nous demandoient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues étoient remplies de femmes qui ne le cedent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes, & qui, pour la beauté du corps, pourroient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étoient nues, car les hommes & les vieilles qui les accompagnoient, leur avoient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries, où malgré leur naïveté,

on découvroit quelque embarras ; soit que la nature ait par-tout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où regne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paroissent ne pas vouloir ce qu'elles desirent le plus. Les hommes plus simples ou plus libres, s'énoncerent bientôt clairement. Ils nous pressoient de choisir une femme, de la suivre à terre, & leurs gestes non équivoques démontroient la maniere dont il falloit faire connoissance avec elle. Je le demande; comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents François, jeunes, mariés, & qui depuis six mois n'avoient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pumes prendre, il entra à bord une jeune fille qui vint sur le gaillard d'arriere se placer à une des écoutilles qui sont au dessus du cabestan ; cette écoutille étoit ouverte pour donner de l'air à ceux qui viroient. La jeune fille laissa tomber négligemment une pagne qui la couvroit, & parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien. Elle en avoit la forme céleste. Matelots & soldats s'empressoient pour parvenir à l'écoutille, & jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes enforcés ; le moins difficile n'avoit pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul François, mon cuisinier, qui,



malgré les défenses , avoit trouvé moyen de s'échapper , nous revint bientôt plus mort que viv. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avoit choisie , qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le deshabillèrent dans un instant , & le mirent nud de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois , ne sachant où aboutiroient les exclamations de ce peuple qui examinoit en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré , ils lui rendirent ses habits , remirent dans ses poches ce qu'ils en avoient tiré , & firent approcher la fille , en le pressant de contenter les desirs qui l'avoient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les Insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier , qui me dit que j'aurois beau le réprimander , que je ne lui ferois jamais autant de peur qu'il venoit d'en avoir à terre.



## CHAPITRE V.

*Séjour dans l'isle Taiti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent.*

**O**N a vu les obstacles qu'il avoit fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres ; lorsque nous fumes amarrés , je descendis à terre avec plusieurs officiers , afin de recon-

noître *Paignade*. Nous y fumes reçus par une foule immense d'hommes & de femmes qui ne se laissoient point de nous considérer ; les plus hardis venoient nous toucher , ils écartoient même nos vêtemens , comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux ; aucun ne portoit d'armes , pas même de bâtons. Ils ne savoient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison & nous y introduisit. Il y avoit dedans cinq ou six femmes & un vieillard vénérable. Les femmes nous saluerent en portant la main sur la poitrine , & criant plusieurs fois *tayo*. Le vieillard étoit pere de notre hôte. Il n'avoit eu grand âge que ce caractère respectable qu'imprimant les ans sur une belle figure. Sa tête ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe , tout son corps nerveux & rempli ne montroit aucune ride , aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'appercevoir à peine de notre arrivée ; il se retira même sans répondre à nos caresses , sans témoigner ni frayeur , ni étonnement , ni curiosité ; fort éloigné de prendre part à l'espece d'extase que notre vue causoit à tout ce peuple , son air rêveur & foudieux sembloit annoncer qu'il craignoit que ces jours heureux , écoulés pour lui dans le sein du repos , ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.



On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avoit aucun meuble , aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires , que sa grandeur. Elle pouvoit avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquames un cylindre d'osier , long de trois ou quatre pieds , & garni de plumes noires , lequel étoit suspendu au toit , & deux figures de bois que nous primes pour des idoles. L'une , c'étoit le Dieu , étoit debout contre un des piliers : la déesse étoit vis-à-vis inclinée le long du mur , qu'elle surpassoit en hauteur , & attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures mal-faites & sans proportions , avoient environ trois pieds de haut , mais elles tenoient à un piedestal cylindrique , vuide dans l'intérieur , & sculpté à jour. Il étoit fait en forme de tour , & pouvoit avoir six à sept pieds de hauteur , sur environ un pied de diametre ; le tout étoit d'un bois noir fort dur.

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au dehors de sa maison , où il fit apporter des fruits , du poisson grillé & de l'eau ; pendant le repas , il envoya chercher quelques pieces d'étoffes , & deux grands colliers faits d'ozier & recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portoit du tems de François I. Il en passa un au col du chevalier d'Oraison ,

l'autre au mien , & distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord , lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquoit un pistolet , qu'on avoit adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui , sur le champ , voulut fouiller tous les gens qui nous environnoient ; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêta mes recherches , en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourroit être la victime de sa fripponnerie , & que son larcin lui donneroit la mort.

Le chef & tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver , nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure , qui , couché sous un arbre , nous offrit de partager le gazon qui lui servoit de siége. Nous l'acceptâmes ; cet homme alors se pencha vers nous , & d'un air tendre , aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien souffloit avec le nez , il nous chanta lentement une chanson , sans doute anacréontique : scène charmante , & digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper & coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte , basse , violon , & nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées & de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7 au matin , le chef , dont le nom est *Ereti* , vint à bord. Il nous apporta un cochon , des poules & le pistolet qui avoit été pris la



veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades & nos piéces à l'eau, & les y laisser en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis l'après-midi avec armes & bagages, & nous commençames à dresser le camp sur les bords d'une petite riviere où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe sous les armes, & les préparatifs du campement, sans paroître d'abord surpris ni mécontent. Toutefois, quelques heures après, il vint à moi accompagné de son pere & des principaux du canton qui lui avoient fait des représentations à cet égard, & me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisoit, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il falloit coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il nous étoit nécessaire pour faire de l'eau, du bois, & rendre plus facile les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comptions repartir, & dans quel tems. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres; sur cela, nouvelle conférence, à laquelle on me fit appeller. Un homme grave, & qui paroissoit

avoir du poids dans le conseil , vouloit réduire à neuf les jours de notre campement ; j'insistai pour le nombre que j'avois demandé , & enfin ils y consentirent.

De ce moment la joie se rétablit ; Ereti même nous offrit un hangard immense tout près de la rivière , sous lequel étoient quelques pirogues qu'il en fit enlever sur le champ. Nous dressâmes dans ce hangard les tentes pour nos scorbutiques , au nombre de trente-quatre , douze de *la Boudeuse* , & vingt-deux de *l'Etoile* , & quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats , & je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs & les malades. Je restai à terre la première nuit , qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre , chassa la foule qui entouroit le camp , & ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper , il demanda des fusées , & elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit , il envoya chercher une de ses femmes qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau. Elle étoit vieille , & laide.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangard étoit bien fait & parfaitement couvert d'une espece de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue , à laquelle nous mîmes une barrière & un corps-de-garde. Ereti , ses femmes & ses amis avoient seuls la per-



mission d'entrer ; la foule se tenoit en dehors du hangard : un de nos gens , une baguette à la main , suffisoit pour la faire écarter. C'étoit là que les insulaires apportoit de toutes parts des fruits , des poules ; des cochons , du poisson & des pieces de toile qu'ils échangeoient contre des clous , des outils , des perles fausses , des boutons & mille autres bagatelles qui étoient des trésors pour eux. Au reste , ils examinoient attentivement ce qui pouvoit nous plaire ; ils virent que nous cueillions des plantes antiscorbutiques , & qu'on s'occupoit aussi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tarderent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avoient vu ramasser , & des paniers remplis de coquilles de toutes les especes. On payoit leurs peines à peu de frais.

Ce même jour je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers & d'une espece de bois plein de gomme & de peu de consistance ; le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvois couper , & m'indiqua même de quel côté il les falloit faire tomber en les abattant. Au reste , les insulaires nous aidoient beaucoup dans nos travaux ; nos ouvriers abattoient les arbres & les mettoient en bûches que les gens du pays transportoient aux bateaux ; ils aidoient de même à faire l'eau ,

emplissant les pieces & les conduisant aux chaloupes. On leur donnoit pour salaire des clous dont le nombre se proportionnoit au travail qu'ils avoient fait. La seule gêne qu'on eût, c'est qu'il falloit sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportoit à terre, à ses poches même; car il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que les gens de ce pays.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans ferrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitoit en eux de violens desirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avoit volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles & les patrouilles, auxquelles on avoit même jetté quelques pierres. Les voleurs se cachoient dans un marais couvert d'herbes & de roseaux, qui s'étendoit derriere notre camp. On le nettoya en partie, & j'ordonnai à l'officier de garde, de faire tirer sur les voleurs qui viendroient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où étoit sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyois aussi tous les soirs trois de nos bateaux armés de pierriers & d'espingoles se mouiller devant le camp.

Au vol près, tout se passoit de la maniere la plus amiable. Chaque jour nos gens se



promenoient dans le pays sans armes , seuls ou par petites bandes. On les invitoit à entrer dans les maisons , on leur y donnoit à manger ; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maison ; ils leur offroient de jeunes filles ; la case se remplissoit à l'instant d'une foule curieuse d'hommes & de femmes qui faisoient un cercle autour de l'hôte & de la jeune victime du devoir hospitalier ; la terre se jonchoit de feuillage & de fleurs , & des musiciens chantoient aux accords de la flûte une hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité , son culte n'y admet point de mystères , & chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étoient surpris de l'embarras qu'on témoignoit ; nos mœurs ont pros crit cette publicité. Toutefois je ne garantirois pas qu'aucun n'ait vaincu sa répugnance , & ne se soit conformé aux usages du pays.

J'ai plusieurs fois été , moi second ou troisieme , me promener dans l'intérieur. Je me croyois transporté dans le jardin d'Eden ; nous parcourions une plaine de gazon , couverte de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse , sans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des vergers : tous

nous saluoient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins , se rangeoient à côté pour nous laisser passer ; par-tout nous voyions régner l'hospitalité , le repos , une joie douce & toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions , d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles ; c'étoit le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre maniere , & d'y semer différentes graines ; proposition qui fut reçue avec joie. En peu de tems Ereti fit préparer & entourer de palissades le terrain qu'avoient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher ; ils admiroient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des especes de potagers garnis de giraumonts , de patates , d'ignames & d'autres racines. Nous leur avons semé du bled , de l'orge , de l'avoine , du riz , du maïs , des oignons & des graines potageres de toute especé. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées ; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture , & je crois qu'on l'accoutumeroit facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée j'eus la visite du chef d'un canton voisin , qui vint à bord avec un présent de fruits , de cochons , de poules & d'étoffes. Ce seigneur , nommé *Toutaa* , est d'une belle figure & d'une taille extraordinaire.



extraordinaire. Il étoit accompagné de quelques-uns de ses parens, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses & d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui, nous fumes bien accueillis, & l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes fort jeune & assez jolie. L'assemblée étoit nombreuse, & les musiciens avoient déjà entonné les chants de l'hyménée. Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie.

Le 10 il y eut un insulaire tué, & les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avoit été porté le cadavre; on vit effectivement que l'homme avoit été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laissoit sortir aucun de nos gens, avec des armes à feu, ni des vaisseaux ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour connoître l'auteur de cet infame assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avoit eu tort; car ils continuerent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avoit vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, & que même la maison d'Ereti étoit toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présens, & ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.

Cependant je pressois nos travaux de tous

les genres ; car , encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins , je savois que nous étions mal mouillés. En effet , quoique nos cables , pomoyés presque tous les jours , n'eussent pas encore paru rayés , nous avons découvert que le fond étoit semé de gros corail , & d'ailleurs , en cas d'un grand vent du large , nous n'avions pas de *chasse*. La nécessité avoit forcé de prendre ce mouillage sans nous laisser la liberté du choix , & bientôt nous eumes la preuve que nos inquiétudes n'étoient que trop fondées.

Le 12 à cinq heures du matin , les vents étant venus au sud , notre cable du sud-est & le grêlin d'une ancre à jet , que nous avons par précaution alongé dans l'est-sud-est , furent coupés sur le fond. Nous mouillames aussi-tôt notre grande ancre ; mais , avant qu'elle eût pris fond , la frégate vint à l'appel de l'ancre du nord-ouest , & nous tombames sur l'Etoile que nous abordames à bas-bord. Nous virames sur notre ancre , & l'Etoile fila rapidement , de maniere que nous fumes séparés avant que d'avoir souffert aucune avarie. La flûte nous envoya alors le bout d'un grêlin qu'elle avoit alongé dans l'est , sur lequel nous virames pour nous écarter d'elle davantage. Nous relevames ensuite notre grande ancre , & rembarquames le grêlin & le cable coupés sur le fond. Celui-ci l'avoit été à 30 brasses de l'entalingure ; nous le changeames



bout pour bout , & l'entalinguames sur une ancre de rechange de deux mille sept cents que l'Etoile avoit dans sa cale , & que nous envoyâmes chercher. Notre ancre du sud-est mouillée sans orin à cause du grand fond , étoit perdue , & nous tâchâmes inutilement de sauver l'ancre à jet , dont la bouée avoit coulé , & qu'il fut impossible de draguer. Nous guindâmes aussi-tôt notre petit mât de hune & la vergue de mizaine , afin de pouvoir appareiller dès que le vent le permettroit.

L'après-midi il calma , & passa à l'est. Nous alongeâmes alors dans le sud - est une ancre à jet & l'ancre reçue de l'Etoile , & j'envoyai un bateau sonder dans le nord , afin de savoir s'il n'y auroit pas un passage ; ce qui nous eut mis à portée de sortir presque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais seul : comme nous étions tous occupés d'un travail auquel étoit attaché notre salut , on vint m'avertir qu'il y avoit eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de baïonnettes , que l'alarme étoit répandue dans le pays , que les vieillards , les femmes & les enfans fuyoient vers les montagnes , emportant leur bagage & jusqu'aux cadavres des morts , & que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle étoit donc notre position , de craindre la guerre à terre , au même instant où les deux navires étoient dans le cas d'y être jettés. Je descendis au camp , &

en présence du chef je fis mettre aux fers quatre foldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait ; ce procédé parut les contenter.

Je passai une partie de la nuit à terre , où je renforçai les gardes , dans la crainte que les insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poste excellent entre deux rivières distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus ; le front du camp étoit couvert par un marais , le reste étoit la mer , dont assurément nous étions les maîtres. Nous avons beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies ; mais heureusement , à quelques alertes près , occasionnées par des filoux , la nuit fut tranquille au camp.

Ce n'étoit pas de ce côté où mes inquiétudes étoient les plus vives. La crainte de perdre les vaisseaux à la côte nous donnoit des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du soir , les vents avoient beaucoup fraîchi de la partie de l'est , avec une grosse houle , de la pluie , des orages , & toutes les apparences funestes qui augmentent l'horreur de ces lugubres situations. Vers deux heures du matin il passa un grain qui chassoit les vaisseaux en côte : je me rendis à bord , le grain heureusement ne dura pas ; & dès qu'il fut passé , le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs ; notre cable du nord-ouest fut coupé ; le grêlin que nous avoit cédé l'E-



toile, & qui nous tenoit sur son ancre à jet, eut le même sort peu d'instans après; la frégate alors venant à l'appel de l'ancre & du grélin du sud-est, ne se trouvoit pas à une encablure de la côte où la mer brisoit avec fureur. Plus le péril devenoit instant, plus les ressourcés diminueoient; les deux ancres, dont les cables venoient d'être coupés, étoient perdues pour nous; leurs bouées avoient disparu, soit qu'elles eussent coulé, soit que les Indiens les eussent enlevées dans la nuit. C'étoient déjà quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, & cependant il nous restoit encore des pertes à effuyer.

A dix heures du matin, le cable neuf que nous avions entaliqué sur l'ancre de deux mille sept cents de l'Étoile, laquelle nous tenoit dans le sud-est, fut coupé, & la frégate défendue par un seul grélin, commença à chasser en côte. Nous mouillames sous barbe notre grande ancre, la seule qui nous resta en mouillage; mais de quel secours nous pouvoit-elle être? Nous étions si près des brisans, que nous aurions été dessus avant que d'avoir assez filé de cable pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque instant le triste dénouement de cette aventure, lorsqu'une brise du sud-ouest nous donna l'espérance de pouvoir appareiller. Nos foqs furent bientôt hissés; le vaisseau commençoit à prendre de l'air, & nous travaillions à faire de la voile pour

filer cable & grêlin, & mettre dehors; mais les vents revinrent presqu'aussi-tot à l'est. Cet intervalle nous avoit toujours donné la tems de recevoir à bord le bout du grêlin de la seconde ancre à jet de l'Etoile, qu'elle venoit d'allonger dans l'est, & qui nous sauva pour le moment. Nous virames sur les deux grêlins, & nous nous relevames un peu de la côte. Nous envoyames alors notre chaloupe à l'Etoile pour l'aider à s'amarrer solidement; ses ancres étoient heureusement mouillées sur un fond moins perdu de corail que celui sur lequel étoient tombées les nôtres. Lorsque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par son orin l'ancre de deux mille sept cents; nous entralinguames dessus un autre cable, & nous l'allongames dans le nord-est; nous relevames ensuite l'ancre à jet de l'Etoile que nous lui rendimes. Dans ces deux jours, M. de la Giraudais, commandant de cette flûte, a eu la plus grande part au salut de la frégate par les secours qu'il m'a donnés; c'est avec plaisir que je paie ce tribut de reconnoissance à cet officier, déjà mon compagnon dans mes autres voyages, & dont le zele égale les talens.

Cependant lorsque le jour étoit venu, aucun Indien ne s'étoit approché du camp, on n'avoit vu naviguer aucune pirogue, on avoit trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays paroissoit un désert. Le prince de Naf-sau, lequel, avec quatre ou cinq hommes seu-



lement, s'étoit éloigné davantage, dans le dessein de rencontrer quelques insulaires & de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetterent à ses genoux, elles lui baisoient les mains en pleurant & répétant plusieurs fois : *Tayo, maté : vous êtes nos amis, & vous nous tuez.* A force de caresses & d'amitié, il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissoient la marche, & promettoient la paix. Je descendis aussi-tôt avec un assortiment d'étoffes de soie & des outils de toute espece; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille, & les assurant qu'il seroit puni. Les bons insulaires me comblèrent de caresses; le peuple applaudit à la réunion, & en peu de tems la foule ordinaire & les filoux revinrent à notre quartier, qui ne ressembloit pas mal à une foire. Ils apporterent ce jour & le suivant plus de rafraichissemens que jamais. Ils demanderent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil; ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Le canot que j'avois envoyé pour reconnoître le côté du nord, étoit revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avoit trouvé un très-beau

passage. Il étoit alors trop tard pour en profiter ce même jour, la nuit s'avançoit. Heureusement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'est, j'ordonnai à l'Etoile, qui avoit son eau faite & tout son monde à bord, d'appareiller, & de fortir par la nouvelle passe du nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette passe qu'après la flûte mouillée au nord de nous. A onze heures elle appareilla sur une hauffiere portée sur nous, je gardai sa chaloupe & ses deux petites ancres; je pris aussi à bord, dès qu'elle fut sous voiles, le bout du cable de son ancre du sud-est mouillée en bon fond. Nous levames alors notre grande ancre, alongeames les deux ancres à jet, & par ce moyen nous restames sur deux grosses ancres & trois petites. A deux heures après midi nous eumes la satisfaction de découvrir l'Etoile en-dehors de tous les récifs. Notre situation dès ce moment devenoit moins terrible; nous venions au moins de nous assurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens. Lorsque M. de la Giraudais fut au large, il me renvoya son canot avec M. Lavari Leroi, qui avoit été chargé de reconnoître la passe.

Nous travaillames tout le jour & une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital & le camp. J'enfouis près du hangard un acte de prise de possession inscrite sur une plan-



che de chêne , avec une bouteille bien fermée & luttée, contenant le nom des officiers des deux navires. J'ai suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il étoit deux heures du matin avant que tout fût à bord ; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Le 15, à six heures du matin , les vents étant de terre & le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre, filâmes le cable de celle de l'Etoile, coupâmes un des grêlins, & filâmes les deux autres, appareillant sous la mizaine & les deux huniers pour sortir par la passe de l'est. Nous laissâmes les deux chaloupes pour lever les ancres ; & dès que nous fumes dehors, j'envoyai les deux canots armés aux ordres du chevalier de Suzannet, enseigne de la marine, pour protéger le travail des chaloupes. Nous étions à un quart de lieue au large, & nous commencions à nous féliciter d'être heureusement fortis d'un mouillage qui nous avoit causé de si vives inquiétudes, lorsque, le vent ayant cessé tout d'un coup, la marée & une grosse lame de l'est commencèrent à nous entraîner sur les récifs sous le vent de la passe. Le pis aller des naufrages qui nous avoient menacés jusqu'ici, avoit été de passer nos jours dans une isle embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de notre pa-

trie contre une vie paisible & exempte de soins. Mais ici le naufrage se présentoit sous un aspect plus cruel ; le vaisseau porté rapidement sur les récifs, n'y eût pas résisté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. J'avois, dès le premier instant du danger, rappelé canots & chaloupes pour nous remorquer. Ils arriverent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, notre situation paroissoit désespérée, d'autant qu'il n'y avoit pas à mouiller. Une brise de l'ouest, qui s'éleva dans le même instant, nous rendit l'espérance : en effet, elle fraîchit peu-à-peu, & à neuf heures du matin nous étions absolument hors de danger.

Je renvoyai sur le champ les bateaux à la recherche des ancrs, & je restai à louvoyer pour les attendre. L'après-midi nous rejoignîmes l'Etoile. A cinq heures du soir notre chaloupe arriva ayant à bord la grosse ancre & le cable de l'Etoile, qu'elle lui porta : notre canot, celui de l'Etoile & sa chaloupe revinrent peu de tems après ; celle-ci nous rapportoit notre ancre à jet & un grêlin. Quant aux deux autres ancrs à jet, l'approche de la nuit & la fatigue extrême des matelots ne permirent pas de les lever ce même jour. J'avois d'abord compté m'entretenir la nuit sur les bords, & les envoyer chercher le lendemain ; mais à minuit il se leva un grand frais de l'est-nord-est, qui



me contraignit à embarquer les bateaux , & à faire de la voile pour me tirer de dessus la côte. Ainsi un mouillage de neuf jours nous a coûté six ancres; perte que nous n'aurions pas esfuyée , si nous eussions été munis de quelques chaînes de fer. C'est une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs destinés à de pareils voyages.

Maintenant que les navires sont en sureté, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des insulaires. Dès l'aube du jour, lorsqu'ils s'aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avoit sauté seul dans la première pirogue qu'il avoit trouvée sur le rivage, & s'étoit rendu à bord. En y arrivant, il nous embrassa tous, il nous tenoit quelques instans entre ses bras, versant des larmes, & paroissant très-affecté de notre départ. Peu de tems après, sa grande pirogue vint à bord chargée de rafraichissemens de toute espece; ses femmes étoient dedans, & avec elles ce même insulaire, qui, le premier jour de notre atterrage, étoit venu s'établir à bord de l'Etoile. Ereti fut le prendre par la main, & il me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est *Aotourou*, vouloit nous suivre, & me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers, chacun en particulier, disant que c'étoit son ami qu'il confioit à ses amis, & il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On

encore à Ereti des présens de toute espee, après quoi il prit congé de nous, & fut rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le tems que la pirogue fut le long du bord. Il y avoit aussi dedans une jeune & jolie fille que l'insulaire qui venoit avec nous fut embrasser. Il lui donna trois perles qu'il avoit à ses oreilles, la baïsa encore une fois; & malgré les larmes de cette jeune épouse ou amante, il s'arracha de ses bras, & remonta dans le vaisseau. Nous quittames ainsi ce bon peuple, & je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causoit notre départ, que je l'avois été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.



### C H A P I T R E III.

*Description de la nouvelle isle, mœurs & caractere de ses habitans.*

Lucis habitamus opacis,  
Riparumque toros & prata recentia rivis  
Incolimus. *Virgil. Lib. VI.*

L'ISLE à laquelle on avoit d'abord donné le nom de *nouvelle Cythere*, reçoit de ses habitans celui de *Taiti*. Sa latitude à notre camp a été conclue de plusieurs hauteurs méridien-



nes du soleil observées à terre avec un quart de cercle. Sa position en longitude a été déterminée par onze observations de la lune, selon la méthode des angles horaires. M. Veron en avoit fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours & quatre nuits, pour déterminer cette même longitude; mais le cahier où elles étoient écrites lui ayant été enlevé, il ne lui est resté que les dernières observations faites la veille de notre départ. Il croit leur résultat moyen assez exact, quoique leurs extrêmes différent entr'eux de 7 à 8 d. La perte de nos ancres & tous les accidens que j'ai détaillés ci-dessus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plutôt que nous ne nous y étions attendus, & nous ont mis dans l'impossibilité d'en visiter les côtes. La partie du sud nous est absolument inconnue; celle que nous avons parcourue depuis la pointe du sud-est jusqu'à celle du nord-ouest, me paroît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, & le gissement de ses principales pointes est entre le nord-ouest & l'ouest-nord-ouest.

Entre la pointe du sud-est & un autre gros cap qui s'avance dans le nord, à sept ou huit lieues de celle-ci, on voit une baie ouverte au nord-est, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaissent insensiblement jusqu'au fond de la baie où elles ont peu d'élévation, & paroissent former le can-

ton le plus beau de l'isle & le plus habité. Il semble qu'on trouveroit aisément plusieurs bons mouillages dans cette baie. Le hasard nous servit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la passe par laquelle est fortie l'Etoile, M. de la Giraudais m'a assuré qu'entre les deux isles les plus septentrionales, il y avoit un mouillage fort sûr pour trente vaisseaux au moins, depuis 23 jusqu'à 12 & 10 brasses, fond de sable gris vaseux, qu'il y avoit une lieue d'évitage, & jamais de mer. Le reste de la côte est élevé, & elle semble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau, & qui forme en quelques endroits de petits islots sur lesquels les insulaires entretiennent des feux pendant la nuit, pour la pêche & la sûreté de leur navigation; quelques coupures donnent de distance en distance l'entrée en dedans du récif, mais il faut se méfier du fond. Le plomb n'amène jamais que du sable gris; ce sable recouvre de grosses masses d'un corail dur & tranchant, capable de couper un cable dans une nuit, ainsi que nous l'a appris une funeste expérience.

Au-delà de la pointe septentrionale de cette baie, la côte ne forme aucune anse, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale est terminée par une terre basse, dans le nord-ouest de laquelle, environ à une lieue de distance, on voit une isle peu élevée qui s'étend deux ou trois lieues sur le nord-ouest.



La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taiti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'isle. Loin d'en rendre l'aspect triste & sauvage, elles servent à l'embellir en variant à chaque pas les points de vue, & présentant de riches paysages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne fut jamais imiter l'agrément. De-là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, & ne servent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Taitiens, dispersées sans aucun ordre, & sans former jamais de village; on croit être dans les champs élysées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence & soigneusement entretenus, rendent par-tout les communications faciles.

Les principales productions de l'isle sont le cocos, la banane, le fruit à pain, l'igname, le curassol, le giraumon & plusieurs autres racines & fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très-belle teinture rouge & une jaune; j'ignore d'où on les tire. En général M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu & nommé

plusieurs de nos fruits & de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les terres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, & les insulaires en font peu d'usage. Ils ne l'emploient que pour leurs grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cèdre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur & pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain. C'est un bois qui ne fend point; mais il est si mol & si plein de gomme, qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Au reste, quoique cette île soit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres & de plantes dont elles sont par-tout couvertes, ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les insulaires ne connoissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés le même nom d'*aouri*, dont ils se servoient pour nous demander du fer. Mais cette connoissance du fer, d'où leur vient-elle? Je dirai bientôt ce que je pense à cet égard. Je ne connois ici qu'un seul article de commerce riche; ce sont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles à leurs femmes & à leurs enfans; mais ils les ont tenues cachées pendant notre séjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huîtres  
perlières,



perlières, des especes de castagnettes qui font un de leurs instrumens de danse.

Nous n'avons vu d'autres quadrupedes que des cochons, des chiens d'une espece petite, mais jolie, & des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi & d'un très-bon goût, & des perruches fort petites, mais fort singulieres, par le mélange de bleu & de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourrissent leurs cochons & leurs volailles qu'avec des bananes. Outre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre, & ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles, & près de cent cinquante cochons; encore, sans les travaux inquiétans des dernieres journées, en auroit-on eu beaucoup davantage; car les habitans en apportoient de jour en jour un plus grand nombre.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette isle. Pendant notre séjour le thermometre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 deg. & il a été quelquefois à 18 deg. Le soleil, il est vrai, étoit déjà à 8 ou 9 deg. de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette isle, c'est de n'y pas être infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés

entre les tropiques ; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain, que, malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens y fussent continuellement dans l'eau & au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nud & à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous y avons débarqués & qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces & s'y sont rétablis en aussi peu de tems, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste la santé & la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents, & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens, & la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelle meilleure preuve & de la salubrité de l'air & de la bonté du régime que suivent les habitans ?

Les végétaux & le poisson sont leur principale nourriture ; ils mangent rarement de la viande, les enfans & les jeunes filles n'en mangent jamais, & ce régime sans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirois autant de leur boisson ; ils n'en connoissent d'autre que l'eau : l'odeur seule du vin & de l'eau-de-



vie leur donnoit de la répugnance ; ils en témoignoiént auffi pour le tabac , les épiceries , & en général pour toutes les choses fortes.

Le peuple de Taiti est composé de deux races d'hommes très-différentes , qui cependant ont la même langue , les mêmes mœurs , & qui paroissent se mêler ensemble fans distinction. La première , & c'est la plus nombreuse , produit des hommes de la plus grande taille : il est ordinaire d'en voir de six pieds & plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés ; pour peindre Hercule & Mars , on ne trouveroit nulle part d'aussi beaux modeles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens ; & s'ils étoient vêtus , s'ils vivoient moins à l'air & au grand soleil , ils seroient auffi blancs que nous. En général leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre , a les cheveux crépus & durs comme du crin , sa couleur & ses traits différent peu de ceux des mulâtres. Le Taitien qui s'est embarqué avec nous est de cette seconde race , quoique son pere soit chef d'un canton ; mais il possède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté.

Les uns & les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe ; mais ils ont tous les moustaches & le haut des joues rasés. Ils laissent auffi toute leur longueur aux ongles , excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux

très-courts, d'autres les laissent croître, & les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de se les oindre, ainsi que la barbe, avec de l'huile de cocos. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié, & qui paroïssoit l'avoir été par une chute. Notre chirurgien-major m'a assuré qu'il avoit vu sur plusieurs les traces de la petite vérole, & j'avois pris toutes les mesures possibles pour que nous ne leur communiquassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent attaqués.

On voit souvent les Taitiens nuds, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande piece d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, & elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Taitiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, & qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leurs visages de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs corps, dont les contours n'ont point été défigurés par 15 ans de torure.

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taiti se peignent d'un bleu foncé les reins & les



fésses ; c'est une parure & en même tems une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne fais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables ; je pense que c'est en piquant la peau, & y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigenes du Canada, Il est à remarquer que de tout tems on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva établi cet usage de se peindre : *omnes verò Britanni se vitro inficiunt, quod cœruleum efficit colorem.* Le savant & ingénieux auteur des recherches philosophiques sur les Américains, donne pour cause à cet usage général, le besoin où on est dans les pays incultes, de se garantir ainsi de la piquure des insectes caustiques qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cause n'existe point à Taiti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage de Taiti, commun aux hommes & aux femmes, c'est de se percer les oreilles & d'y porter des perles ou des fleurs de toute espece. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse, & jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant & après.

Le caractère de la nation nous a paru être doux & bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'isle aucune guerre civile, aucune haine particuliere, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taitiens pratiquent entr'eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paroîtroit que pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété, & que tout est à vous. Vis-à-vis de nous ils étoient filoux habiles, mais d'une timidité qui les faisoit fuir à la moindre menace. Au reste on a vu que leurs chefs n'approuvoient point ces vols, qu'ils nous pressoient au contraire de tuer ceux qui les commettoient. Ereti cependant n'usoit point de cette sévérité qu'il nous recommandoit. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes; l'homme fuyoit; & s'il étoit joint, ce qui arrivoit ordinairement, car Ereti étoit infatigable à la course, quelques coups de bâton & une restitution forcée étoient le seul châtement du coupable. Je ne croyois pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que quand ils voyoient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignoient une peine



fenfible; mais j'ai fu depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainfi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils font presque toujours en guerre avec les habitans des isles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur fervent pour les descentes, & même pour les combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, & une efpece de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux d'une maniere cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes & les enfans mâles pris dans les combats; ils leur levent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils confervent seulement les femmes & les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit; Aotourou lui-même est le fils d'un chef Taitien & d'une captive de l'isle de *Oopoa*, isle voisine & souvent ennemie de Taiti. J'attribue à ce mélange la différence que nous avons remarquée dans l'efpece des hommes. J'ignore au reste comment ils pansent leurs blessures: nos chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

J'exposerai à la fin de ce chapitre ce que j'ai pu entrevoir sur la forme de leur gouvernement, sur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits souverains, sur l'efpece de distinction qui existe entre les principaux & le peuple, sur le lien enfin qui réunit ensemble, & sous

la même autorité, cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remarquerai seulement ici que dans les circonstances délicates, le seigneur du canton ne décide point sans l'avis d'un conseil. On a vu qu'il avoit fallu une délibération des principaux de la nation, lorsqu'il s'étoit agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paroît être obéi sans réplique par tout le monde, & que les notables ont aussi des gens qui les servent, & sur lesquels ils ont de l'autorité.

Il est fort difficile de donner des éclaircissemens sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La seule cérémonie religieuse dont nous ayions été témoins regarde les morts. Ils en conservent long-tems les cadavres étendus sur une espèce d'échafaud, que couvre un hangard. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, & d'oindre d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux manes: *Emoé, il dort*, nous disoient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, & j'ignore combien de tems on les y conserve. Je l'ai seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme con-



fidéré dans la nation vient y exercer son ministère sacré, & que dans ces lugubres cérémonies il porte des ornemens assez recherchés.

Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, & nous avons cru comprendre qu'en général ses compatriotes sont fort superstitieux, que les prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité; qu'indépendamment d'un être supérieur, nommé *Eri-t-Era*, le roi du soleil ou de la lumière, être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bien-faisantes, les autres mal-faisantes; que le nom de ces divinités ou génies est *Eatoua*; qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon & un mauvais génie, lesquels y président, & décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certain aspect, qu'ils nomment *Malama Tamai*, Lune en état de guerre, aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines. De tous leurs usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éternuent, en leur disant: *Evaroua-t-eatoua*, que le bon eatoua teveille, ou bien que le mauvais eatoua ne t'endorme pas. Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste, c'est sur-tout en traitant de la reli-

gion des peuples, que le scepticisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matiere dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

La poligamie paroît être générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfans partagent également les soins du pere & de la mere. Ce n'est pas l'usage à Taiti que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laissent au sexe le plus foible les travaux pénibles du ménage & de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, & le soin de plaire, leur plus sérieuse occupation. Je ne saurois assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière; elles laveroient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, & la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne; tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, & les applaudissemens publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amans passagers qu'elle peut avoir eu, l'em-



pêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisteroit-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple? L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, & lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce à trois ou quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte qui est en même tems exercice & jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir, donne aux Taitiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie, fille du repos & de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe; au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, & qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps.

Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse & leur industrie, dans le peu d'ouvrages nécessaires, dont ne sauroient les dispenser l'abondance du pays & la beauté du climat, démentiroient ce té-

moignage. On est étonné de l'art avec lequel font faits les instrumens pour la pêche; leurs hameçons sont de nacre, aussi délicatement travaillés que s'ils avoient le secours de nos outils, leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, & tissus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, & la disposition des feuilles de lantanier qui en font la couverture.

Ils ont deux especes de pirogues; les unes petites & peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé; les autres beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait, comme aux premières, le fond de la pirogue depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur; un second forme la partie de l'arrière, qui est courbe & fort relevée: de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à cinq ou six pieds au dessus de l'eau; ces deux pieces sont assemblées bout-à-bout en arc de cercle, & comme, pour assurer cet écart, il n'ont pas le secours des clous, ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pieces, & ils y passent des tresses de fil de cocos, dont ils font de fortes liures. Les côtés de la pirogue sont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, cousus sur le fond & l'un avec l'autre par des liures semblables aux précédentes. Ils remplissent les coutures de fil de cocos, sans mettre aucun enduit sur ce calefatage. Une planche qui



couvre l'avant de la pirogue, & qui a cinq ou six pieds de faillie, l'empêche de se plonger entièrement dans l'eau, lorsque la mer est grosse. Pour rendre ces légères barques moins sujettes à chavirer, ils mettent un balancier sur un des côtés. Ce n'est autre chose qu'une piece de bois assez longue, portée sur deux traverses de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarrer un cordage qui soutient le mât, & de rendre la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur industrie paroît davantage dans le moyen dont ils usent pour rendre ces bâtimens propres à les transporter aux isles voisines, avec lesquelles ils communiquent, sans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues côté à côté, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par dessus l'arrière de ces deux bâtimens ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très-légère, couvert par un toit de rozeaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie & du soleil, & leur fournit en même tems un lieu propre à tenir leurs provisions seches. Ces doubles pirogues sont ca-

pables de contenir un grand nombre de personnes, & ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vu les chefs se servir ; elles vont, ainsi que les pirogues simples, à la rame & à la voile : les voiles sont composées de nattes étendues sur un quarré de rozeau, dont un des angles est arrondi.

Les Taitiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages, qu'une herminette, dont le tranchant est fait avec une pierre noire très-dure. Elle est absolument de la même force que celle de nos charpentiers, & ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

La fabrique des étoffes singulieres qui composent leurs vêtemens, n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissées avec l'écorce d'un arbruste que tous les habitans cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur, équarri & rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, & ils parviennent ainsi à former une étoffe très-égale & très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple, & moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de plusieurs fortes, plus ou moins épaisses, mais toutes fabriquées



avec la même matiere; j'ignore la méthode dont ils se servent pour les teindre.

Je terminerai ce chapitre en me justifiant, car on m'oblige à me servir de ce terme, en me justifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'assurément il ne croyoit pas devoir être aussi long, & en rendant compte des connoissances qu'il m'a données sur son pays pendant le séjour qu'il a fait avec moi.

Le zele de cet insulaire pour nous suivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taiti, il nous l'a manifesté de la maniere la plus expressive, & sa nation parut applaudir à son projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, & certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir, les secours & les rafraichissemens dont notre vie dépendoit, il nous étoit essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des isles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas préfumer qu'il parloit la même langue que ses voisins, que ses mœurs étoient les mêmes, & que son crédit auprès d'eux seroit décisif en notre faveur, quand il détailleroit & notre conduite avec ses compatriotes & nos procédés à son égard? D'ailleurs, en supposant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puissant, situé au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage pour cimenter l'alliance que l'éternelle

obligation dont nous allions enchaîner ce peuple, en lui renvoyant son concitoyen bien traité par nous, & enrichi de connoissances utiles qu'il leur porteroit? Dieu veuille que le besoin & le zele qui nous ont inspirés, ne soient pas funestes au courageux Aotourou!

Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable & utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif; curiosité stérile qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, & qui, livrés à des erreurs de toute espece, ne voient que d'après leurs préjugés, & décident cependant avec sévérité & sans appel. Comment, par exemple, me disoient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni François, ni Anglois, ni Espagnol? Que pouvois-je répondre? Ce n'étoit pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendoit muet. J'y étois accoutumé, puisque je savois qu'à mon arrivée plusieurs, de ceux même qui passent pour instruits, soutenoient que je n'avois pas fait le tour du monde, puisque je n'avois pas été en Chine. D'autres, Aristarques tranchans, prenoient, & répandoient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce qu'après un séjour de deux ans avec des François,



il parloit à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disoient-ils, des Italiens, des Anglois, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le François? J'aurois pu répondre peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet insulaire apportoit à ce qu'il pût se rendre notre langue familiere, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avoit au moins 30 ans, que jamais sa mémoire n'avoit été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglois, un Allemand pouvoient en un an jargonner passablement le François; mais que ces étrangers avoient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres, & toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la langue François; qu'ainsi ils n'avoient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taitien au contraire n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la société la plus simple & la plus bornée, de l'autre à des besoins réduits au plus petit nombre possible, auroit eu à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà

peut-être ce que j'aurois pu répondre ; mais ce détail demandoit quelques minutes , & j'ai presque toujours remarqué , qu'accablé de questions comme je l'étois , quand je me disposois à y satisfaire , les personnes qui m'en avoient honoré , étoient déjà loin de moi. C'est qu'il est fort commun dans les capitales de trouver des gens qui questionnent , non en curieux qui veulent s'instruire , mais en juges qui s'apprêtent à prononcer : alors , qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point , ils n'en prononcent pas moins.

Cependant , quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue , tous les jours il fortoit seul ; il parcouroit la ville , & jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisoit des emplettes , & presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût , étoit l'opéra ; car il aimoit passionnément la danse. Il connoissoit parfaitement les jours de ce spectacle ; il y alloit seul , payoit à la porte comme tout le monde , & sa place favorite étoit dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré le voir , il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien , & son cœur reconnoissant ne les oubloit pas. Il étoit particulièrement attaché à Madame la duchesse de Choiseul , qui l'a comblé de bienfaits , & sur-tout de marques d'intérêt & d'amitié , auxquelles il étoit infiniment plus sensible qu'aux



présens. Aussi alloit-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savoit qu'elle étoit à Paris.

Il en est parti au mois de mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle sur le navire *le Briffon*, qui a dû le transporter à l'isle de France. Il a été confié pendant cette traversée aux soins d'un négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment dont il est armateur en partie. Le ministère a ordonné au gouverneur & à l'intendant de l'isle de France de renvoyer de-là Aotourou dans son isle. J'ai donné un mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, & trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taiti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux, & le roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il étoit nécessaire, relâchât aux Philippines. Puisse Aotourou revoir bientôt ses compatriotes ! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre sur les mœurs de son pays dans mes conversations avec lui.

J'ai déjà dit que les Taitiens reconnoissent un Etre suprême qu'aucune image factice ne sauroit représenter, & des divinités subalternes de deux métiers, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois. Ils prient

au lever & au coucher du soleil ; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comete , visible à Paris en 1769 , & qu'Aotourou a fort bien remarquée , m'a donné lieu d'apprendre que les Taitiens connoissent ces astres qui ne reparoissent , m'a-t-il dit , qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les cometes *evetou eave* , & n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces especes de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taitiens , qui les nomment *epao* , les croient un génie mal-faisant , *eatoua toa*.

Au reste , les gens instruits de cette nation , sans être astronomes , comme l'ont prétendu nos gazettes , ont une nomenclature des constellations les plus remarquables ; ils en connoissent le mouvement diurne , & ils s'en servent pour diriger leur route en pleine mer d'une isle à l'autre. Dans cette navigation , quelquefois de plus de trois cents lieues , ils perdent toute vue de terre. Leur bouffole est le cours du soleil pendant le jour , & la position des étoiles pendant les nuits , presque toujours belles entre les tropiques.

Aotourou m'a parlé de plusieurs isles , les unes confédérées de Taiti , les autres toujours en guerre avec elle. Les isles amies sont *Aimeo* , *Maoroua* , *Aca* , *Oumaitia* & *Tapouamassou*. Les ennemies sont *Papara* , *Aiatea* ,



*Otaa*, *Toumaraa*, *Oopoa*. Ces isles font aussi grandes que Taiti. L'isle de *Pare*, fort abondante en perles, est tantôt son alliée, tantôt son ennemie. *Enoua-motou* & *Toupai* font deux petites isles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poissons & en tortues; mais le peuple croit qu'elles font la demeure des génies; c'est leur domaine, & malheur aux bateaux que le hasard ou la curiosité conduit à ces isles sacrées. Il en coûte la vie à presque tous ceux qui y abordent. Au reste, ces isles gissent à différentes distances de Taiti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé, est à quinze jours de marche. C'est sans doute à peu près à cette distance qu'il supposoit être notre patrie, lorsqu'il s'est déterminé à nous suivre.

J'ai dit plus haut que les habitans de Taiti nous avoient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avons cru presque égaux entre eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'étoit soumise qu'aux loix établies pour le bonheur de tous. Je me trompois; la distinction des rangs est fort marquée à Taiti, & la disproportion cruelle. Les rois & les grands ont droit de vie & de mort sur leurs esclaves & valets; je serois même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple qu'ils nomment *Tataeinou*, *hommes vils*; toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes.

pour les sacrifices humains. La viande & le poisson sont réservés à la table des grands ; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. Jusqu'à la maniere de s'éclairer dans la nuit différencie les états, & l'espece de bois qui brûle pour les gens considérables, n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir. Les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons *le saule pleureur* ou *l'arbre du grand Seigneur*. On fait qu'en courbant les branches de cet arbre & les plantant en terre, on donne à son ombre la direction & l'étendue qu'on desire ; à Taiti il est la salle à manger des rois.

Les seigneurs ont des livrées pour leurs valets ; suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la piece d'étoffe dont ils se ceignent. Cette ceinture prend immédiatement sous les bras aux valets des chefs, elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont lorsque le soleil passe au méridien & lorsqu'il est couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes ; celles-ci seulement servent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Taiti on porte régulièrement le deuil qui se nomme *eava*. Toute la nation porte le deuil de ses rois. Le deuil des peres est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que



ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil font de porter sur la tête une coëffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort, & de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leurs maisons, ils sont précédés de plusieurs esclaves qui battent les castagnettes d'une certaine manière; leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre & malencontreuse. Au reste, il en est à Taiti comme par-tout ailleurs; on y abuse des usages les plus respectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil étoit favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes dont les maris font peu complaisans. Cette claquette dont le son respecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le visage, assurent aux amans le secret & l'impunité.

Dans les maladies un peu graves, tous les proches parens se rassemblent chez le malade. Ils y mangent & y couchent tant que le danger subsiste; chacun le soigne & le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un *Taoua*, c'est-à-dire, un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade, il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *sagittale*; & lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête.

d'un bandeau qui affujettit l'ouverture : le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

Voilà ce que j'ai appris sur les usages de ce pays intéressant, tant sur les lieux mêmes que par mes conversations avec Aotourou. On trouvera à la fin de cet ouvrage le vocabulaire des mots Taitiens que j'ai pu rassembler. En arrivant dans cette isle, nous remarquames que quelques-uns des mots prononcés par les insulaires, se trouvoient dans le vocabulaire inféré à la suite du voyage de Le Maire sous le titre de *Vocabulaire des isles des Cocos*. Ces isles en effet, selon l'estime de Le Maire & de Schouten, ne sauroient être fort éloignées de Taiti, peut-être font-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue de Taiti est douce, harmonieuse & facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité de consonnes & d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles. Aussi notre Taitien ne pouvoit-il parvenir à prononcer le François. Les mêmes causes qui font accuser notre langue d'être peu musicale, la rendoient inaccessible à ses organes. On eût plutôt réussi à lui faire prononcer l'Espagnol ou l'Italien.

M. Pereire, célèbre par son talent d'enseigner à parler & bien articuler aux sourds & muets de naissance, a examiné attentivement



& plusieurs fois Aotourou , & a reconnu qu'il ne pouvoit physiquement prononcer la plupart de nos consonnes , ni aucune de nos voyelles nasales. M. Pereire a bien voulu me communiquer à ce sujet un mémoire qu'on trouvera inséré à la suite du vocabulaire de Taiti.

Au reste , la langue de cette isle est assez abondante ; j'en juge parce que , dans le cours du voyage , Aotourou a mis en strophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'est une espece de récitatif obligé qu'il improvisoit. Voilà ses annales , & il nous a paru que sa langue lui fournissoit des expressions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connoissions pas encore , & entre autres déclamer une longue priere , qu'il appelle la priere des rois , & de tous les mots qui la composent , je n'en fais pas dix.

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans son isle , un vaisseau Anglois y avoit abordé. C'est celui que commandoit M. Wallas. Le même hasard qui nous a fait découvrir cette isle , y a conduit les Anglois pendant que nous étions à la riviere de la Plata. Ils y ont séjourné un mois , & , à l'exception d'une attaque que leur ont faite les insulaires qui se flattoient d'enlever le vaisseau , tout s'est passé à l'amiable. Voilà , sans doute , d'où proviennent & la connois-

sance du fer , que nous avons trouvée aux Taitiens , & le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent , nom assez semblable pour le son au mot Anglois *iron* , *fer* , qui se prononce *airon*. J'ignore maintenant si les Taitiens , avec la connoissance du fer , doivent aussi aux Anglois celle des maux vénériens que nous y avons trouvé naturalisés , comme on le verra bientôt.



#### C H A P I T R E I V.

*Départ de Taiti ; découverte de nouvelles isles ; navigation jusqu'à la sortie des grandes Cyclades.*

O N a vu combien la relâche de Taiti avoit été mêlée de bien & de mal ; l'inquiétude & le danger y avoient accompagné nos pas jusqu'aux derniers instans ; mais ce pays étoit pour nous un ami que nous aimions avec ses défauts. Le 16 avril , à huit heures du matin , nous étions environ à dix lieues dans le nord-est-quart-nord de la pointe septentrionale , & je pris de là mon point de départ. A dix heures nous aperçûmes une terre sous le vent , qui paroissoit former trois isles , on voyoit encore l'extrémité de Taiti. A midi , nous reconnumes parfaitement que ce que nous avions pris pour trois isles n'en étoit qu'une



seule, dont les sommets nous avoient paru isolés dans l'éloignement. Pardeffus cette nouvelle terre, nous crumes en voir une plus éloignée. Cette isle est d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres; on peut l'appercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nomme *Oumaitia*. Il nous a fait entendre d'une maniere non équivoque, qu'elle étoit habitée par une nation amie de la sienne, qu'il y avoit été plusieurs fois, qu'il y avoit une maîtresse, & que nous y trouverions le même accueil & les mêmes rafraîchissemens qu'à Taiti.

Nous perdimes *Oumaitia* de vue dans la journée, & je dirigeai ma route de maniere à ne pas rencontrer *les isles Pernicieuses*, que les défastres de l'amiral Roggewin nous avertissoient de fuir. Deux jours après, nous eumes une preuve incontestable que les habitans des isles de l'océan Pacifique communiquent entr'eux, même à des distances considérables. L'azur d'un ciel sans nuage laissoit étinceler les étoiles; Aotourou, après les avoir attentivement considérées, nous fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, disant que c'étoit sur elle que nous devions diriger notre course, & que dans deux jours nous trouverions une terre abondante qu'il connoissoit, & où il avoit des amis; nous crumes même comprendre par ses gestes qu'il y avoit un enfant. Comme je ne faisois pas déranger la route du vaisseau, il me répéta plusieurs fois

qu'on y trouvoit des cocos, des bananes, des poules, des cochons, & sur-tout des femmes, que, par des gestes très-expressifs, il nous dépeignoit fort complaisantes. Outré de voir que ces raisons ne me déterminoient pas, il courut saisir la roue du gouvernail, dont il avoit déjà remarqué l'usage, & malgré le timonier, il tâchoit de la changer, pour nous faire gouverner sur l'étoile qu'il indiquoit. On eut assez de peine à le tranquilliser, & ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts, & y passa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il vouloit nous conduire, comme s'il eût eu l'espérance de l'appercevoir. Au reste il nous avoit nommé la veille en sa langue, sans hésiter, la plupart des étoiles brillantes que nous lui montrions; nous avons eu depuis la certitude qu'il connoît parfaitement les phases de la lune & les divers prognostics qui avertissent souvent en mer des changemens qu'on doit avoir dans le tems. Une de leurs opinions, qu'il nous a clairement énoncée, c'est qu'ils croient positivement que le soleil & la lune sont habités. Quel Fontenelle leur a enseigné la pluralité des mondes ?

Pendant le reste du mois d'avril, nous eumes très-beau tems, mais peu de frais, & le vent d'est prenoit plus du nord que du sud. La nuit du 26 au 27, notre pratique de



la côte de France mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Ces Pratiques se nomment *Pilotes-côtiers*, & tous les vaisseaux du roi ont ainsi un pilote-pratique de la côte de France. Ils sont différens de ceux qu'on nomme dans l'équipage *pilotes*, *aide-pilotes*, ou *pilotins*. On a dans le monde une idée peu exacte de l'emploi qu'exercent ces pilotes sur nos vaisseaux. On croit que sont eux qui en dirigent la route, & qu'ils servent ainsi comme de bâton à des aveugles. Je ne fais pas s'il est encore quelque nation chez laquelle on abandonne à ces hommes subalternes l'art du pilotage, cette partie essentielle de la navigation. Dans nos vaisseaux, la fonction des pilotes est de veiller à ce que les timoniers suivent exactement la route que le capitaine seul ordonne, à marquer tous les changemens qu'y font faire ou la qualité des vents ou les ordres du commandant, & à observer les signaux; encore ne président-ils à ces détails que sous la direction de l'officier de quart. Assurément les officiers de la marine du roi sortent des écoles beaucoup plus profonds en géométrie, qu'il n'est nécessaire pour connoître parfaitement toutes les loix du pilotage. La classe des pilotes proprement dits, est encore chargée du soin des compas de route & d'observation, des lignes de lock & de sonde, des fanaux, des pavillons, &c. & on voit que ces divers détails ne demandent que

de l'exactitude. Aussi mon premier pilote dans ce voyage étoit-il un jeune homme de vingt ans, le second étoit du même âge, & les aides-pilotes naviguoient pour la première fois.

Mon estime comparée deux fois dans ce mois avec les observations astronomiques de M. Verron, differe la première fois, & c'étoit à Taiti, de 13' 10" dont j'étois plus ouest; la seconde fois, qui est le 27 à midi, de 1d 13' 37" dont j'étois plus est que l'observé. Au reste les différentes isles découvertes dans ce mois, forment la seconde division des isles de ce vaste océan. Je l'ai nommé *l'archipel de Bourbon*.

Le 3 mai, presque à la pointe du jour, nous découvrimes une nouvelle terre dans le nord-ouest, à dix ou douze lieues de distance. Les vents étoient de la partie du nord-est, & je fis gouverner au vent de la pointe septentrionale de cette terre, laquelle est fort élevée, dans l'intention de la reconnoître. Les connoissances nautiques d'Aotourou ne s'étendoient pas jusques là: car sa première idée, en voyant cette terre, fut qu'elle étoit notre patrie. Dans la journée nous essuyames quelques grains suivis de calme, de pluie & de brises du ouest, tels que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du soleil, nous reconnumes trois isles, dont une beaucoup plus



confidérable que les deux autres. Pendant la nuit que la lune rendoit claire, nous conservâmes la vue de terre; nous courûmes dessus au jour, & nous prolongeâmes la côte orientale de la grande isle, depuis sa pointe du sud jusqu'à celle du nord; c'est son plus grand côté, qui peut avoir trois lieues; l'isle en a deux de l'est à l'ouest. Ses côtes sont par-tout escarpées, & ce n'est, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plage. La mer brisoit fortement le long de la rive. Nous y vîmes des feux, quelques cabanes couvertes de joncs & terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, & une trentaine d'hommes qui couroient sur le bord de la mer. Les deux petites isles sont à une lieue de la grande, dans l'ouest-nord-ouest du monde, situation qu'elles ont aussi entr'elles. Un bras de mer peu large les sépare, & à la pointe du ouest la plus occidentale, il y a un islot. Elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, & leur côte est également haute & escarpée.

A midi je faisois route pour passer entre ces petites isles & la grande, lorsque la vue d'une pirogue qui venoit à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau, sans vouloir l'acoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser vis-à-vis de cinq hommes qui la conduisoient. Ils étoient nus,

à l'exception des parties naturelles , & nous montroient du cocos & des racines. Notre Taitien se mit nud comme eux , & leur parla sa langue , mais ils ne l'entendirent pas ; ce n'est plus ici la même nation. Lassé de voir que malgré l'envie qu'ils témoignoiient de diverses bagatelles qu'on leur montrait , ils n'osoient approcher , je fis mettre à la mer le petit canot. Aussi-tôt qu'ils l'apperçurent , ils forcerent dé nage pour s'enfuir , & je ne voulus pas qu'on les poursuivit. Peu après on vit venir plusieurs autres pirogues , quelques-unes à la voile. Elles témoignèrent moins de méfiance que la première , & s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables ; mais aucun insulaire ne voulut monter à bord. Nous eumes d'eux des ignames , des noix de cocos , une poule d'eau d'un superbe plumage , & quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avoit un coq qu'il ne voulut jamais troquer. Ils échangerent aussi des étoffes de même tissu , mais beaucoup moins belles que celles de Taiti , & teintes de vilaines couleurs rouges , brunes & noires , des hameçons mal-faits avec des arêtes de poissons , quelques nattes & des lances longues de six pieds , d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer ; ils préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous , aux couteaux & aux pendants d'oreilles qui avoient eu un succès si décidé à Taiti. Je ne crois pas ces hommes aussi doux que les Taitiens :



Taitiens : leur physionomie étoit plus sauvage , & il falloit être toujours en garde contre les ruses qu'ils employoient pour tromper dans les échanges.

Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre , mais agiles & dispos. Ils ont la poitrine & les cuisses jusqu'au dessus du genou peintes d'un bleu foncé , leur couleur est bronzée ; nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe , un seul la portoit un peu longue ; tous en général avoient les cheveux noirs & relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art , & munies d'un balancier ; elles n'ont point l'avant ni l'arrière relevés , mais pontés l'un & l'autre , & sur le milieu de ses ponts il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous , mais dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leurs pirogues est composée de plusieurs nattes & triangulaire ; deux de ses côtés sont envergués sur des bâtons , dont l'un sert à l'assujettir le long du mât , & l'autre , établi sur la ralingue de dehors , fait l'effet d'une livarde. Ces pirogues nous ont suivi assez au large , lorsque nous avons éventé nos voiles ; il en est même venu quelques-unes des deux petites isles , & dans l'une il y avoit une femme vieille & laide. Aotourou a témoigné le plus grand mépris pour ces insulaires.

*Seconde Partie.*

F

Nous trouvames un peu de calme , lorsque nous fumes sous le vent de la grosse isle , ce qui me fit renoncer à passer entr'elle & les deux petites. Le canal est d'une lieue & demie , & il paroît qu'il y auroit quelque mouillage. A six heures du soir on découvrit du haut des mâts dans l'ouest-sud-ouest , une nouvelle terre qui se présentoit sous l'aspect de trois mondrains isolés. Nous courumes dans le sud-ouest ; & à deux heures après minuit , nous revimes cette terre dans l'ouest-2d-sud ; les premieres isles que nous appercevions encore à la faveur d'un beau clair de lune , nous restoient alors au nord-est.

Le 5 au matin nous reconnumes que cette nouvelle terre étoit une belle isle dont nous n'avions la veille apperçu que les sommets. Elle est entrecoupée de montagnes & de vastes plaines couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Nous prolongeames sa côte méridionale à une ou deux lieues de distance , sans y voir aucune apparence de mouillage , la mer s'y développoit avec fureur. Il y a même une bâture dans l'ouest de sa pointe occidentale , laquelle met environ deux lieues au large. Plusieurs relevemens nous ont donné avec exactitude le gissement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile , semblables à celles des dernieres isles , vinrent autour des navires , mais sans vouloir s'approcher ; une seule accosta l'Etoile. Les In-



diens sembloient nous inviter par leurs signes à aller à terre ; mais les brisans nous le défendoient. Quoique nous fissions alors sept & huit mille par heure, ces pirogues à la voile tournoient autour de nous avec la même aisance que si nous eussions été à l'ancre. On en aperçut du haut des mâts plusieurs qui voguoient dans le sud.

Dès six heures du matin nous avions eu la connoissance d'une autre terre dans l'ouest ; des nuages ensuite nous en avoient dérobé la vue , elle se remontra vers dix heures. Sa côte couroit sur le sud-ouest, & nous parut avoir au moins autant d'élévation & d'étendue que la première avec laquelle elle gît à-peu-près est & ouest du monde , à la distance d'environ douze lieues. Une brume épaisse qui s'éleva dans l'après-midi & dura toute la nuit & le jour suivant , ne nous permit pas de la reconnoître. Nous distinguames seulement à sa pointe du nord-est deux petites isles de grandeur inégale.

La longitude de ces isles est à-peu-près la même par laquelle s'estimoit être Abel Tasman, lorsqu'il découvrit les isles d'*Amsterdam* & de *Rotterdam*, des *Pilstaars*, du *Prince Guillaume*, & les bas fonds de *Fleemskerk*. C'est aussi celle qu'on assigne, à peu de chose près, aux isles de *Salomon*. D'ailleurs les pirogues que nous avons vu voguer au large & dans le sud, semblent indiquer d'autres isles dans cette partie. Ainsi

ces terres paroissent former une chaîne étendue sous le même méridien ; ce sera la troisième division que nous avons nommée *l'archipel des Navigateurs*.

Le 11 au matin , après avoir gouverné à ouest-quart-sud-ouest , depuis la vue de ces dernières isles , on découvrit la terre dans l'ouest-sud-ouest , à sept ou huit lieues de distance. On crut d'abord que c'étoit deux isles séparées , & le calme nous en tint éloignés tout le jour. Le 12 on reconnut que ce n'étoit qu'une seule isle , dont les deux parties élevées étoient jointes par une terre basse qui paroissoit se courber en arc & former une baie ouverte au nord-est. Les grosses terres courent sur le nord-nord-ouest. Le vent debout nous a empêché d'approcher de plus de six à sept lieues cette isle que j'ai appelée *l'Enfant perdu*.

Les mauvais tems , qui avoient commencé dès le 6 de ce mois , continuerent presque sans interruption jusqu'au 20 ; & pendant tout ce tems nous fumes persécutés par les calmes , la pluie & les vents d'ouest. En général , dans cet océan nommé *Pacifique* , l'approche des terres procure des orages , plus fréquens encore dans les décours de la lune. Les tems à grains avec de gros nuages fixes à l'horison , font un indice presque sûr de quelques isles , & un avis de s'en méfier. On ne se figure pas avec quels soins & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues , menacés de



toutes parts de la rencontre inopinée de terres & d'écueils , inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la zone torride. Il nous falloit cheminer à tâtons , changeant de route , lorsque l'horison étoit trop noir devant nous. La disette d'eau , le défaut de vivres , la nécessité de profiter du vent , quand il daignoit souffler , ne nous permettoient pas de suivre les lenteurs d'une navigation prudente , & de passer en panne ou sur les bords le tems des ténèbres.

Cependant le scorbut commençoit à reparoitre. Une grande partie des équipages , & presque tous les officiers en avoient les genives atteintes & la bouche échauffée. Il ne restoit plus de rafraichissemens que pour les malades , & l'on s'accoutume difficilement à ne vivre que de mauvaises salaisons & de légumes desséchés. Dans le même tems il se déclara sur les deux navires plusieurs maladies vénériennes prises à Taiti. Elles portoient tous les symptomes connus en Europe. Je fis visiter Aotourou , il en étoit perdu ; mais il paroît que dans son pays on s'inquiete peu de ce mal : toutefois il consentit à se laisser traiter. Colomb rapporta cette maladie d'Amérique , la voilà dans une isle au milieu du plus vaste océan. Sont-ce les Anglois qui l'y ont portée ? ou bien ce médecin qui parloit qu'en enfermant une femme saine avec quatre hommes sains & vigoureux , le mal vénérien

naïtroit de leur commerce, doit-il gagner son pari ?

Le 22 à l'aube du jour, comme nous courions à ouest, on apperçut de l'avant à nous une longue & haute terre. Lorsque le soleil fut levé, nous reconnumes deux isles. La plus méridionale nous restoit depuis le sud-quart-sud-est jusqu'au sud-ouest-quart-sud; elle paroïsoit courir sur le nord-nord-ouest corrigé & avoir environ douze lieues de longueur sur ce gissement. Elle reçut le nom du jour, *isle de la Pentecôte*. La seconde nous restoit depuis le sud-ouest sud jusqu'à l'ouest-nord-ouest; l'instant où elle s'est montrée à nous, l'a fait appeller *l'isle Aurore*. Nous tinmes d'abord le plus près, bas-bord amure pour tâcher de passer entre les deux isles. Les vents nous refuserent, & il fallut arriver pour passer sous le vent de l'isle Aurore. En avançant dans le nord le long de sa côte orientale, on apperçut dans le nord-quart-nord-ouest une petite isle élevée en pain de sucre, qui fut nommée *le pic de l'Etoile*. Nous continuâmes à ranger l'isle Aurore à une lieue & demie de distance. Elle git nord & sud corrigés, depuis sa pointe méridionale jusqu'à la moitié environ de sa longueur, qui est de dix lieues; ensuite elle décline vers le nord-nord-ouest: elle a très-peu de largeur, deux lieues au plus. Ses côtes sont escarpées & couvertes de bois. A deux heures après midi nous apperçûmes par



dessus cette isle des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au-delà. Elles'appartenoient à une terre dont à trois heures & demie nous vîmes au sud-sud-ouest du compas, la pointe du sud-ouest par dessus l'extrémité septentrionale de l'isle Aurore. Après avoir doublé cette dernière, nous faisons route au sud-sud-ouest, lorsqu'au coucher du soleil une nouvelle côte élevée & très-étendue s'offrit encore à nos regards. Elle se prolongeoit depuis l'ouest-sud-ouest jusqu'au nord-ouest-quart-nord, à la distance de quinze à seize lieues.

Nous courûmes plusieurs bords dans la nuit pour nous élever dans le sud-est, afin de reconnoître si la terre que nous avions au sud-sud-ouest, tenoit à l'isle de la Pentecôte, ou si elle en formoit une troisième. C'est ce que nous vérifiâmes le 23 à la pointe du jour. Nous découvrîmes la séparation des trois isles. Celle de la Pentecôte & l'isle Aurore sont à peu près sous le même méridien, à deux lieues de distance l'une de l'autre. La troisième est dans le sud-ouest de l'isle Aurore, & leur moindre éloignement est de trois ou quatre lieues. Sa côte du nord-ouest a au moins douze lieues d'étendue, terre haute, escarpée, par-tout couverte de bois. Nous l'avons côtoyée une partie de la matinée du 23. Plusieurs pirogues se montroient le long de terre, sans qu'aucune cherchât à nous approcher. Il ne paroïsoit point de cases, on voyoit seulement un

grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer jufqu'au fommet des montagnes : fort près du rivage nous sondames plusieurs fois fans trouver de fond avec 50 brasses de ligne.

Sur les 9 heures, la vue d'une côte où l'abordage paroiffoit commode, me détermina à envoyer à terre pour y faire du bois dont nous avions le plus grand befoin, prendre des connoiffances du pays, & tâcher d'en tirer des rafraîchiffemens pour nos malades. Je fis partir trois bateaux armés fous les ordres du chevalier de Kerué enfeigne de la marine, & nous nous tinmes fur les bords prêts à leur envoyer du fecours, & à les foutenir de l'artillerie des vaiſſeaux s'il étoit néceſſaire. Nous les vîmes prendre terre, fans que les infulaires paruſſent s'être oppoſés à leur débarquement. A une heure après midi je m'embarquai avec quelques autres perſonnes dans une iole pour aller les rejoindre. Nous trouvames nos gens occupés à couper du bois, & que ceux du pays les aidoint à le porter dans les bateaux. L'officier qui commandoit la deſcente, me dit qu'à ſon arrivée une troupe nombreuſe d'infulaires étoit venue le recevoir fur la plage, l'arc & la fleche à la main, faiſant ſigne qu'on n'aberdât pas; mais que quand, malgré leurs menaces, il avoit ordonné de mettre à terre, ils s'étoient reculés à quelques pas; qu'à meſure que nos gens avançoient, les Sauvages ſe



retiroient toujours dans l'attitude de faire partir leurs fleches sans vouloir se laisser approcher ; qu'ayant alors fait arrêter la troupe , & le prince de Nassau ayant demandé à s'avancer vers eux , ils avoient cessé de reculer , lorsqu'ils avoient vu un homme seul ; des morceaux d'étoffes rouges qu'on leur distribua , acheverent d'établir une espece de confiance. Le chevalier de Kerué prit aussi - tôt poste à l'entrée du bois , mit ses travailleurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe , & envoya un détachement chercher des fruits. Insensiblement les insulaires se rapprocherent plus amiablement en apparence ; on eut même d'eux quelques fruits : ils ne vouloient ni du fer ni des clous. Ils refuserent aussi constamment de troquer leurs arcs & leurs massues , seulement ils céderent quelques fleches. Au reste , ils étoient toujours restés en grand nombre autour de nos gens sans jamais quitter leurs armes ; ceux mêmes qui n'avoient point d'arcs , tenoient des pierres prêtes à lancer. Ils avoient fait entendre qu'ils étoient en guerre avec les habitans d'un canton voisin du leur. Effectivement il s'en montra une troupe armée qui venoit de la partie occidentale de l'isle , s'avançant en bon ordre , & ceux-ci paroissoient disposés à les bien recevoir ; mais il n'y avoit point eu d'attaque.

Nous trouvames les choses en cet état à notre arrivée à terre. Nous y restames jusqu'à

ce que nos bateaux fussent chargés de fruits & de bois. Je fis aussi enterrer au pied d'un arbre l'acte de prise de possession de ces isles gravé sur une planche de chêne , & ensuite nous nous rembarquames. Ce départ déranga sans doute le projet des insulaires qui n'avoient pas encore tout disposé pour nous attaquer. C'est là du moins ce que nous dumes juger en les voyant s'avancer sur le bord de la mer , & nous lancer une grêle de pierres & de fleches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour nous en débarrasser ; plusieurs même s'avançoient dans l'eau pour nous ajuster de plus près ; une décharge mieux nourrie ralentit aussi-tôt leur attaque , ils s'enfuirent dans le bois avec de grands cris. Un matelot fut légèrement blessé d'une pierre.

Ces insulaires sont de deux couleurs , noirs & mulâtres. Leurs levres sont épaisses , leurs cheveux cotonnés , quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits , vilains , mal-faits , & la plupart rongés de lepre ; circonstance qui nous a fait nommer leur isle *l'isle des Lépreux*. Il parut peu de femmes , & elles n'étoient pas moins dégoûtantes que les hommes ; ils sont nus , à peine se couvrent-ils d'une natte les parties naturelles ; les femmes ont aussi des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos ; nous avons vu quelques-uns des tissus qui les composent , sur lesquels étoient de fort jolis desseins faits avec une belle tein-



ture cramoisi. J'ai remarqué qu'aucun n'avoit de barbe ; ils se percent les narines pour y pendre quelques ornemens ; ils portent aussi aux bras en forme de bracelets , une dent de *babiroussa* , ou un grand anneau d'une matiere que je crois de l'ivoire , & au col des plaques d'écaille de tortue , qu'ils nous ont fait entendre être commune sur leur rivage.

Leurs armes sont l'arc & la fleche , des massues de bois de fer , & des pierres qu'ils lancent sans fronde. Les fleches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'os très-aiguë. Quelques-unes de ces pointes sont quarrées & garnies sur les arêtes de petites pointes couchées en arriere , qui empêchent de pouvoir retirer la fleche de la plaie. Ils ont encore des sabres de bois de fer. Leurs pirogues ne nous ont pas approché. Elles nous ont paru de loin faites & voilées comme celles des isles des Navigateurs.

La plage où nous avons abordé présente une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pied d'une montagne dont la pente , quoique très-rapide , est couverte de bois. Le terrain est très-léger , & a peu de profondeur : aussi les fruits , quoique de la même espece qu'à Taiti , sont-ils moins beaux ici & d'une moins bonne qualité. Nous y avons trouvé une espece de figues particuliere. On rencontre beaucoup de routes tracées dans le bois , & des espaces enclos par des pa-

liffades de trois pieds de haut. Sont-ce des retranchemens ou simplement des limites de possessions différentes ? Nous n'avons vu d'autres cases que cinq ou six petites huttes dans lesquelles on ne pouvoit entrer qu'en se traînant sur le ventre. Nous étions cependant environnés d'un peuple nombreux ; je le crois fort misérable : cette guerre intestine dont nous avons été les témoins , est un cruel fléau. Nous entendimes à plusieurs reprises le son rauque d'une espece de tambour fortir de la profondeur du bois vers le sommet de la montagne. C'est sans doute leur signal de ralliement ; car dès l'instant où nos coups de fusil les ont dispersés , il a recommencé à battre. Il redoubloit aussi son lugubre bruit , lorsque cette troupe ennemie que nous avons vue plusieurs fois , venoit à paroître. Notre Taitien , qui avoit désiré être de la descente , nous a paru trouver cette espece d'hommes fort vilaine ; il n'entendoit absolument aucun mot de leur langue.

A notre arrivée à bord , nous rembarquames nos bateaux , & je fis servir courant au sud-ouest sur une longue côte que nous découvri- mes à toute vue depuis le sud-ouest jusqu'à l'ouest-nord-ouest. Pendant la nuit il y eut peu de vent , & il ne cessa de varier ; de sorte que nous restames au pouvoir des courans qui nous entraînerent sur le nord-est. Ce tems continua la journée du 24 , & la nuit suivante ,



& nous pumes à peine nous élever à trois lieues de l'isle des Lépreux. Le 25 à cinq heures du matin , nous eumes une assez jolie brise d'est-sud-est ; mais l'Etoile qui se trouvoit encore sous la terre , ne la ressentit pas & demeura en calme. Je fis route néanmoins , toutes voiles dehors , pour reconnoître la terre d'ouest. A huit heures nous découvrions des terres dans tous les points de l'horison , & nous paroissions enfermés dans un grand golfe. L'isle de la Pentecôte venoit rechercher au sud la nouvelle côte que nous avions découverte , & nous ne pouvions être assurés si elle en étoit détachée , ou si ce qui nous sembloit former la séparation , n'étoit pas une grande baie. Plusieurs endroits sur le reste de la côte nous offroient aussi l'apparence , ou de passages ou de grands enfoncemens ; un entre autres présentoit dans l'ouest une ouverture considérable. Quelques pirogues traversoient d'une terre à l'autre. A dix heures nous fumes obligés de revirer sur l'isle aux Lépreux. L'Etoile qu'on n'appercevoit plus , même du haut des mâts , y étoit toujours en calme , quoique la brise d'est-sud-est se soutint au large. Nous courumes sur cette flûte jusqu'à quatre heures du soir ; ce ne fut qu'alors qu'elle ressentit la brise. Il étoit trop tard quand elle fut ralliée pour songer à des reconnoissances. Ainsi la journée du 25 fut perdue , nous passames la nuit sur les bords.

Les relevemens que nous fîmes le 26 au lever du soleil, nous apprirent que les courans nous avoient entraînés dans le sud plusieurs milles au-delà de notre estime. L'isle de la Pentecôte se montroit toujours séparée des terres du sud-ouest, mais la séparation étoit plus étroite. Nous découvrions plusieurs autres coupures à cette côte, mais sans pouvoir distinguer le nombre des isles de l'archipel qui nous environnoit. La terre s'étendoit à nos yeux depuis l'est-sud-est, en passant par le sud, jusqu'à l'ouest-nord-ouest du compas, & nous ne la voyions pas terminée. Je fis courir depuis le nord-ouest-quart-ouest en rondissant jusqu'à l'ouest le long d'une belle côte couverte d'arbres, sur laquelle il paroissoit de grands espaces de terrain cultivés, soit qu'ils le fussent en effet, soit que ce fût un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçoit un pays riche, les croupes de quelques montagnes pe-lées & de couleur rouge en de certains endroits, sembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route que nous suivions nous conduisoit à ce grand enfoncement aperçu la veille dans l'ouest. A midi nous étions au milieu, & nous y observâmes la hauteur du soleil. L'ouverture en est de cinq à six lieues, elle court est-quart-sud-est & ouest-quart-nord-ouest du monde. Quelques hommes se montrèrent à la côte du sud, & d'autres approchèrent des navires dan,



une pirogue ; mais dès qu'ils en furent à une portée de mousquet , ils cessèrent de s'avancer malgré nos invitations ; ces hommes étoient noirs.

Nous rangeames la côte septentrionale à trois quarts de lieue de distance ; elle est peu élevée , & couverte d'arbres. Une multitude de Negres se faisoient voir sur le rivage ; il s'en détacha même quelques pirogues qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avoit vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci l'espace de deux à trois lieues , nous vimes un grand enfoncement qui nous parut former une belle baie , à l'ouverture de laquelle étoient deux gros islots. J'envoyai sur le champ nos bateaux armés pour la reconnoître , & pendant ce tems nous restames sur les bords à une & deux lieues de terre , fondant souvent sans trouver de fond avec une ligne de 200 brasses.

Sur les cinq heures , nous entendimes une salve de mousqueterie qui nous causa beaucoup d'inquiétude ; elle partoit d'un de nos canots , qui , malgré mes ordres , s'étoit séparé des autres , & se trouvoit mal-à-propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires , ayant vogué tout-à-fait à terre. Deux fleches qui lui furent tirées , servirent de prétexte à sa première décharge. Ensuite il longea la côte , faisant un feu très-vif de sa mousqueterie & de ses espingoles , tant à terre , que sur trois pirogues qui passerent à portée , & lui déco-

cherent aussi quelques fleches. Une pointe avancée nous déroboit alors la vue du canot, & son feu continuel me donnoit lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. J'allois envoyer notre chaloupe à son secours, lorsque nous le vîmes doubler seul cette pointe qui nous l'avoit caché. Les negres pouffoient des cris affreux dans le bois où ils s'étoient tous jettés, & dans lequel on entendoit battre leur tambour. Je fis aussi-tôt à ce canot le signal de ralliement, & je pris des mesures pour que nous ne fussions pas deshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces.

Les canots de la Boudeuse reconnurent que cette côte que nous avions crue continue, est un amas d'isles qui se croisent, en sorte que la baie n'est que la rencontre de plusieurs des canaux qui les séparent. Cependant ils y trouverent un assez bon fond de sable sur 40, 30, & 20 brasses d'eau; mais son inégalité continuelle rendoit ce mouillage peu sûr, pour nous sur-tout qui n'avions plus d'ancres à hafarder. Il falloit d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte; plus près, le fond étoit des roches. Ainsi les vaisseaux n'auroient pu protéger les bateaux, & le pays est si couvert, qu'il eût toujours fallu avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des surprises. On ne devoit pas se flatter que les naturels oubliassent le mal qu'on venoit



venoit de leur faire, & consentissent à échanger des rafraichissemens. On remarqua ici les mêmes productions que sur l'isle des Lépreux. Les habitans y étoient aussi de la même espece, presque tous noirs, nus, à l'exception des parties naturelles, portant les mêmes ornemens en coliers & en bracelets, & se servant des mêmes armes.

Nous passâmes la nuit sur les bords. Le 27 au matin nous arrivâmes, & prolongeâmes la côte environ à une lieue de distance. Vers dix heures, on distingua sur une pointe basse une plantation d'arbres disposés en allées de jardin. Le terrain sous les arbres étoit battu; & paroissoit sablé; un assez grand nombre d'habitans se montroient dans cette partie; de l'autre côté de la pointe il y avoit une apparence d'enfoncement, & je fis mettre les bateaux dehors. Ce fut en vain; ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte, & nous la suivîmes jusqu'à la pointe du nord-ouest sans trouver de mouillage. Au-delà de cette pointe les terres revenoient sur le nord-nord-ouest, & s'étendoient à perte de vue, terres d'une élévation extraordinaire; & qui présentoient au-dessus des nuages une chaîne suivie de montagnes. Au reste, le tems fut sombre & à grains, avec de la pluie par intervalle. Plusieurs fois dans le jour on crut voir la terre devant nous, terre de brume qui s'évanouissoit dans les éclaircis. Nous passâmes toute la nuit, qui fut

très-orageuse , à louvoyer à petits bords , & les marées nous portèrent dans le sud beaucoup au-delà de notre estime. Nous eumes la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 jusqu'au soleil couchant , que nous les relevames de l'est au nord-nord-est , à vingt ou vingt-cinq lieues de distance.

Le 29 au matin nous ne vimes plus de terres, nous avions gouverné sur l'ouest-nord-ouest. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir *l'archipel des grandes Cyclades*. A en juger par ce que nous en avons parcouru , & par ce que nous avons apperçu dans le lointain , il contient au moins trois degrés en latitude & cinq en longitude. Je croirois même volontiers que c'est son extrémité septentrionale que Roggewin a vue sous le onzieme parallele , & qu'il a nommée *Thienhoven & Groningue*. Pour nous , quand nous y atterrimes , tout devoit nous persuader que nous étions à *la terre australe du Saint-Esprit*. Les apparences sembloient se conformer au récit de Quiros , & ce que nous découvrions chaque jour encourageoit nos recherches. Il est bien singulier que précisément par la même latitude & la même longitude où Quiros placé sa grande baie *de Saint-Jacques & Saint-Philippe* , sur une côte qui paroissoit au premier coup d'œil celle d'un continent , nous ayons trouvé un passage de largeur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de sa baie. Le navigateur Espagnol a-t-il mal vu ? A-t-il voulu masquer ses découvertes ?



Les géographes avoient-ils deviné, en faisant de la terre du Saint-Esprit un même continent avec la nouvelle Guinée ? Pour résoudre ce problème, il falloit suivre encore le même parallèle pendant plus de trois cents cinquante lieues. Je m'y déterminai, quoique l'état & la quantité de nos vivres nous avertissent d'aller promptement chercher quelque établissement Européen. On verra qu'il s'en est peu fallu que nous n'ayons été les victimes de notre constance.

M. Verron fit plusieurs observations pendant le mois de mai, & leurs résultats déterminèrent notre longitude le 5, le 9, le 13 & le 22. Il ne s'étoit pas encore trouvé autant de différence entre les observations & l'estime de nos routes, différences toutes du même côté. Le 5 à midi j'étois plus est que l'observé de  $4^d\ 00' 42''$ ; le 9 de  $4^d\ 23' 4''$ ; le 13 de  $3^d\ 38' 15''$ ; le 22 enfin de  $3^d\ 35'$ . Toutes ces différences, on le voit, annonçoient que depuis l'isle de Taiti les courans nous avoient beaucoup entraînés dans l'ouest. On expliqueroit par-là comment tous les navigateurs qui ont traversé l'océan Pacifique, ont rencontré la nouvelle Guinée beaucoup plutôt qu'ils ne l'auroient du. Aussi ont-ils donné à cet océan une étendue de l'est à l'ouest beaucoup moindre que celle qu'il a véritablement. Je dois toutefois faire remarquer que pendant la saison où le soleil a été dans l'hémisphère austral,

nos estimés ont été dans l'ouest des observations , & que depuis qu'il a passé de l'autre côté , nos différences ont changé. Le thermomètre dans ce mois a été communément entre 19 & 20 degrés , il a deux fois baissé à 18 & une seule fois à 15.

Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades , quelques affaires m'avoient appelé à bord de l'Etoile , & j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque tems il couroit un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerçon, nommé *Baré*, étoit une femme. Sa structure, le son de sa voix , son menton sans barbe , son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge , ni faire ses nécessités devant qui que ce fût , plusieurs autres indices avoient fait naître & accrédoient le soupçon. Cependant comment reconnoître une femme dans cet infatigable *Baré* , botaniste déjà fort exercé que nous avions vu suivre son maître dans toutes ses herborisations , au milieu des neiges & sur les monts glacés du détroit de Magellan , & porter même dans ces marches pénibles provisions de bouche , armes & cahiers de plantes avec un courage & une force qui lui avoient mérité du naturaliste le surnom de sa bête de somme ? Il falloit qu'une scène qui se passa à Taiti , changeât le soupçon en certitude. M. de Commerçon y descendit pour herboriser ; à peine *Baré* qui le suivoit avec les cahiers sous son



bras, eut mis pied à terre, que les Taitiens l'entourent, crient que c'est une femme, & veulent lui faire les honneurs de l'isle. Le chevalier de Bournand, qui étoit de garde à terre, fut obligé de venir à son secours, & de l'escorter jufqu'au bateau. Depuis ce tems il étoit assez difficile d'empêcher que les matelots n'alarmassent quelquefois fa pudeur. Quand je fus à bord de l'Etoile, Baré les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle étoit fille; elle me dit qu'à Rochefort elle avoit trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme au moment même de son embarquement, qu'elle avoit déjà servi comme laquais un Genevois à Paris; que née en Bourgogne & orpheline, la perte d'un procès l'avoit réduite dans la misere, & lui avoit fait prendre le parti de déguiser son sexe, qu'au reste elle favoit en s'embarquant qu'il s'agissoit de faire le tour du monde, & que ce voyage avoit piqué sa curiosité. Elle sera la premiere; & je lui dois la justice qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse. Elle n'est ni laide ni jolie, & n'a pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans. Il faut convenir que si les deux vaisseaux eussent fait naufrage sur quelque isle déserte de ce vaste océan, la chance eût été fort singuliere pour Baré.





## C H A P I T R E V.

*Navigation depuis les grandes Cyclades ; découverte du golfe de la Louisiade , extrémités où nous y sommes réduits ; découverte de nouvelles isles ; relâche à la nouvelle Bretagne;*

**D**EPUIS le 29 mai que nous cessâmes de voir la terre , je fis route à l'ouest avec un vent d'est & de sud-est très-frais. L'Etoile retardoit considérablement notre marche. Nous fondâmes toutes les vingt-quatre heures sans trouver de fond avec une ligne de 240 brasses. Le jour nous forcions de voiles , nous courions la nuit sous les huniers risés , virant de bord lorsque le tems étoit trop obscur. La nuit du 4 au 5 juin nous faisons route à l'ouest sous nos huniers à la faveur de la lune qui nous éclairoit , lorsqu'à onze heures du soir on aperçut à une demi-lieue de nous dans le sud des brisans , & une côte de sable très-basse. Nous primes aussitôt les amures à l'autre bord , signalant en même tems le danger à l'Etoile. Nous courûmes ainsi jusqu'à cinq heures du matin , & alors nous reprîmes notre route dans l'ouest-sud-ouest pour aller reconnoître cette terre. Nous la revîmes à huit heures à une



lieue & demie de distance. C'est un petit îlot de sable qui s'éleve à peine au dessus de l'eau, & que ce peu de hauteur rend un écueil fort dangereux pour des vaisseaux qui font route de nuit ou par un tems de brume. Il est si ras, qu'à deux lieues de distance avec un horison fort net on ne le voit que du haut des mâts; il est couvert d'oiseaux. Je l'ai nommé *la bâture de Diane*.

Dans la journée du 5, on crut à quatre heures après-midi appercevoir la terre & des brisans dans l'ouest; on se trompoit, & nous continuâmes à y courir jusqu'à dix heures du soir. Nous passâmes le reste de la nuit, partie en panne, partie à courir de petits bords, & au point du jour nous reprîmes notre route toutes voiles dehors. Depuis vingt quatre heures, il passoit le long des navires beaucoup de morceaux de bois & des fruits que nous ne connoissons pas; la mer étoit aussi entièrement tombée, malgré le grand vent de sud-est, & ces circonstances réunies me faisoient penser que nous avions de la terre dans le sud-est assez près de nous. Nous vîmes aussi dans ces parages une espece de poissons volans singuliere. Ils sont noirs à ailes rouges: ils paroissent avoir quatre ailes au lieu de deux, & leur grosseur est un peu au dessus de la grosseur commune de ces poissons.

Le 6, à une heure & demie de l'après-midi, une bâture qui se montra environ à trois quarts

de lieue de l'avant à nous , m'avertit qu'il étoit tems de changer la route que je poursuivois toujours à ouest. Elle avoit au moins une demi lieue d'étendue depuis le ouest-quart-sud-ouest jusqu'au ouest-nord-ouest , quelques-uns même crurent appercevoir une terre basse dans le sud-ouest des brifans. Je fis gouverner au nord jusqu'à quatre heures , & alors je remis encore le cap à ouest. Ce ne devoit pas être pour long-tems ; à cinq heures & demie les vigies apperçurent du haut des mâts de nouveaux brifans dans le nord-ouest & le nord-ouest-quart-ouest à peu près à une lieue & demie de nous. Nous les approchames davantage afin de les mieux reconnoître. On les vit s'étendre du nord-nord-est au sud-sud-ouest plus de deux milles , & on n'en appercevoit pas la fin. Peut-être alloient-ils rejoindre ceux qu'on avoit découverts trois heures auparavant. La mer brifoit avec fureur sur ces écueils , & quelques têtes de roches s'élevoient sur l'eau de distance en distance. Cette dernière rencontre étoit la voix de Dieu , & nous y fumes dociles. La prudence ne permettant pas de suivre pendant la nuit une route incertaine au milieu de ces parages funestes , nous la passames à courir des bords dans l'espace que nous avions reconnu le jour , & le 7 au matin , je fis gouverner au nord-est-quart-nord , abandonnant le projet de pousser plus loin à l'ouest sous le parallele de 15 degrés.



Nous étions assurément bien fondés à croire que la terre australe du Saint-Esprit n'étoit autre que l'archipel des grandes Cyclades, que Quiros avoit pris pour un continent, & représenté sous un point de vue romanesque. Quand je persévérois à courir sous le parallèle de 15 d, c'est que je voulois que la vue des côtes orientales de la *nouvelle Hollande* portât nos conjectures à l'évidence. Or, en suivant les observations astronomiques, dont l'accord depuis plus d'un mois affuroit la justesse, nous étions déjà le fix à midi par 146 deg. de longitude orientale, c'est-à-dire un degré plus à l'ouest que ne l'est la terre du Saint-Esprit selon M. Bellin. D'ailleurs la rencontre consécutive de ces brisans vus depuis trois jours, ces troncs d'arbres, ces fruits, ces goëmons que nous trouvions à chaque instant, la tranquillité de la mer, la direction des courans, tout nous a suffisamment indiqué les approches d'une grande terre, & que même elle nous environnoit déjà dans le sud-est. Cette terre n'est autre que la côte orientale de la nouvelle Hollande. En effet, ces écueils multipliés & étendus au large, annoncent une terre basse; & quand je vois Dampierre abandonner par notre même latitude de 15 deg. 35' la côte occidentale de cette région ingrate où il ne trouve pas même d'eau douce, j'en conclus que la côte orientale ne vaut pas mieux. Je penserois volontiers comme

lui que cette terre n'est qu'un amas d'isles, dont les approches sont défendues par une mer dangereuse, semée d'écueils & de bas-fonds. Après de pareils éclaircissements, il y auroit eu de la témérité à risquer de s'affaler sur une côte dont on ne devoit espérer aucun avantage, & de laquelle on ne pouvoit se relever qu'en luttant contre les vents régnans. Nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours; la viande salée étoit en plus grande quantité, mais elle infectoit. Nous lui préférons les rats qu'on pouvoit prendre. Ainsi de toutes façons il étoit tems de s'élever dans le nord, en faisant même prendre de l'est à notre route.

Malheureusement les vents de sud-est nous abandonnerent ici, & quand ensuite ils revinrent, ce fut pour nous mettre dans la situation la plus critique où nous nous fussions encore trouvés. Depuis le 7, la route ne nous avoit valu que le nord-quart-nord-est, lorsque le 10 au point du jour on découvrit la terre depuis l'est jusqu'au nord-ouest. Long-tems avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse nous avoit annoncé le voisinage de cette terre qui formoit un grand golfe ouvert au sud-est. J'ai peu vu de pays dont le coup d'œil fut plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines & en bosquets, régnoit sur le bord de la mer, & s'élevoit ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdoit



dans les nues. On en distinguoit trois étages ,  
 & la chaîne la plus élevée étoit à plus de 25  
 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état  
 où nous étions réduits ne nous permettoit ni  
 de sacrifier quelque tems à la visite de ce ma-  
 gnifique pays que tout annonçoit être fertile  
 & riche , ni de chercher , en faisant route à  
 ouest , un passage au sud de la nouvelle Gui-  
 née , qui nous frayât par le golfe de la Car-  
 pentarie , une route nouvelle & courte aux  
 isles Moluques. Rien n'étoit à la vérité plus  
 problématique que l'existence de ce passage ;  
 on croyoit même avoir vu la terre s'étendre  
 jusqu'au ouest-quart-sud-ouest. Il falloit tâcher  
 de sortir au plutôt , & par le chemin qui sem-  
 bloit ouvert , de ce golfe dans lequel nous  
 étions engagés beaucoup plus même que nous  
 ne le croyions d'abord. C'est où nous atten-  
 doit le vent de sud-est , pour mettre notre  
 patience aux dernières épreuves.

Toute la journée du 10 , le calme nous  
 laissa à la merci d'une grosse lame du sud-est  
 qui nous jettoit à terre. A quatre heures du  
 soir , nous n'étions pas à plus de trois quarts  
 de lieue d'une petite isle basse , à la pointe  
 orientale de laquelle est attachée une bature  
 qui se prolonge à deux ou trois lieues dans  
 l'est. Nous parvinmes , vers cinq heures , à  
 mettre le cap au large , & la nuit se passa dans  
 cette inquiétante situation , faisant tous nos  
 efforts pour nous élever à l'aide des moindres

brises. Le 11 après midi, nous étions écartés de la côte environ de quatre lieues ; à deux lieues la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguoient le long de terre, sur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue ; nous en trouvâmes les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Le 11, nous relevâmes au soleil couchant les terres les plus est à l'est-quart-nord-est 2 d est du compas, & les plus ouest à ouest-nord-ouest, les unes & les autres environ à quinze lieues de distance. Les jours suivans furent affreux : tout fut contre nous ; le vent constamment de l'est-sud-est au sud-est très-grand frais, de la pluie, une brume si épaisse que nous étions forcés de tirer des coups de canon pour nous conserver avec l'Étoile qui contenoit encore une partie de nos vivres, enfin une mer très-grosse qui nous affaloit sur la côte. A peine nous soutenions-nous en luvoyant, forcés de virer vent arriere, & ne pouvant faire que très-peu de voiles. Nous courions ainsi nos bords à tâtons, au milieu d'une mer semée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux sur tous les indices des dangers. La nuit du 11 au 12, sept ou huit de ces poissons qu'on nomme *cornets*, poissons qui se tiennent toujours sur le fond, sautèrent sur les passavans. Il vint aussi sur le gaillard d'avant du sable & des goëmons de fond, que les vagues y dépoisoient en le couvrant. Je



ne voulus pas faire fonder ; la certitude du péril ne l'eut pas diminué , & il étoit le même quelqu'autre parti que nous eussions pris. Au reste nous devons notre salut à la connoissance que nous eumes de la terre le 10 au matin , immédiatement avant cette suite de gros tems & de brume. En effet , les vents étant de l'est-sud-est au sud-est , j'aurois pensé qu'en gouvernant au nord-est , c'eut été un excès de prudence accordé à l'obscurité du tems. Toutefois cette route nous mettoit dans le risque évident de nous perdre , puisque nous avions la terre jusques dans l'est-sud-est.

Le tems se remit au beau le 16 , le vent demeurant également contraire , mais au moins le jour nous étoit rendu. A six heures du matin nous vimes la terre depuis le nord jusqu'au nord-est-quart-est du compas , & nous louvoyames pour la doubler. Le 17 au matin nous ne vimes point de terre au lever du soleil ; mais à neuf heures & demie nous aperçumes une petite isle dans le nord-nord-est du compas , à cinq ou six lieues de distance , & une autre terre dans le nord-nord-ouest , environ à neuf lieues. Peu après nous découvrimes dans nord-est-5<sup>d</sup>-est , à quatre ou cinq lieues , une autre petite isle que sa ressemblance avec *Ouessant* nous fit appeller du même nom. Nous continuions notre bordée au nord-est-quart-est , espérant doubler toutes les terres , lorsqu'à onze heures on en décou-

vrit une nouvelle dans l'est-nord-est-5d-nord , & des brifans dans l'est-nord-est , qui paroiffoient venir joindre Ouessant. Dans le nord-ouest de cet îlot, on voyoit une autre chaîne de brifans qui s'allongeoit à une demi-lieue. La premiere isle nous sembloit être aussi entre deux chaînes de brifans.

Tous les navigateurs qui sont venus dans ces parages , avoient toujours redouté de tomber dans le sud de la nouvelle Guinée , & d'y trouver un golfe correspondant à celui de la *Carpentarie* , d'où il leur fut ensuite difficile de se relever. En conséquence ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la nouvelle Bretagne , sur laquelle ils alloient atterrir. Tous ont suivi les mêmes traces ; nous en ouvrons de nouvelles , & il falloit payer l'honneur d'une premiere découverte. Malheureusement le plus cruel de nos ennemis étoit à bord , la faim. Je fus obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain & de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues , & les autres vieux cuirs , cet aliment pouvant donner de funestes indigestions. Il nous restoit une chevre , compagne fidele de nos aventures depuis notre sortie des isles Malouines où nous l'avions prise. Chaque jour elle nous donnoit un peu de lait. Les estomacs affamés dans un instant d'humeur , la condamnerent à mourir ; je n'ai pu que la plaindre , & le bou-



cher qui la nourissoit depuis si long-tems, a arrosé de ses larmes la victime qu'il immoloit à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan, eut le même sort peu de tems après.

Le 17 après-midi les courans nous avoient été si favorables, que nous avons repris la bordée du nord-nord-est, portant fort au vent d'Ouessant & de ses bâtures. Mais à quatre heures nous eumes la conviction que ses brifans s'étendoient beaucoup plus loin que nous n'avions pensé ; on en découvroit jusque dans l'est-nord-est, sans que ce fut encore leur fin. Il fallut reprendre pour la nuit la bordée du sud-sud-ouest, & au jour celle de l'est. Pendant toute la matinée du 18 nous ne vîmes point de terres, & déjà nous nous livrions à l'espoir d'avoir doublé islots & brifans. Notre joie fut courte. A une heure après-midi une isle se fit voir dans le nord-est-quart-nord du compas, & bientôt elle fut suivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit jusque dans l'est-nord-est, & derriere ces isles, une terre plus élevée s'étendoit dans le nord-est, environ à dix lieues de distance. Nous louvoyames toute la nuit ; le jour suivant nous donna le même spectacle d'une double chaîne de terres, courant à-peu-près est & ouest, savoir au sud une suite d'islots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le nord desquels s'étendoient des terres plus élevées. Les terres que nous découvrîmes le 20, nous parurent prendre moins du sud, & ne plus

courir que sur l'est-sud-est; e'étoit un amandement à notre position. Je pris le parti de courir des bords de vingt-quatre heures; nous perdions trop à virer plus souvent; la mer étant extrêmement grosse; le vent violent & constamment le même: d'ailleurs nous étions contraints à faire peu de voiles pour ménager une mâture caduque & des manœuvres endommagées, & nos navires marchaient très-mal; n'étant plus en affiette, & n'ayant pas été carenés depuis si long-tems.

Nous vîmes la terre le 25 au lever du soleil depuis le nord jusqu'au nord-nord-est; mais ce n'étoit plus une terre basse; on appercevoit au contraire une terre extrêmement haute, & qui paroissoit se terminer par un gros cap. Il étoit vraisemblable qu'elle couroit ensuite sur le nord. Nous gouvernâmes tout le jour au nord-est-quart-est & à l'est-nord-est, sans voir de terres plus est que le cap que nous doublions avec une satisfaction que je ne saurois dépeindre. Le 26 au matin, le cap étant beaucoup sous le vent à nous, & ne voyant plus de terres au vent, il fut enfin permis de mettre la route au nord-nord-est. Nous appellâmes ce cap après lequel nous avions si long-tems aspiré, *le cap de la Délivrance*, & le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louisiade*. C'est une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer. Pendant les quinze jours passés dans ce golfe, les courans nous ont assez régulièrement



régulièrement portés dans l'est. Le 26 & le 27 le vent fut très-grand frais, la mer affreuse, le tems à grains & fort obscur. Il ne fut pas possible de faire du chemin pendant la nuit.

Nous nous étions élevés environ soixante lieues dans le nord depuis le cap de la Délivrance, lorsque le 28 au matin on découvrit la terre dans le nord-ouest à neuf ou dix lieues de distance. C'étoient deux isles, dont la plus méridionale restoit, à huit heures, dans le nord-ouest-quart-ouest du compas. Une autre côte longue & élevée se fit appercevoir en même tems depuis l'est-sud-est jusqu'à l'est-nord-est. Celle-ci couroit sur le nord; & à mesure que nous avancions dans le nord-est, on la voyoit se prolonger davantage, & tourner au nord-nord-ouest. On découvrit cependant un espace où la côte étoit interrompue, soit que ce fût un canal ou l'ouverture d'une grande baie; car on crut distinguer des terres dans le fond. Le 29 au matin, la côte que nous avions à l'est continuoit à s'étendre sur le nord-ouest, sans que de ce côté notre horison fût borné. Je voulus la rallier pour la prolonger ensuite, & chercher un mouillage. A trois heures après midi, étant à près de trois lieues de terre, nous avons trouvé fond par 48 brasses, sable blanc & morceaux de coquilles brisées: nous portames alors sur une ancre qui paroïssoit commode; mais le calme survint & nous consumma inutilement le reste de la journée. La nuit se

passa à courir de petits bords, & le 30 dès la pointe du jour j'envoyai les bateaux avec un détachement aux ordres du chevalier de Bournand, pour visiter le long de la côte plusieurs ances qui sembloient promettre un mouillage, le fond trouvé au large étant d'un augure favorable. Je le suivis à petites voiles, prêt à le joindre au premier signal qu'il nous en feroit.

Vers les dix heures une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent assez près des navires, sans toutefois vouloir les accoster. Il y avoit vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paroissoient bien faites; elles ont l'avant & l'arrière fort relevés; ce sont les premières que nous ayions vues dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les negres d'Afrique; ils ont les cheveux crépus, mais longs, quelques-uns de couleur rousse. Ils portent des bracelets & des plaques au front & sur le col. J'ignore de quelle matière, elle m'a paru être blanche. Ils sont armés d'arcs & de sagayes, ils faisoient de grands cris, & il parut que leurs dispositions n'étoient pas pacifiques. Je rappelai nos bateaux à trois heures. Le chevalier de Bournand me rapporta qu'il avoit trouvé presque par-tout bon fond pour mouiller par 30, 25, 20, 15 jusqu'à 11 brasses sable vaseux, mais en pleine côte & sans rivière; qu'il n'avoit vu qu'un seul ruis-



seau dans toute cette étendue. La côte ouverte est presque inabordable, la vague y brise partout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, & le sol est entièrement couvert de bois. Dans de petites ances il y a quelques cabanes, mais en petit nombre; les insulaires habitent dans la montagne. Notre petit canot fut suivi quelque tems par trois ou quatre pirogues qui sembloient vouloir l'attaquer. Un insulaire même se leva plusieurs fois pour lancer une sagaye; mais il ne le fit pas, & le canot revint à bord sans guerroyer.

Notre situation, au reste, étoit assez critique. Nous avions des terres inconnues jusqu'à ce jour, d'une part depuis le sud jusqu'au nord-nord-ouest par l'est & le nord; de l'autre, depuis l'ouest-quart-sud-ouest jusqu'au nord-ouest. Malheureusement l'horison étoit tellement embrumé depuis le nord-ouest jusqu'au nord-nord-ouest, qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la distance de deux lieues. C'étoit toutefois dans cet intervalle que je comptois chercher un passage; nous étions trop avancés pour reculer. Il est vrai qu'une forte marée qui venoit du nord, & portoit dans le sud, nous faisoit espérer d'y trouver un débouché. Le fort de la marée se fit sentir depuis quatre heures jusqu'à cinq heures & demie du soir; les vaisseaux, quoique poussés d'un vent très-frais, gouvernoient avec peine. La marée mollit à six heures. Pendant la nuit nous louvoyames

du sud au sud-sud-ouest sur un bord, de l'est-nord-est au nord-est sur l'autre. Le tems fut à grains avec beaucoup de pluie.

Le 1<sup>er</sup> juillet à six heures du matin, nous nous trouvâmes au même point où nous étions la veille à l'entrée de la nuit, preuve qu'il y avoit eu flux & reflux. Nous gouvernâmes au nord-ouest & nord-ouest-quart-nord. A dix heures nous donnâmes dans un passage large environ de quatre à cinq lieues entre la côte prolongée jusqu'ici à l'est & les terres occidentales. Une marée très-forte, qui porte sud-est & nord-ouest, forme au milieu de ce passage un raz qui le traverse, & où la mer s'éleve & brise comme s'il y avoit des roches à fleur d'eau. Je le nommai *raz Denys*, du nom de mon maître d'équipage, bon & ancien serviteur du roi. L'Étoile qui le passa deux heures après nous, & plus dans l'ouest, s'y trouva sur 5 brasses d'eau fond de roches. La mer y étoit alors si mauvaise, qu'ils furent contraints de fermer les écoutilles. A bord de la frégate nous y fondâmes par 44 brasses, fond de sable, gravier, coquilles & corail. La côte de l'est commençoit ici à s'abaisser & à tourner au nord. Nous y aperçûmes, étant à peu près au milieu du passage, une jolie baie, dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il faisoit presque calme, & la marée, dont le cours étoit alors au nord-ouest, nous la fit dépasser en un instant. Nous tinmes aussi-tôt le vent



dans l'intention de la visiter. Un déluge de pluie, survenu à onze heures & demie, nous déroba la vue de la terre & du soleil, & nous força de différer nos recherches.

A une heure après-midi, j'envoyai les bateaux armés aux ordres du chevalier d'Oraison, enseigne de vaisseau, pour sonder & reconnoître la baie, & pendant le tems de cette opération nous tâchames de nous maintenir à portée de suivre ses signaux. Le tems étoit beau, mais presque calme. A trois heures, nous vîmes le fond sous nous par 10 & 8 brasses, fond de roches. A quatre heures nos bateaux firent signal de bon mouillage, & nous manœuvrâmes aussi-tôt, toutes voiles hautes pour le gagner. Il venoit peu, & la marée nous étoit contraire. A cinq heures nous repassâmes sur le banc de roches par 10, 9, 8, 7, & 6 brasses. Nous vîmes même dans le sud-sud-est environ à une encablure, un remou qui sembloit indiquer qu'en cet endroit il n'y avoit pas plus de deux ou trois brasses d'eau. En gouvernant au nord-ouest & nord-ouest-quart-nord, nous augmentâmes d'eau. Je fis à l'Etoile le signal *d'arriver*, afin qu'elle évitât ce banc, & je lui envoyai son bateau pour la guider au mouillage. Cependant nous n'avancions point, le vent étant trop foible pour nous aider à refouler la marée, & la nuit approchoit à pas précipités. En deux heures entières nous ne gagnâmes pas une demi-lieue.

il fallut renoncer à ce mouillage, étant impraticable d'aller le chercher à tâtons, environnés comme nous l'étions de basses, de récifs, & livrés à des courans rapides & irréguliers. Je fis donc gouverner à ouest-quart-nord-ouest, & ouest-nord-ouest, pour nous remettre au large, fondant souvent. Lorsque nous eumes amené la pointe septentrionale de la terre au nord-est, nous arrivames au nord-ouest, puis au nord-nord-ouest & au nord. Je reprends le détail de l'expédition de nos bateaux.

Avant que d'entrer dans la baie, ils en avoient d'abord rangé la pointe du nord, qui est formée par une presqu'isle, le long de laquelle ils trouverent fond depuis 9 jusqu'à 13 brasses, sable & corail. Ils s'enfoncerent ensuite dans la baie, & ils y trouverent à un quart de lieue en dedans un très-bon mouillage sur 9 & 12 brasses, fond de sable gris & gravier, à l'abri depuis le sud-est jusqu'au sud-ouest, en passant par l'est & le nord. Comme ils étoient occupés à fonder, ils virent tout d'un coup paroître à l'entrée de la baie dix pirogues, sur lesquelles il y avoit environ cent cinquante hommes armés d'arcs, de lances & de boucliers. Elles fortoient d'une anse, qui renferme une petite riviere dont les bords sont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancerent en bon ordre, voguant sur nos bateaux à force de rames, & lorsqu'elles s'en jugerent assez près, elles se séparerent fort



lestemment en deux bandes pour les envelopper. Les Indiens alors poufferent des cris affreux, & faififfant leurs arcs & leurs lances, ils commencerent une attaque, qui devoit leur paroître un jeu, contre une poignée d'hommes. On fit fur eux une premiere décharge qui ne les arrêta point. Ils continuerent à lancer leurs fleches & leurs fagayes, se couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyoient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite; plusieurs se jetterent à la mer pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues: elles font fort longues, bien travaillées, l'avant & l'arriere font extrêmement relevés, ce qui sert d'abri contre les fleches en présentant le bout. Sur le devant d'une de ces pirogues il y avoit une tête d'homme fculptée; les yeux étoient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, & la figure refsembloit à un mafque garni d'une longue barbe. Les levres étoient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues des arcs, des fleches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, & plusieurs autres fruits dont nous ne connoiffions pas l'efpece, de l'areke, divers petits meubles à l'ufage de ces Indiens, des filets à mailles très-fines, artistement tiffus, & une mâchoire d'homme à demi grillée. Ces infulaires font noirs & ont les cheveux crépus, qu'ils teignent en blanc, en jaune & en rouge. Leur audace à nous attaquer, l'ufage de porter

des armes offensives & défensives, leur adresse à s'en servir, prouvent qu'ils sont presque toujours en état de guerre. Au reste, nous avons observé dans le cours de ce voyage, qu'en général les hommes negres sont beaucoup plus méchans que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci sont nuds, à l'exception d'une bande de natte qui leur couvre les parties naturelles. Leurs boucliers sont d'une forme ovale, faits de joncs tournés les uns au dessus des autres, & parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétrables aux fleches. Nous avons nommé la riviere & l'ance d'où sont fortis ces braves insulaires, *la riviere des Guerriers*, l'isle entiere & la baie, *isle & baie Choiseul*. La presqu'isle du nord est entièrement couverte de cocotiers.

Il venta peu les deux jours suivans. Après être fortis du passage, nous découvrimes dans l'ouest une côte longue & montueuse, dont les sommets se perdoient dans les nues. Le 2 au soir nous voyions encore les terres de l'isle Choiseul. Le 3 au matin nous ne voyions plus que la nouvelle côte, qui est d'une hauteur surprenante, & qui court sur le nord-ouest-quart-ouest. Sa partie septentrionale nous parut alors terminée par une pointe qui s'abaisse insensiblement, & forme un cap remarquable. Je lui ai donné le nom de *cap l'Averdi*. Il nous restoit le 3 à midi, environ à douze lieues dans l'ouest-5<sup>d</sup>-nord du compas, & la hauteur



mérienne que nous observâmes, nous donna le moyen de déterminer avec justesse sa position en latitude. Les nuages qui couvroient les sommets des terres se dissipèrent au coucher du soleil, & nous laissèrent appercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le 4 les premiers rayons du jour nous firent voir des terres plus occidentales que le cap l'Averdi. C'étoit une nouvelle côte moins élevée que l'autre, & courant sur le nord-nord-ouest. Entre la pointe sud-sud-est de cette terre & le cap l'Averdi, il restoit un vaste espace formant ou un passage ou un golfe considérable. Dans un grand éloignement on y appercevoit quelques mondrains. Derrière cette nouvelle côte, nous en aperçûmes une plus haute qui suivoit le même gissement. Nous tinmes le plus près toute la matinée pour accoster la terre basse. Nous en étions à midi environ à cinq lieues de distance, & nous relevâmes sa pointe du nord-nord-ouest au sud-ouest-quart-ouest. L'après-midi trois pirogues, dans chacune desquelles étoient cinq à six negres, se détachèrent de la côte & vinrent reconnoître les vaisseaux. Elles s'arrêtèrent à une portée de fusil, & ce ne fut qu'après y avoir passé près d'une heure, que nos invitations réitérées les déterminèrent enfin à s'approcher davantage. Quelques bagatelles qu'on leur jeta attachées sur des morceaux de planches, acheverent de leur donner un peu de confiance. Ils ac-

costèrent le navire en montrant des noix de cocos, & criant, *bouca, bouca, onellé*. Ils répétoient sans cesse ces mots que nous criames ensuite comme eux, ce qui parut leur faire plaisir. Ils ne resterent pas long-tems le long du vaisseau. Ils nous firent signe qu'ils alloient nous chercher des noix de cocos. On applaudit à leur dessein; mais à peine furent-ils éloignés à vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une fleche qui n'atteignit heureusement personne. Ils fuirent à force de rames; nous étions trop forts pour les punir.

Ces negres sont entièrement nuds. Ils ont les cheveux crépus & courts, les oreilles percées & fort alongées. Plusieurs avoient la laine peinte en rouge & des taches blanches en différens endroits du corps. Il paroît qu'ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges. Nous avons vu que les habitans de l'isle Choiseul en font aussi usage; car on trouva dans leurs pirogues de petits sacs où il y en avoit des feuilles avec de l'areke & de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de six pieds, & des fleches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues sont plus petites que celles de l'ance des Guerriers, & nous fumes surpris de ne trouver aucune ressemblance dans leur construction. Ces dernières ont l'avant & l'arrière peu relevés; elles sont sans balancier, mais assez larges pour que deux hommes y nagent en couple. Cette isle que nous avons appelée



*Bouka* , paroît être extrêmement peuplée, si l'on en juge par la quantité de cafes dont elle est couverte, & par les apparences de culture que nous y avons apperçues. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers & d'autres arbres, nous offroit la plus agréable perspective, & je desirois fort trouver un mouillage sur cette côte; mais le vent contraire & un courant rapide qui portoit dans le nord-ouest nous en éloignoient visiblement. Pendant la nuit nous tinmes le plus près gouvernant au sud-quart-sud-ouest & sud-sud-ouest, & le lendemain au matin l'isle *Bouka* étoit déjà bien loin de nous dans l'est & le sud-est. La veille au soir on avoit apperçu du haut des mâts une petite isle qui fut relevée depuis le nord-ouest jusqu'au nord-ouest-quart-ouest du compas. Au reste, nous ne pouvions être loin de la nouvelle Bretagne, & c'étoit là que nous comptions trouver une relâche.

Nous eumes connoissance le 5 après midi de deux petites isles dans le nord & le nord-nord-ouest, à dix ou douze lieues de distance, & presque au même instant d'une autre plus considérable entre le nord-ouest & l'ouest; les terres de cette dernière, les plus voisines de nous à cinq heures & demie du soir, nous restoient au nord-ouest-quart-ouest environ à sept lieues. La côte étoit élevée & paroissoit renfermer plusieurs baies. Comme nous n'avions plus ni eau ni bois, & que nos malades

emproient , je réfolus de m'arrêter ici , & nous fimes toute la nuit les bordées les plus avantageufes pour nous conferver cette terre fous le vent. Le 6 , au point du jour , nous en étions à cinq ou fix lieues , & nous portames deffus dans le même moment où nous découvriions une nouvelle terre haute & de belle apparence dans le oueft-fud-oueft de celle-ci , depuis dix-huit jufqu'à douze , & dix lieues de diftance. Sur les huit heures , étant environ à trois lieues de la première , j'envoyai le chevalier du Bouchage avec deux bateaux armés pour la reconnoître & y chercher un mouillage. A une heure après midi il nous signala qu'il en avoit trouvé un , & auffi-tôt je fis fervir & gouverner fur un canot qu'il détacha au devant de nous ; à 3 heures nous mouillames par 33 braffes d'eau , fond de fable blanc , fin & vafeux. L'Etoile mouilla plus à terre que nous par 21 braffes même fond.

En entrant on laiffe à bas-bord dans l'oueft une petite ifle & un iflot , qui font à une demi-lieue de la côte. Une pointe , qui s'avance vis-à-vis l'iflot , forme en dedans un véritable port à l'abri de tous les vents , où le fond eft partout d'un beau fable blanc , depuis 35 jufqu'à 15 braffes. Sur la pointe de l'eft il y a une bâture , mais vifible , & qui ne s'étend pas au large. On voit auffi au nord de la baie deux petites bâtures qui découvrent à baffe mer. A



L'accore des récifs il y a 12 brasses d'eau. L'entrée de ce port est très-aisée ; la seule attention qu'on doit avoir, c'est de ranger la pointe de l'est de près & avec beaucoup de voiles, parce que dès qu'elle est doublée, on se trouve en calme, & qu'alors il faut entrer sur l'air du vaisseau. Notre mouillage étoit par les marques suivantes ; *l'islot de l'entrée* restoit à l'ouest-quart-sud-est-ouest-1d-30'-ouest ; *la pointe est de l'entrée* à ouest-quart-sud-ouest-1d-sud ; *la pointe ouest* à l'ouest-quart-nord-ouest ; *le fond du port* au sud-est-quart-est. Nous affourchames est & ouest. Nous passames le reste de la journée à nous amarrer, à amener vergues & mâts de hune, à mettre les chaloupes dehors, & à visiter tout le tour du port.

Il plut toute la nuit suivante, & presque toute la journée du 7. Nous envoyames à terre nos pieces à l'eau ; nous y dressames quelques tentes, & on commença à faire l'eau, le bois, & les lessives, toutes choses de premiere nécessité. Le débarquement étoit magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague ; l'intérieur du port dans un espace de quatre cents pas, contenoit quatre ruisseaux. Nous en primes trois pour notre usage, un destiné à faire l'eau de la Boudeuse, un second pour celle de l'Etoile, le troisieme pour laver. Le bois se trouvoit au bord de la mer, & il y en avoit de plusieurs especes, toutes très-bonnes pour brûler, quelques-unes superbes pour les

ouvrages de charpente, de menuiserie, & même de tabletterie. Les deux vaisseaux étoient à portée de la voix l'un de l'autre & de la rive. D'ailleurs le port & ses environs fort au loin étoient inhabités, ce qui nous procuroit une paix & une liberté précieuses. Ainsi nous ne pouvions désirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois, & les diverses réparations dont les navires avoient le plus urgent besoin, & pour laisser errer à leur fantaisie nos scorbutiques dans les bois.

Tels étoient les avantages de cette relâche; elle avoit aussi ses inconvéniens. Malgré les recherches que l'on en fit, on n'y découvrit ni cocos ni bananes, ni aucune des ressources qu'on auroit pu, de gré ou de force, tirer d'un pays habité. Si la pêche n'étoit pas abondante, on ne devoit attendre ici que la sûreté & le strict nécessaire. Il y avoit alors tout lieu de craindre que nos malades ne s'y rétablissent pas. A la vérité nous n'en avions pas qui fussent attaqués fortement, mais plusieurs étoient atteints, & s'ils n'amendoient point ici, le progrès du mal ne pouvoit plus être que rapide.

Le premier jour, sur les bords d'une petite rivière éloignée de notre camp d'environ un tiers de lieue, on trouva une pirogue comme en dépôt & deux cabanes. La pirogue étoit à balancier, fort légère & en bon état. Il y avoit à côté les débris de plusieurs feux, de gros



coquillages calcinés, & des carcasses de têtes d'animaux que M. de Commerçon nous dit être de sangliers. Il n'y avoit pas long-tems que les Sauvages étoient venus dans cet endroit ; car on trouva dans les cabanes des figes bananes encore fraîches. On crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes, mais on a depuis vérifié qu'on avoit pris pour tels le gémissement de gros ramiers hupés d'un plumage azur, & qu'on nomme dans les Moluques *l'oiseau couronné*. Nous fîmes au bord de cette riviere une rencontre plus extraordinaire. Un matelot de mon canot, cherchant des coquilles, y trouva enterré dans le sable un morceau d'une plaque de plomb, sur lequel on lisoit ce reste de mots Anglois,

HOR'D HERE ICK MAJESTY'S.

On y voyoit encore les traces des clous qui avoient servi à attacher l'inscription, laquelle paroïssoit être peu ancienne. Les Sauvages avoient sans doute arraché la plaque & l'avoient mise en morceaux.

Cette rencontre nous engageoit à reconnoître soigneusement tous les environs de notre mouillage. Aussi courumes-nous la côte en dedans de l'isle qui couvre la baie ; nous la suivîmes environ deux lieues, & nous aboutîmes à une baie profonde, mais peu large, ouverte au sud-ouest, au fond de laquelle nous abordâmes près d'une belle riviere. Quelques arbres sciés ou abattus à coups de hache, frappèrent

aussi-tôt nos regards, & nous apprirent que c'étoit là que les Anglois avoient relâché. Ensuite il nous en coûta peu de recherches pour retrouver le lieu où avoit été placée l'inscription. C'étoit à un très-gros arbre fort apparent sur la rive droite de la rivière, au milieu d'un grand espace, où nous jugeames que les Anglois avoient dressé des tentes; car on y voyoit encore aux arbres plusieurs amarrages de bitords. Les clous étoient à l'arbre, & la plaque n'avoit été arrachée que depuis peu de jours; car sa trace étoit fraîche. Dans l'arbre même il y avoit des gradins pratiqués par les Anglois ou par les insulaires. Des rejetons qui s'élevoient sur la coupe d'un des arbres abattus, nous fournirent un moyen de conclure qu'il n'y avoit pas plus de quatre mois que les Anglois avoient mouillé dans cette baie. Le bitord trouvé l'indiquoit suffisamment; car, quoique dans un lieu fort humide, il n'étoit point pourri. Je ne doute pas que le vaisseau venu ici de relâche, ne soit le *Swallow*, bâtiment de quatorze canons, commandé par M. Carteret, & parti d'Europe au mois d'août 1766 avec le *Delfin* que commandoit M. Walas. Nous avons eu depuis des nouvelles de ce bâtiment à Batavia, où nous en parlerons, & d'où on verra que nous avons suivi sa trace jusqu'en Europe. C'est un hasard bien singulier que celui qui, au milieu de tant de terres, nous ramene à un point où cette nation rivale venoit



Venoit de laisser un monument d'une entreprise semblable à la nôtre.

La pluie fut presque continuelle jusqu'au 11. Il y avoit apparence de grand vent dehors, mais le port est abrié de tous côtés par les hautes montagnes qui l'entourent. Nous accélérâmes nos travaux autant que le mauvais tems le permettoit. Je fis aussi pomoyer nos cables & relever une ancre pour mieux connoître la qualité du fond ; on n'en pouvoit souhaiter un meilleur. Un de nos premiers soins avoit été de chercher, assurément avec intérêt, si le pays pourroit fournir quelques rafraichissemens aux malades, & quelque nourriture solide pour les sains. Nos recherches furent infructueuses. La pêche étoit absolument ingrate, & nous ne trouvâmes dans les bois que quelques lataniers & des choux palmistes en très-petit nombre ; encore les falloit-il disputer à des fourmis énormes, dont les essaims innombrables ont forcé d'abandonner plusieurs pieds de ces arbres déjà abattus. On vit, il est vrai, cinq ou six sangliers où cochons marrons, & depuis ce tems il y eut toujours des chasseurs occupés à en chercher, sans que jamais on en ait tué. C'est le seul quadrupède que nous ayons rencontré ici.

Quelques personnes ont aussi cru y reconnoître les traces d'un chat tigre. Nous avons tué quelques gros pigeons de la plus grande

beauté. Leur plumage est verd-doré. Ils ont le col & le ventre gris-blanc , & une petite crête sur la tête. Il y a aussi des tourterelles , des veuves plus grosses que celles du Brésil, des perroquets , des oiseaux couronnés , & une espèce d'oiseau dont le cri ressemble si fort à l'aboiement d'un chien , qu'il n'y a personne qui n'y soit trompé la première fois qu'on l'entend. Nous avons aussi vu des tortues en différentes parties du canal , mais nous n'étions pas dans le tems de la ponte. Il y a dans cette baie de belles ances de sable , où je crois qu'alors on en pourroit prendre un assez bon nombre.

Tout le pays est montagneux ; le sol y est très-léger , à peine le rocher est-il recouvert. Cependant les arbres y sont de la plus grande élévation , & il a plusieurs espèces de très-beaux bois. On y trouve le bétel , l'areca & le beau jonc des Indes que nous tirons des Malais. Il croît ici dans les lieux marécageux ; mais soit qu'il exige une culture , soit que les arbres qui couvrent entièrement la terre nuisent à son accroissement & à sa qualité , soit enfin que nous ne fussions pas dans la saison de sa maturité , on n'en a point coupé de beaux. Le poivrier aussi est commun ici , mais ce n'étoit alors ni le tems des fruits ni celui des fleurs. Le pays est en général peu riche en botanique. Au reste, il n'existe aucune trace qu'il ait jamais été habité à demeure. Il



paroît certain que de tems en tems il y passe des Indiens ; nous rencontrions fréquemment sur le bord de la mer des endroits où ils s'étoient arrêtés ; on les reconnoissoit facilement aux débris de leurs repas.

Le 10 il mourut un matelot à bord de l'Etoile. Sa maladie étoit compliquée & ne tenoit en rien du scorbut. Les trois jours suivans furent très-beaux, & nous les employames utilement. Nous refimes le pied de notre mâtd'artimont qui s'étoit rongé dans la carlingue, & l'Etoile recoupa le sien, dont la tête étoit consentie. Nous primes aussi à bord de cette flûte la farine & le biscuit qui lui restoient encore pour nous proportionnellement à notre nombre. Il se trouva moins de légumes qu'on n'avoit cru, & je fus obligé de retrancher plus d'un tiers des gourganes qui faisoient notre soupe : je dis notre, car tout se distribuoit également. Etats-majors & équipages étoient à la même nourriture ; notre situation égalisoit les hommes comme la mort. Nous profitames aussi du beau tems pour faire des observations essentielles.

Le 11 au matin M. Verron établit à terre son quart de cercle & une pendule à secondes ; il s'en servit le même jour pour observer la hauteur méridienne du soleil. Le mouvement de la pendule fut déterminé avec exactitude par des hauteurs correspondantes, prises deux jours de suite. Il y avoit le 13 une éclipse de

soleil visible pour nous , & il falloit être en état de l'observer , si le tems le permettoit. Il fut très-beau , & on put voir le moment de l'immersion & celui de l'émerfion. M. Verron observoit avec une lunette de neuf pieds ; le chevalier du Bouchage avec une lunette acromatique de Dollond , longue de quatre pieds ; mon poste étoit à la pendule. Le commencement de l'éclipse fut pour nous le 13 à 10<sup>h</sup> 50' 45" du matin , la fin à 00<sup>h</sup> 28' 16" de tems vrai , & fa grandeur de 3' 22". Nous avons enterré une infcription sous l'endroit même où étoit la pendule , & nommé ce port *le port Praslin*.

Cette observation est d'autant plus importante , qu'on peut enfin par son moyen , & par celui des observations astronomiques faites à la côte du Pérou , déterminer d'une façon sûre , l'étendue en longitude du vaste océan Pacifique , jusqu'à ce jour si incertaine. Nous fumes d'autant plus heureux d'avoir eu beau tems pendant la durée de l'éclipse , que depuis ce jour jusqu'à notre départ , il n'y a pas eu une seule journée qui ne fût affreuse. Le ciel n'eut jamais plus de trois aunes , & la pluie continuelle jointe à une chaleur étouffante , nous rendoit notre séjour ici pernicieux. Le 16 la frégate avoit achevé son travail , & nous employames tous nos bateaux à finir celui de l'Étoile. Cette flûte étoit presque lege , & comme on ne trouve point ici de pierres propres à former du lest , il fallut lui en faire un



avec du bois : travail long , pénible & malfain au milieu de ces forêts où regne une éternelle humidité.

On y tuoit journellement des serpens, des scorpions , & une grande quantité d'insectes d'une espece singuliere. Ils sont longs comme le doigt , cuirassés sur le corps ; ils ont six pattes , des pointes faillantes des côtés , & une queue fort longue. On m'apporta aussi un animal qui nous parut extraordinaire. C'est un insecte d'environ trois pouces de long , de la famille des mantes ; presque toutes les parties de son corps sont composées d'un tissu , que même en y regardant de près , on prendroit pour des feuilles ; chacune de ses ailes est la moitié d'une feuille , laquelle est entiere , quand les ailes sont rapprochées ; le dessous de son corps est une feuille d'une couleur plus morte que le dessus. L'animal a deux antennes & six pattes , dont les parties supérieures sont aussi des portions de feuilles. M. de Commerçon a décrit cet insecte particulier , & l'ayant conservé dans l'esprit-de-vin , je l'ai remis au cabinet du roi.

On trouvoit ici un grand nombre de coquilles , dont plusieurs fort belles. Les bâtures offroient des trésors pour la conchyologie. On récolta dans un même endroit dix marteaux , espece , dit-on , fort rare (1). Aussi le zele des

(1) Ils furent trouvés dans une anse de la grande isle qui forme cette baie , & que pour cette raison on a nommée *l'isle aux Marteaux*.

curieux étoit - il fort vif. Il fut ralenti par l'accident arrivé à un de nos matelots , lequel en échouant la senne , fut piqué dans l'eau par une espece de serpent. L'effet du venin se manifesta une demi-heure après. Le matelot ressentit des douleurs violentes dans tout le corps. L'endroit de la morsure qui étoit au côté gauche devint livide & enfla à vue d'œil. Quatre ou cinq scarifications en tirèrent beaucoup de sang déjà dissous. Aussi-tôt qu'on cessoit de faire promener par force le malade , les convulsions le prenoient. Il souffrit horriblement pendant cinq ou six heures. Enfin la thériaque & l'eau de lusse qu'on lui avoit administrées dès la premiere demi-heure , provoquerent une sueur abondante , & l'ont tiré d'affaire.

Cette aventure rendit tout le monde plus circonspect à se mettre dans l'eau. Notre Taitien suivit avec curiosité le malade pendant tout le traitement. Il nous fit entendre que dans son pays il y avoit le long de la côte des serpens qui mordoient les hommes à la mer , & que tous ceux qui étoient mordus en mourroient. Ils ont une médecine , mais je la crois fort peu avancée. Il fut émerveillé de voir le matelot , quatre ou cinq jours après son accident , revenir au travail. Fort souvent , en examinant les productions de nos arts , & les moyens divers par lesquels ils augmentent nos facultés & multiplient nos forces , cet insulaire tomboit dans l'admiration de ce qu'il



voyoit & rougissoit pour son pays; *aouaou*, *Taiti*, *fi de Taiti*, nous disoit - il avec douleur. Cependant il n'aimoit pas à marquer qu'il sentoît notre supériorité sur sa nation. On ne sauroit croire à quel point il est haut. Nous avons remarqué qu'il est aussi souple que fier; & ce caractère prouve qu'il vit dans un pays où les rangs sont inégaux, & quel est celui qu'il y tient.

Le 19 au soir nous fumes enfin en état de partir; mais il sembla que le tems ne fit qu'empirer: grand vent de sud, déluge de pluie, tonnerre, grains en tourmente. La mer étoit très-grosse dehors, & les oiseaux pêcheurs se réfugioient dans la baie. Le 22 nous ressentîmes vers dix heures & demie du matin plusieurs secouffes de tremblement de terre. Elles furent très-sensibles sur nos vaisseaux & durèrent environ deux minutes. Pendant ce tems la mer haussa & baissa plusieurs fois de suite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchoient sur les récifs, & leur fit chercher un asyle dans les bateaux. Au reste il semble que dans cette saison les pluies soient ici sans interruption. Un orage n'attend pas l'autre, le tonnerre gronde presque continuellement, & la nuit donne l'idée des ténèbres du chaos. Cependant nous allions tous les jours dans les bois chercher des lataniers & des palmistes, & tâcher de tuer quelques tourterelles. Nous nous partageons en plusieurs bandes, & le ré-

sultat ordinaire de ces caravanes pénibles étoit de revenir trempés jusqu'aux os & les mains vuides. On découvrit cependant les derniers jours quelques pommes de mangles & des prunes monbin ; c'eût été un secours utile si on en eût eu connoissance plutôt. On trouva aussi une espece de lierre aromatique, auquel les chirurgiens crurent reconnoître une vertu antiscorbutique, du moins les malades qui en firent des infusions & s'en laverent, ont-ils éprouvé quelque soulagement.

Nous avons tous été voir une cascade merveilleuse qui fournissoit les eaux du ruisseau de l'Etoile. L'art s'efforceroit en vain de produire dans le palais des rois ce que la nature a jetté ici dans un coin inhabité. Nous en admirames les groupes faillans, dont les gradations presque régulières précipitent & diversifient la chute des eaux ; nous suivions avec surprise tous ces massifs variés pour la figure & qui forment cent bassins inégaux, où sont reues les napes de crystal coloriées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied dans les bassins même. C'est bien assez qu'il existe des hommes privilégiés, dont le pinceau hardi peut nous tracer l'image de ces beautés inimitables ; cette cascade mériteroit le plus grand peintre.

Cependant notre situation empiroit à chaque instant que nous demeurions ici & que nous perdions sans faire de chemin. Le nom-



bre & les maux de nos scorbutiques augmentoient L'équipage de l'Etoile étoit encore dans un état plus triste que le nôtre. Chaque jour j'envoyois des canots dehors reconnoître le tems. C'étoit constamment le vent de sud presque en tourmente & une mer affreuse. Avec ces circonstances l'appareillage étoit impossible, d'autant plus qu'on ne sauroit appareiller de ce port qu'en prenant une croupiere sur une ancre, qu'il faut sortir tout de suite, & qu'on n'eût pu embarquer au large la chaloupe qui seroit restée pour lever l'ancre que nous n'étions pas dans le cas de perdre. Ces obstacles me déterminèrent à aller le 23 reconnoître une passe entre *l'isle des Marteaux* & la grande terre. J'en trouvai une, par laquelle nous pouvions sortir avec le vent de sud en embarquant nos bateaux dans le canal. Elle avoit, il est vrai, d'assez grands inconvéniens, & nous ne fumes pas heureusement dans le cas de nous en servir.

Il avoit plu sans interruption toute la nuit du 23 au 24: l'aurore amena le beau tems & le calme. Nous levâmes aussi-tôt notre ancre d'affourche; nous envoyâmes établir une amarre à des arbres, une haussiere sur une ancre à jet, & nous virâmes à pic sur l'ancre de dehors. Pendant la journée entiere nous attendîmes le moment d'appareiller; déjà nous en désespérions & l'approche de la nuit nous forçoit à nous réamarrer, lorsqu'à cinq heures & de-

mie il se leva une brise du fond du port. Aussitôt nous larguâmes notre amarre de terre, filâmes le grêlin de l'ancre à jet sur laquelle l'Etoile devoit appareiller après nous, & en une demi-heure nous fûmes sous voiles. Les canots nous remorquerent jusqu'au milieu de la passe, où nous ressentîmes assez de vent pour nous passer de leur secours. Nous les envoyâmes aussitôt à l'Etoile pour la mettre dehors. A deux lieues au large, nous mîmes en travers pour l'attendre, embarquant notre chaloupe & nos petits canots. A huit heures nous commençames à appercevoir la flûte qui étoit sortie du port ; mais le calme ne lui permit de nous joindre qu'à deux heures après minuit. Notre grand canot revint en même tems, & nous l'embarquames.

Dans la nuit il y eut des grains & de la pluie. Le beau tems revint avec le jour. Les vents étoient au sud-ouest, & nous gouvernâmes depuis l'est-quart-sud-est jusqu'au nord-nord-est, rondissant comme la terre. Il n'eût pas été prudent de chercher à en passer au vent : nous soupçonnions que c'étoit la nouvelle Bretagne, & toutes les apparences nous le confirmoient. En effet, les terres que nous avions découvertes plus à l'ouest, se rapprochoient beaucoup de celles-ci, & on appercevoit au milieu de ce qu'on auroit pû prendre pour un passage, des mondrains isolés, qui tenoient sans doute au reste par des terres plus basses.



Telle est la peinture que fait Dampierre de la grande baie qu'il nomma *baie Saint-George*, & c'est à sa pointe du nord-est que nous venions de mouiller, comme nous le vérifiâmes dès les premiers jours de notre sortie. Dampierre fut plus heureux que nous. Il trouva pour relâche un canton habité qui lui procura des rafraîchissemens, & dont les productions lui firent concevoir de grandes espérances sur ce pays, & nous, qui étions tout aussi indigens que lui, nous sommes tombés dans un desert, qui n'a fourni à nos besoins que du bois & de l'eau.

En sortant du port Praslin, je corrigeai ma longitude sur celle que donna le calcul de l'éclipse du soleil qu'on y avoit observée; ma différence pouvoit être d'environ 3<sup>d</sup>, dont j'étois plus est. Le thermometre, pendant le séjour que nous fimes, fut constamment de 22 à 23<sup>d</sup>; mais la chaleur y étoit plus grande qu'il ne sembloit l'annoncer. J'en attribue la cause au défaut d'air dont on manque ici, ce bassin étant enfermé de toutes parts, dans la partie sur-tout des vents régnans.





## CHAPITRE VI.

*Navigation depuis le port Praslin jusqu'aux Moluques ; relâche à Boero.*

**N**OUS avons repris la mer après une relâche de huit jours, pendant lesquels, comme on l'a vû, le tems avoit été constamment mauvais, & les vents presque toujours au sud. Le 25 ils revinrent au sud-est, variant jusqu'à l'est, & nous suivîmes la côte environ à trois lieues d'éloignement. Elle rondissoit insensiblement, & bientôt nous apperçûmes au large des îles qui se succédoient de distance en distance. Nous passâmes entre elles & la grande-terre, & je leur donnai le nom des officiers des états-majors. Il n'étoit plus douteux que nous côtoyions la nouvelle Bretagne. Cette terre est très-élevée, & paroît entrecoupée de belles baies, dans lesquelles nous appercevions des feux & d'autres traces d'habitations.

Le troisieme jour de notre sortie je fis couper nos tentes de campagne pour distribuer de grandes culotes aux gens des deux équipages. Nous avons déjà fait, en différentes occasions, de semblables distributious de hardes de toute espece. Sans cela, comment eut-il été possible que ces pauvres gens fussent vêtus pendant une aussi longue campagne, où il leur



avoit fallu plusieurs fois passer alternativement du froid au chaud , & effuyer maintes reprises du déluge ? Au reste , je n'avois plus rien à leur donner , tout étoit épuisé. Je fus même forcé de retrancher encore une once de pain sur la ration. Le peu qui nous restoit de vivres étoit en partie gâté , & dans tout autre cas on eut jetté à la mer toutes nos salaisons ; mais il falloit manger le mauvais comme le bon. Qui pouvoit savoir quand cela finiroit ? Telle étoit notre situation de souffrir en même tems du passé qui nous avoit affoiblis , du présent dont les tristes détails se répétoient à chaque instant , & de l'avenir dont le terme indéterminé étoit presque le plus cruel de nos maux. Mes peines personnelles se multiplioient par celles des autres. Je dois cependant publier qu'aucun ne s'est laissé abattre , & que la patience à souffrir a été supérieure aux positions les plus critiques. Les officiers donnoient l'exemple , & jamais les matelots n'ont cessé de danser le soir , dans la disette comme dans les tems de la plus grande abondance. Il n'avoit pas été nécessaire de doubler leur paie.

Nous eumes constamment la vue de la nouvelle Bretagne jusqu'au 3 août. Pendant ce tems il venta peu , il plut souvent , les courans nous furent contraires , & les navires marchoient moins que jamais. La côte prenoit de plus en plus du ouest. Le 29 au matin nous

nous en trouvâmes plus près que nous n'avions encore été. Ce voisinage nous valut la visite de quelques pirogues, deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres furent à l'Etoile. Elles étoient montées à chacune par cinq ou six hommes noirs, à cheveux crépus & laineux, quelques-uns les avoient poudrés de blanc. Ils portent la barbe assez longue, & des ornemens blancs aux bras en forme de bracelets. Des feuilles d'arbre couvrent, tant bien que mal, leur nudité. Ils sont grands & paroissent agiles & robustes. Ils nous monstroient une espece de pain, & nous invitoient par signes à venir à terre; nous les invitoions à venir à bord; mais nos invitations, le don même de quelques morceaux d'étoffe jetés à la mer, ne leur inspirerent pas la confiance de nous accoster. Ils ramassèrent ce qu'on avoit jetté, & pour remerciement, l'un d'eux avec une fronde, nous lança une pierre qui ne vint pas jusqu'à bord; nous ne voulumes pas leur rendre le mal pour le mal, & ils se retirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris. Ils poussèrent sans doute les hostilités plus loin à bord de l'Etoile; car nous en vîmes tirer plusieurs coups de fusil qui les mirent en fuite. Leurs pirogues sont longues, étroites & à balancier. Toutes ont l'avant & l'arrière plus ou moins ornés de sculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adresse.



Le lendemain il en vint un beaucoup plus grand nombre , qui ne firent aucune difficulté d'accoster le navire. Celui de leurs conducteurs qui paroissoit être le chef , portoit un bâton long de deux ou trois pieds , peint en rouge , avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva sur sa tête avec ses deux mains , en nous approchant , & il demeura quelque tems dans cette attitude. Tous ces negres paroissoient avoir fait une grande toilette ; les uns avoient la laine peinte en rouge ; d'autres portoient des aigrettes de plume sur la tête , d'autres des pendants d'oreilles de certaines graines , ou de grandes plaques blanches & rondes pendues au col ; quelques-uns avoient des anneaux passés dans les cartilages du nez : mais une parure assez générale à tous , étoit des bracelets faits avec la bouche d'une grosse coquille sciée. Nous voulumes lier commerce avec eux , pour les engager à nous apporter quelques rafraichissemens. Leur mauvaise foi nous fit bientôt voir que nous n'y réussirions pas. Ils tâchoient de saisir ce qu'on leur proposoit , & ne vouloient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames. On se lassâ de leur donner , & ils se retirèrent. Deux canots voguoient vers la frégate à l'entrée de la nuit , une fusée que l'on tira pour quelque signal , les fit fuir précipitamment.

Au reste , il sembla que les visites qu'ils nous

avoient rendues ces deux derniers jours, n'avoient été que pour nous reconnoître & concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour, un essain de pirogues sortir de terre, une partie passa par notre travers sans s'arrêter, & toutes dirigerent leur marche sur l'Etoile, que sans doute ils avoient observé être le plus petit des deux bâtimens, & se tenir derriere. Les negres firent leur attaque à coup de pierres & de fleches. Le combat fut court. Une fusillade déconcerta leurs projets, plusieurs se jetterent à la mer, & quelques pirogues furent abandonnées : depuis ce moment nous cessames d'en voir.

Les terres de la nouvelle Bretagne ne couroient maintenant que sur le ouest-quart-nord-ouest & l'ouest, & dans cette partie elles s'abaissoient considérablement. Ce n'étoit plus cette côte élevée & garnie de plusieurs rangs de montagnes ; la pointe septentrionale que nous découvrions étoit une terre presque noyée & couverte d'arbres de distance en distance. Les cinq premiers jours du mois d'août furent pluvieux, le tems fut à l'orage & le vent à grains. Nous n'apperçumes la côte que par lambeaux, dans les éclaircis, & sans pouvoir en distinguer les détails. Toutefois nous en vîmes assez pour être convaincus que les marées continuoient à nous enlever une partie du médiocre chemin que nous faisons chaque jour. Je fis alors gouverner au nord-ouest ;  
puis



puis au nord-ouest-quart-ouest, pour éviter un labyrinthe d'isles, qui sont semées à l'extrémité septentrionale de la nouvelle Bretagne. Le 4 après midi nous reconnûmes distinctement deux isles que je crois être celles que Dampierre nomme *isle Matthias* & *isle Orageuse*. L'isle Matthias, haute & montagneuse, s'étend sur le nord-ouest, huit à neuf lieues. L'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, & entre les deux est un islot. Une isle que l'on crut appercevoir le 5 à deux heures du matin dans l'ouest, nous fit reprendre du nord. On ne se trompoit pas, & à dix heures la brume, qui jusqu'alors avoit été épaisse, s'étant dissipée, nous aperçûmes dans le sud-est-quart-sud, cette isle, qui est petite & basse. Les marées cessèrent alors de porter sur le sud & sur l'est; ce qui sembloit venir de ce que nous avions dépassé la pointe septentrionale de la nouvelle Bretagne, que les Hollandois nomment *cap Solomafwer*. Nous n'étions plus alors que par  $00^{\circ} 41'$  de latitude méridionale. Nous avions fondé presque tous les jours sans trouver de fond.

Nous courûmes à ouest jusqu'au 7 avec un assez joli frais & beau tems sans voir de terre. Le 7 au soir l'horison fort embrumé m'ayant paru, au coucher du soleil, être un horison de terre depuis l'ouest jusqu'au ouest-sud-ouest, je me déterminai à tenir pour la nuit la route du sud-ouest-quart-ouest; nous reprîmes au

jour celle du ouest. Nous vîmes dans la matinée, environ à cinq ou six lieues devant nous, une terre basse. Nous gouvernâmes à ouest-quart-sud-ouest & ouest-sud-ouest pour en passer au sud. Nous la rangeâmes environ à une lieue & demie. C'étoit une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, & partagée en plusieurs divisions liées ensemble par des bâtures & des bancs de sable. Il y a sur cette île une grande quantité de cocotiers, & le bord de la mer y est couvert d'un si grand nombre de cases, qu'on peut juger de-là qu'elle est extrêmement peuplée. Ces cases sont hautes, presque carrées & bien couvertes. Elles nous parurent plus vastes & plus belles que ne sont ordinairement des cabanes de roseaux, & nous crûmes revoir les maisons de Taiti. On découvroit un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'île; aucune ne parut se déranger pour nous voir passer, & nous jugeâmes que ces habitans, qui n'étoient pas curieux, étoient contents de leur sort. Nous nommâmes cette île *l'île des Anachorettes*. A trois lieues dans l'ouest de celle-ci on vit du haut des mâts une autre île basse.

La nuit fut très-obscur, & quelques nuages fixes dans le sud nous y firent soupçonner de la terre. En effet, au jour nous découvrîmes deux petites îles dans le sud-est-quart-sud 3<sup>d</sup> sud à huit ou neuf lieues de distance. On ne les avoit pas encore perdues de vue à



huit heures & demie, lorsqu'on eut connoissance d'une autre isle basse dans l'ouest-quart-sud-ouest, & peu après d'une infinité de petites isles qui s'étendoient dans le ouest-nord-ouest & le sud-ouest de cette dernière, laquelle peut avoir deux lieues de long ; toutes les autres ne font, à proprement parler, qu'une chaîne d'islots raz & couverts de bois, rencontre désastreuse. Il y avoit cependant un islot séparé des autres & plus au sud ; lequel nous parut être plus considérable. Nous dirigeames notre route entre celui-là & l'archipel d'islots, que je nommai *l'Echiquier*, & que je voulois laisser au nord. Nous n'étions pas prêts d'en être dehors. Cette chaîne apperçue dès le matin, se prolongeoit beaucoup plus loin dans le sud-ouest que nous ne l'avions pu juger alors.

Nous cherchions, comme je viens de le dire, à la doubler dans le sud ; mais à l'entrée de la nuit nous y étions encore engagés, sans savoir précisément jusqu'où elle s'étendoit. Le tems, incessamment chargé de grains, ne nous avoit jamais montré dans un même instant tout ce que nous devons craindre ; pour surcroît d'embarras ; le calme vint aussi-tôt que la nuit, & ne finit presque qu'avec elle. Nous la passames dans la continuelle appréhension d'être jettés sur la côte par les courans. Je fis mettre deux ancres en mouillage, & alonger leurs bittures sur le pont, précaution presque inutile : car on fonda plusieurs fois sans trou-

ver le fond. Tel est un des plus grands dangers de ces terres : presque à deux longueurs de navire des récifs qui les bordent, on n'a point la ressource de mouiller. Heureusement le tems se maintint sans orages ; même vers minuit, il se leva une fraîcheur du nord qui nous servit à nous élever un peu dans le sud-est. Le vent fraîchit à mesure que le soleil montoit, & il nous retira de ces isles basses, que je crois inhabitées ; au moins pendant le tems qu'on s'est trouvé à portée de les voir, on n'y a distingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues. L'Etoile avoit été dans cette nuit plus en danger encore que nous ; car elle fut très-long-tems sans gouverner, & la marée l'entraînoit visiblement à la côte, lorsque le vent vint à son aide. A deux heures après midi nous doublames l'islot le plus occidental, & nous gouvernâmes à ouest-sud-ouest.

Le 11 à midi, étant par 2<sup>d</sup> 17' de latitude australe, nous aperçûmes dans le sud une côte élevée qui nous parut être celle de la nouvelle Guinée. Quelques heures après on la vit plus clairement. C'est une terre haute & montueuse, qui dans cette partie s'étend sur l'ouest-nord-ouest. Le 12 à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voisines de nous. Il étoit impossible de détailler la côte à cette distance, il nous parut seulement une grande baie vers 2<sup>d</sup> 25' de latitude sud, & des terres basses dans le fond qu'on



ne découvroit que du haut des mâts. Nous jugeames aussi par la vitesse avec laquelle nous doublions les terres, que les courans nous étoient devenus favorables; mais pour apprécier avec quelque justice la différence qu'ils occasionnoient dans l'estime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuâmes à la prolonger à dix ou douze lieues de distance. Son gissement étoit toujours sur l'ouest-nord-ouest, & sa hauteur prodigieuse. Nous y remarquâmes sur-tout deux pics très-élevés, voisins l'un de l'autre, & qui surpassent en hauteur toutes les autres montagnes. Nous les avons nommés *les deux Cyclopes*. Nous eûmes occasion de remarquer que les marées portoient sur le nord-ouest. Effectivement nous nous trouvâmes le jour suivant plus éloignés de la côte de la nouvelle Guinée, qui revient ici sur l'ouest. Le 14, au point du jour, nous découvrîmes deux isles & un islot qui paroissent entre deux, mais plus au sud. Elles gissent entre elles est-sud-est & ouest-nord-ouest corrigés; elles sont à deux lieues de distance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, & n'ont pas plus d'une lieue & demie d'étendue chacune.

Nous avançons peu chaque journée. Depuis que nous étions sur la côte de la nouvelle Guinée, nous avons assez régulièrement une foible brise d'est ou de nord-est, qui commençoit vers deux ou trois heures après midi.

& duroit environ jusques vers minuit ; à cette brise succédoit un intervalle plus ou moins long de calme qui étoit suivi de la brise de terre variable du sud-ouest au sud-sud-ouest, laquelle se terminoit aussi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revimes le 15 au matin la plus occidentale des deux isles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrimes en même tems d'autres terres, qui nous parurent isles, depuis le sud-est-quart-sud jusqu'à l'ouest-sud-ouest, terres fort basses, par dessus lesquelles nous appercevions dans une perspective éloignée les hautes montagnes du continent. La plus élevée, que nous relevames à huit heures du matin au sud-sud-est du compas, se détachoit des autres, & nous la nommames *le géant Moulineau*. Nous donnames le nom de *la nymphe Alie* à la plus occidentale des isles basses dans le nord-ouest de Moulineau. A dix heures du matin nous tombames dans un raz de marée, où les courans paroissoient porter avec violence sur le nord & nord-nord-est. Ils étoient si vifs, que jusqu'à midi ils nous empêcherent de gouverner ; & comme ils nous entraînerent fort au large, il nous devint impossible d'asseoir un jugement précis sur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, étoit couverte de troncs d'arbres flottans, de divers fruits & de goëmons ; elle y étoit en même tems si trouble, que nous craignimes d'être



fur un banc , mais la sonde ne nous donna point de fond à 100 brasses. Ce raz de marée sembloit indiquer ici , ou une grande riviere dans le continent , ou un passage qui coupe-roit les terres de la nouvelle Guinée , passage dont l'ouverture seroit presque nord & sud. Suivant deux distances des bords du soleil & de la lune , observées à l'octant par le chevalier du Bouchage & M. Verron , notre longitude le 15 à midi étoit de 136d 16' 30" à l'est de Paris. Mon estime suivie depuis la longitude déterminée au port Praslin , en différoit de 2d 47'. Nous observames le même jour 1d 17' de latitude australe.

Le 16 & le 17 il fit presque calme , le peu de vent qui souffla fut variable. Le 16 on ne vit la terre qu'à sept heures du matin , encore ne la vit-on que du haut des mâts , terre extrêmement haute & coupée. Nous perdimes toute cette journée à attendre l'Etoile qui , maîtrisée par le courant , ne pouvoit pas mettre le cap en route ; & le 17 , comme elle étoit fort éloignée de nous , je fus obligé de vire sur elle pour la rallier ; ce que nous ne fimes qu'aux approches de la nuit. Elle fut très-orageuse avec un déluge de pluie & des tonnerres épouvantables. Les six jours suivans nous furent tout aussi malheureux : de la pluie , du calme ; & le peu qui venta , ce fut du vent debout. Il faut s'être trouvé dans la position où nous étions alors , pour être

en état de s'en former l'idée. Le 17 après midi on avoit apperçu depuis le sud-sud-ouest- $\frac{1}{2}$ -sud du compas jusqu'au sud-ouest- $\frac{1}{2}$ -ouest, à seize lieues environ de distance, une côte élevée qu'on ne perdit de vue qu'à la nuit. Le 18 à neuf heures du matin, on découvrit une isle haute dans le sud-ouest-quart-ouest, distante à peu près de douze lieues; nous la revîmes le lendemain, & elle nous restoit à midi depuis le sud-sud-ouest jusqu'au sud-ouest dans un éloignement de quinze à vingt lieues. Les courans nous donnerent pendant ces trois derniers jours dix lieues de différence nord; nous ne pûmes favoir quelle étoit celle qu'ils nous donnoient en longitude.

Le 20 nous passâmes la ligne pour la seconde fois de la campagne. Les courans continuoient à nous éloigner des terres. Nous n'en vîmes point le 20 ni le 21, quoique nous eussions tenu les bordées qui nous en rapprochoient le plus. Il nous devenoit cependant essentiel de rallier la côte & de la ranger d'assez près, pour ne pas commettre quelque erreur dangereuse, qui nous fit manquer le débouquement dans la mer des Indes, & nous engageât dans l'un des golfes de *Gilolo*. Le 22, au point du jour, nous eumes connoissance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la nouvelle Guinée que nous eussions encore vue. Nous gouvernâmes dessus, & à midi on la releva depuis le sud-sud-est- $\frac{1}{2}$ -sud, jusqu'au



sud-ouest, où elle ne paroïssoit pas terminée. Nous venions de passer la ligne pour la troisième fois. La terre couroit sur l'ouest-nord-ouest, & nous l'accostames, déterminés à ne la plus quitter jusqu'à être parvenus à son extrémité, que les géographes nomment *le cap Mabo*. Dans la nuit nous doublâmes une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne couroit plus que sur l'ouest-quart-sud-ouest & l'ouest-sud-ouest. Le 23 à midi, nous voyions une étendue de côte d'environ vingt lieues, dont la partie la plus occidentale nous restoit presque au sud-ouest à treize ou quatorze lieues. Nous étions beaucoup plus près de deux isles basses & couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Nous en approchâmes à une demi-lieue, & tandis que nous attendions l'Etoile écartée de nous à une grande distance, j'envoyai le chevalier de Suzannet avec deux de nos bateaux armés, à la plus septentrionale des deux isles. Nous pensions y voir des habitations, & nous espérions en tirer quelques rafraîchissemens. Un banc qui regne le long de l'isle, & s'étend même assez loin dans l'est, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. Le chevalier de Suzannet ne trouva ni cases, ni habitans, ni rafraîchissemens. Ce qui de loin nous avoit semblé former un village, n'étoit qu'un amas de roches minées par la mer, & creusées en caverne. Les arbres

qui couvroient l'isle ne portoient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y enterra une inscription. Les bateaux ne revinrent à bord qu'à dix heures du soir. L'Etoile venoit de nous rejoindre. La vue continuelle de la côte nous avoit appris que les courans portoient ici sur le nord-ouest.

Après avoir embarqué nos bateaux, nous tâchames de prolonger la terre autant que les vents constans au sud & au sud sud-ouest voulurent nous le permettre. Nous fumes obligés de courir plusieurs bords, dans l'intention de passer au vent d'une grande isle, que nous avions apperçue au coucher du soleil dans l'ouest & l'ouest-quart-nord-ouest. L'aube du jour nous surprit encore sous le vent de cette isle. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à-peu-près nord & sud, & à sa pointe méridionale on voit un îlot bas & de peu d'étendue. Entre elle & la terre de la nouvelle Guinée, qui se prolonge ici presque sur le sud-ouest-quart-ouest, il se présentoit un vaste passage dont l'ouverture, d'environ huit lieues, git nord-est & sud-ouest. Le vent en venoit, & la marée portoit dans le nord-ouest; comment gagner en luvoyant ainsi contre vent & mer? Je l'essayai jusqu'à neuf heures du matin. Je vis avec douleur que c'étoit infructueusement, & je pris le parti d'*arriver*, pour ranger la côte septentrionale de l'isle, abandonnant à



regret un débouché, que je crois très-beau pour se tirer de cette chaîne éternelle d'isles.

Nous eumes dans cette matinée deux alertes consécutives. La première fois on cria d'en-haut qu'on voyoit devant nous une longue fuite de brifans, & l'on prit aussi-tôt les amures à l'autre bord. Ces brifans examinés ensuite plus attentivement, se trouverent être des raz d'une marée violente, & nous reprîmes notre route. Une heure après, plusieurs personnes crièrent du gaillard d'avant qu'on voyoit le fond sous nous; l'affaire pressoit, mais l'alarme fut heureusement aussi courte qu'elle avoit été vive. Nous l'eussions même cru fausse, si l'Etoile, qui étoit dans nos eaux, n'eût apperçu ce même haut fond pendant près de deux minutes. Il lui parut un banc de corail. Presque nord & sud de ce banc, qui peut avoir encore moins d'eau dans quelque partie, il y a une anse de sable sur laquelle sont construites quelques cases environnées de cocotiers. La remarque peut d'autant plus servir de point de reconnoissance, que jusques-là nous n'avons vu aucunes traces d'habitations sur cette côte. A une heure après midi nous doublames la pointe du nord-est de la grande isle, qui s'étend ensuite sur l'ouest-quart-sud-ouest, près de vingt lieues. Il fallut serrer le vent pour la prolonger, & nous ne tardames pas à appercevoir d'autres isles dans l'ouest & l'ouest-quart-nord-ouest. On en vit même

une au soleil couchant qui fut relevée dans le nord-est-quart-nord, à laquelle se joignoit une bature qui parut s'étendre jusqu'au nord-quart-nord-ouest: ainsi nous étions encore une fois enclavés.

Nous perdimes dans cette journée notre premier maître d'équipage, nommé *Denys*, qui mourut du scorbut, Il étoit Malouin & âgé d'environ cinquante ans, passés presque tous au service du roi. Les sentimens d'honneur & les connoissances qui le distinguoient dans son état important, nous l'ont fait regretter universellement. Quarante-cinq autres personnes étoient atteintes du scorbut; la limonade & le vin en suspendoient seuls les funestes progrès.

Nous passames la nuit sur les bords, & le 25 au lever du jour nous nous trouvames environnés de terres. Il s'offroit à nous trois passages, l'un ouvert au sud-ouest, le second à ouest-sud-ouest, & le troisieme presque est & ouest. Le vent ne nous accorderoit que ce dernier, & je n'en voulois point. Je ne doutois pas que nous ne fussions au milieu des isles des Papous. Il falloit éviter de tomber plus loin dans le nord, de crainte, comme je l'ai déjà dit, de nous enfoncer dans quelque'un des golfes de la côte orientale de Gilolo. L'essentiel, pour sortir de ces parages critiques, étoit donc de nous élever en latitude australe; or au-delà du passage du sud-ouest, on apper-



cevoit dans le sud la mer ouverte autant que la vue pouvoit s'étendre : ainsi je me décidai à louvoyer pour gagner ce débouché. Toutes ces isles & islots qui nous enfermoient sont fort escarpées, de hauteur médiocre, & couvertes d'arbres. Nous n'y avons apperçu aucun indice qu'elles soient habitées.

A onze heures du matin, nous eumes fond de sable sur 45 brasses ; c'étoit une ressource. A midi, nous observames 00d 5' de latitude boréale : ainsi nous venions de passer la ligne pour la quatrieme fois. A six heures du soir, nous étions à même de donner dans le passage du ouest-sud-ouest. C'étoit avoir gagné environ trois lieues par le travail de la journée entiere. La nuit nous fut plus favorable, graces à la lune dont la lumiere nous permit de louvoyer entre les pierres & les isles. D'ailleurs le courant qui nous avoit été contraire tant que nous fumes par le travers des deux premieres passes, nous devint favorable dès que nous vinmes à ouvrir le passage du sud-ouest.

Le canal par lequel nous débouquames enfin dans cette nuit, peut avoir de deux à trois lieues de large. Il est borné à l'ouest par un amas d'isles & d'islots assez élevés. Sa côte de l'est que nous avons prise au premier coup d'œil pour la pointe la plus occidentale de la grande isle, n'est aussi qu'un amas de petites isles & de rochers qui de loin semblent

former une seule masse, & les séparations entre ces isles présentent d'abord l'aspect de belles baies; c'est ce que nous reconnoissons à chaque bordée que nous rapportions sur ces terres. Ce ne fut qu'à quatre heures & demie du matin que nous parvinmes à doubler les islots les plus sud du nouveau passage que nous nommames *le passage des François*. Le fond paroît augmenter au milieu de cet archipel en avançant vers le sud. Nos sondes ont été de 55 à 75 & 80 brasses, fond de sable gris, vase & coquilles pourries. Lorsque nous fumes entièrement hors du canal, nous sondames sans trouver de fond. Je fis alors gouverner au sud-ouest.

Le 26, à la pointe du jour, nous découvrimmes une nouvelle isle dans le sud-sud-ouest, & peu après une autre dans l'ouest-nord-ouest. A midi on ne voyoit plus le labyrinthe d'où nous sortions, & la hauteur méridienne nous donna 00d 23' de latitude australe. C'étoit pour la cinquième fois que nous avions passé la ligne. Nous continuâmes de tenir le plus près bas-bord amure, & l'après-midi nous eumes connoissance d'une petite isle dans le sud-est. Le lendemain, au lever du soleil, nous en vîmes une peu élevée, à neuf ou dix lieues dans le sud-sud-est. Elle parut s'étendre nord-est & sud-ouest environ deux lieues. Un gros mondrain fort escarpé & d'une hauteur remarquable, que nous nommames



le gros *Thomas*, se fit voir à dix heures du matin. A sa pointe méridionale il y a un petit islot, il y en a deux à sa pointe septentrionale. Les courans avoient cessé de nous porter au nord, nous eumes au contraire de la différence sud. Cette circonstance, jointe à l'observation de la latitude qui nous mettoit plus sud que le cap *Mabo*, me donna l'entiere conviction que nous entrions enfin dans l'archipel des *Moluques*.

Je demanderois au reste quel est ce cap *Mabo* & où il est situé. On en fait le cap qui termine dans le nord la partie occidentale de la nouvelle Guinée; *Dampierre* & *Wood Rogers* le placent, le premier dans un des golfes de *Gilolo* à 30' de latitude australe, le second à huit lieues au plus de cette grande isle. Mais toute cette partie n'est qu'un archipel assez vaste de petites isles, qu'à raison de leur nombre, l'amiral *Roggewin*, qui les traversa en 1722, nomma *les mille Isles*. Comment donc le cap *Mabo*, voisin de *Gilolo*, appartient-il à la nouvelle Guinée? où le placer même, si, comme nous avons tout lieu de le croire, la nouvelle Guinée elle-même n'est qu'un amas de grandes isles, dont les divers canaux sont encore inconnus? Il ne devra appartenir qu'à celle de ces isles considérables qui sera la plus occidentale.

Le 27 après midi, nous découvrimes cinq à six isles, depuis l'ouest-quart-sud-ouest-5 sud-

jusque dans l'ouest-nord-ouest du compas. Pendant la nuit nous tinmes la bordée du sud-sud-est, de sorte qu'on ne les revit plus le 28 au matin. Nous apperçumes alors cinq autres petites isles sur lesquelles nous courumes. Elles nous restoient à midi depuis le sud-sud-ouest-1d-ouest-jusqu'au ouest-quart-sud-ouest-1d-sud, à la distance de deux, trois, quatre & cinq lieues. On voyoit encore le gros Thomas à l'est-nord-est-5d-nord environ cinq lieues. On aperçut aussi alors une nouvelle isle dans l'ouest-sud-ouest, à sept ou huit lieues. Nous ressentimes pendant ces vingt-quatre heures plusieurs fortes marées qui paroissoient venir de l'ouest. Cependant la différence de notre estime à l'observation méridienne & aux relevemens nous donna dix à onze milles sur le sud-ouest-quart-sud & sud-sud-ouest. A neuf heures du matin, j'ordonnai à l'Étoile de monter ses canons & d'envoyer son canot aux isles du sud-ouest, pour reconnoître s'il y avoit quelque mouillage, & si ces isles fournissoient quelques productions intéressantes.

Il fit presque calme dans l'après-midi, & le canot ne revint qu'à neuf heures du soir. Il avoit abordé à deux de ces isles, où on n'avoit trouvé aucune trace d'habitation ni de culture, ni aucune espece de fruit. Les gens du canot étoient prêts à se retirer lorsqu'ils virent avec surprise un negre s'approcher seul dans une pirogue à deux balanciers. Il avoit à



une oreille un anneau d'or, & pour armes deux fagayes. Il aborda le canot fans crainte ni surprife. On lui demanda à boire & à manger, & il offrit de l'eau & quelque peu d'une efpece de farine qui paroiffoit faire fa nourriture. On lui donna un mouchoir, un miroir & quelques bagatelles pareilles. Il rioit en recevant ces préfens & ne les admiroit pas. Il fembloit connoître les Européens, & on penfa que ce pouvoit être un negre fugitif de quelque une des isles voisines où les Hollandois ont des postes, ou que peut-être y avoit-il été envoyé pour la pêche. Les Hollandois nomment ces isles *les cinq Isles*, & de tems en tems ils les font vifiter. Ils nous ont dit qu'autrefois elles étoient au nombre de fept, mais que deux ont été abymées dans un tremblement de terre; révolution affez fréquente dans ces parages. Il y a entre ces isles un prodigieux courant fans aucun mouillage. Les arbres & les plantes y font à-peu-près les mêmes qu'à la nouvelle Bretagne. Nos gens y prirent une tortue du poids environ de deux cents livres.

Depuis ce tems nous continuâmes à éprouver de fortes marées qui portoient fur le fud, & nous tinmes la route qui en approchoit le plus. Nous fondâmes plusieurs fois fans trouver de fond, & nous n'eumes connoiffance que d'une feule isle dans l'oueft & à dix ou douze lieues de nous, jufqu'au 30 après midi

que nous apperçumes dans le sud & à un grand éloignement une terre considérable. Le courant qui nous servoit mieux que le vent, nous en approcha dans la nuit; & le 31 au point du jour nous nous en trouvâmes à sept ou huit lieues. C'étoit *l'isle Ceram*. Sa côte en partie boisée, défrichée en partie, couroit à-peu-près est & ouest, sans que nous la vissions terminée. C'est une isle très-haute: des montagnes énormes s'élevent sur le terrain de distance en distance, & le grand nombre de feux que nous vîmes de tous les côtés, annonce qu'elle est fort peuplée. Nous passâmes la journée & la nuit suivante à naviguer le long de la côte septentrionale de cette isle, courant des bordées pour nous élever dans l'ouest & gagner sa pointe occidentale. Le courant nous étoit favorable, mais le vent étoit court.

Je remarquerai à l'occasion de la contrariété que nous éprouvions depuis long-tems de la part des vents, que dans les Moluques on appelle mousson du nord celle du ouest, & mousson du sud celle de l'est; parce que pendant la première les vents soufflent plus ordinairement du nord-nord-ouest que du ouest, & pendant la seconde ils viennent le plus souvent du sud-sud-est. Ces vents regnent alors de même dans les isles des Papous & sur la côte de la nouvelle Guinée; nous le savions par une triste expérience, ayant employé



trente-six jours à faire quatre cents cinquante lieues.

Le premier septembre, la lumière du jour naissant nous montra que nous étions à l'entrée d'une baie dans laquelle il y avoit plusieurs feux. Bientôt après nous apperçumes deux embarcations à la voile, de la forme des bateaux Malays. Je fis arborer pavillon & flamme Hollandoise, & tirer un coup de canon, & je fis une faute sans le savoir. Nous avons appris depuis que les habitans de Ceram sont en guerre avec les Hollandois, qu'ils ont chassés de presque toutes les parties de leur isle. Aussi courumes-nous inutilement un bord dans la baie; les bateaux se refugierent à terre, & nous profitames du vent frais pour continuer notre route. Le terrain du fond de la baie est bas & uni, entouré de hautes montagnes, & la baie est semée de plusieurs isles. Il nous fallut gouverner à ouest-nord-ouest pour en doubler une assez grande, sur la pointe de laquelle on voit un islot & un banc de sable, avec une bâture qui paroît s'allonger une lieue au large. Cette isle se nomme *Bonao*, laquelle est coupée en deux par un canal fort étroit. Quand nous l'eumes doublée, nous gouvernâmes jusqu'à midi à ouest-quart-sud-ouest.

Il venta grand frais du sud-sud-ouest au sud-sud-est, & nous louvoyâmes le reste du jour entre *Bonao*, *Kelang* & *Manipa*, cherchant à faire du chemin dans le sud-ouest. A dix heures

du soir nous eumes connoissance des terres de l'isle *Boero* par des feux qui y étoient allumés ; & comme mon projet étoit de m'y arrêter , nous passames la nuit sur les bords pour nous en tenir à portée & au vent , si nous pouvions. Je savois que les Hollandois avoient sur cette isle un comptoir foible , quoiqu'assez riche en rafraichissemens. Dans l'ignorance profonde où nous étions de la situation des affaires en Europe , il ne nous convenoit pas d'en venir hasarder les premieres nouvelles chez des étrangers , qu'en un lieu où nous fussions à peu près les plus forts.

Ce ne fut pas sans d'excessifs mouvemens de joie que nous découvrimes à la pointe du jour l'entrée du *golfe de Cajeli*. C'est où les Hollandois ont leur établissement ; c'étoit le terme où devoient finir nos plus grandes miseres. Le scorbut avoit fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du port *Praslin* ; personne ne pouvoit s'en dire entièrement exempt , & la moitié de nos équipages étoit hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un grand nombre , & la santé à presque tous. Les vivres qui nous restoient étoient si pourris , & d'une odeur si cadavéreuse , que les momens les plus durs de nos tristes journées étoient ceux où la cloche avertissoit de prendre ces alimens dégoûtans & mal-sains. Combien cette situation embel-



lissoit encore à nos yeux le charmant aspect des côtes de *Boero* ! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les isles Moluques sont couvertes, s'étoit fait sentir plusieurs lieues en mer, & avoit semblé l'avant-coureur qui nous annonçoit la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand situé au fond du golfe, celui de vaisseaux à l'ancre, la vue des bestiaux errans dans les prairies qui environnent le bourg, causerent des transports, que j'ai partagés sans doute, & que je ne saurois dépeindre.

Il nous avoit fallu courir plusieurs bords, avant que de pouvoir entrer dans le golfe dont la pointe septentrionale se nomme *pointe de Lissatetto*, & celle du sud-est, *pointe Rouba*. Ce ne fut qu'à dix heures que nous pûmes mettre le cap sur le bourg. Plusieurs bateaux naviguoient dans la baie; je fis arborer pavillon Hollandois & tirer un coup de canon, aucun ne vint à bord; j'envoyai alors mon canot sonder en avant du navire. Je craignois un banc qui se trouve à la côte du sud-est du golfe. A midi & demi une pirogue, conduite par des Indiens, s'approcha du vaisseau; le chef nous demanda en hollandois qui nous étions, & refusa toujours de monter à bord. Cependant nous avançons à pleines voiles, suivant les signaux du canot qui fondoît. Bientôt nous vîmes le banc dont nous avions re-

douté l'approche. La mer étoit basse , & le danger paroissoit à découvert. C'est une chaîne de roches mêlées de corail , laquelle part de la côte du sud-est du golfe , à une lieue environ en dedans de la *pointe Rouba* , & s'étend du sud-est au nord-ouest , l'espace d'une demi-lieue. A quatre longueurs du canot de son extrémité on est sur cinq ou six brasses d'eau , mauvais fond de corail , & on passe tout de suite à 17 brasses , fond de sable & vase. Notre route fut à peu près le sud-ouest trois lieues depuis 10<sup>h</sup> jusqu'à 1<sup>h</sup> 30' que nous mouillames vis-à-vis la loge auprès de plusieurs petits bâtimens hollandois , à moins d'un quart de lieue de terre. Nous étions par 27 brasses d'eau fond de sable & vase , & nous fimes les relevemens suivans.

*La pointe Liffatetto* au nord-4<sup>d</sup>-est , deux lieues.

*La pointe Rouba* au nord-est-2<sup>d</sup>-est , une demi-lieue.

*Une presqu'isle* à ouest-quart-nord-ouest-1<sup>d</sup>-ouest , trois quarts de lieue.

*La pointe d'une bâtire qui s'allonge plus d'une demi-lieue au large de la presqu'isle* , au nord-ouest-quart-ouest.

*Le pavillon de la loge Hollandoise* , au sud-quart-sud-ouest-5<sup>d</sup>-ouest.

L'Etoile mouilla près de nous , plus dans l'ouest-nord-ouest.

A peine avions-nous jetté l'ancre , que deux



foldats Hollandois fans armes , dont l'un par-  
 lois François , vinrent à bord me demander  
 de la part du réfident du comptoir quels motifs  
 nous attiroient dans ce port , lorsque nous ne  
 devions pas ignorer que l'entrée n'en étoit per-  
 mife qu'aux feuls vaiſſeaux de la compagnie  
 Hollandoiſe. Je renvoyai avec eux un officier  
 pour déclarer au réfident que la néceſſité de  
 prendre des vivres nous forçoit à entrer dans  
 le premier port que nous avions rencontré ,  
 fans nous permettre d'avoir égard aux traités  
 qui interdifoient aux navires étrangers la relâ-  
 che dans les ports des Moluques , & que nous  
 fortirions auffi-tôt qu'il nous auroit fourni  
 les ſecours dont nous avions le plus urgent  
 beſoin. Les deux foldats revinrent peu de tems  
 après pour me communiquer un ordre ſigné  
 du gouverneur d'Amboine , duquel le réfident  
 de Boëro dépend directement , par lequel il  
 eſt expreſſément défendu à celui-ci de recevoir  
 dans ſon port aucun vaiſſeau étranger. Le ré-  
 fident me prioit en même tems de lui donner  
 par écrit une déclaration des motifs de ma  
 relâche , afin qu'elle pût juſtifier auprès de  
 ſon ſupérieur auquel il l'enverroit , la conduite  
 qu'il étoit obligé de tenir en nous recevant  
 ici. Sa demande étoit juſte , & j'y fatiſſis en  
 lui donnant une dépoſition ſignée , dans la-  
 quelle je déclarois qu'étant parti des iſles Ma-  
 louines , & voulant aller dans l'Inde en paſ-  
 ſant par la mer du Sud , la mouſſon contraire

& le défaut de vivres nous avoient empêché de gagner les isles Philippines, & forcé de venir chercher au premier port des Moluques, des secours indispensables, secours que je le fommois de me donner en vertu du titre le plus respectable, de l'humanité.

Dès ce moment il n'y eut plus de difficulté; le résident, en regle vis-à-vis de sa compagnie, fit contre fortune bon cœur, & il nous offrit ce qu'il avoit d'un air aussi libre que s'il eût été le maître chez lui. Vers les cinq heures je descendis à terre avec plusieurs officiers pour lui faire une visite. Malgré le trouble que devoit lui causer notre arrivée, il nous reçut à merveille. Il nous offrit même à souper, & certes nous l'acceptames. Le spectacle du plaisir, & l'avidité avec lequel nous le dévorions, lui prouva mieux que nos paroles, que ce n'étoit pas sans raison que nous criions à la faim. Tous les Hollandois en étoient en extase, ils n'osoient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin & réduit aux extrémités que nous éprouvions depuis plusieurs mois, pour se faire une idée de la sensation que produit la vue de salades & d'un bon souper sur des gens en pareil état. Ce souper fut pour moi un des plus délicieux instans de mes jours, d'autant que j'avois envoyé à bord des vaisseaux de quoi y faire souper tout le monde aussi-bien que nous.

Il fut réglé que nous aurions journellement



du cerf pour entretenir nos équipages à la viande fraîche pendant le séjour, qu'on nous donneroit en partant dix-huit bocufs, quelques moutons, & à peu près autant de volailles que nous en demanderions. Il fallut suppléer au pain par du riz; c'est la nourriture des Hollandois. Les insulaires vivent de pain de sagu qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom; ce pain ressemble à la cassave. Nous ne pumes avoir cette abondance de légumes qui nous eût été si salutaire, les gens du pays n'en cultivent point. Le résident voulut bien en fournir pour les malades, du jardin de la compagnie.

Au reste, tout ici appartient à la compagnie directement ou indirectement, gros & menu bétail, grains & denrées de toute espèce. Elle seule vend & achète. Les Maures, à la vérité, nous ont vendu des volailles, des chevres, du poisson, des œufs, & quelques fruits; mais l'argent de cette vente ne leur restera pas longtemps. Les Hollandois sauront bien le retirer pour des hardes fort simples, mais qui n'en sont pas moins chères. La chasse même du cerf n'est pas libre, le résident seul en a le droit. Il donne à ses chasseurs trois coups de poudre & de plomb; pour lesquels ils doivent apporter deux animaux qu'on leur paie alors six sols pièce. S'ils n'en rapportent qu'un, on retient, sur ce qui leur est dû, le prix d'un coup de poudre & de plomb.

Dès le 3 au matin, nous établimes nos malades à terre pour y coucher pendant notre séjour. Nous envoyions aussi journellement la plus grande partie des équipages se promener & se divertir. Je fis faire l'eau des navires & les divers transports par des esclaves de la compagnie que le résident Toua à la journée. L'Etoile profita de ce tems pour garnir les chouquets de ses mâts majeurs, lesquels avoient un jeu dangereux. Nous avions affourché en arrivant ; mais sur ce que les Hollandois nous dirent de la bonté du fond & de la régularité des brises de terre & du large, nous relevames notre ancre d'affourche. Effectivement, nous y vimes les bâtimens Hollandois sur une seule ancre.

Nous eumes pendant notre relâche ici le plus beau tems du monde. Le thermometre y montoit ordinairement à 23<sup>d</sup> dans la plus grande chaleur du jour ; la brise du nord-est au sud-est le jour, changeoit sur le soir ; elle venoit alors de terre, & les nuits étoient fort fraîches. Nous eumes occasion de connoître l'intérieur de l'isle ; on nous permit d'y faire plusieurs chasses de cerfs, par battues, auxquelles nous primes un grand plaisir. Le pays est charmant, entrecoupé de bosquets, de plaines & de côteaues, dont les vallons sont arrosés par de jolies rivières. Les Hollandois y ont apporté les premiers cerfs qui s'y font prodigieusement multipliés, & dont la chair est ex-



cellente. Il y a aussi un grand nombre de faulx, & quelques especes de gibier à plumes.

On donne à l'isle de Boëro ou Burro, environ dix-huit lieues de l'est à l'ouest, & treize du nord au sud. Elle étoit autrefois soumise au roi de Ternate, lequel en tiroit tribut. Le lieu principal est *Cajeli*, situé au fond du golfe de ce nom, dans une plaine marécageuse, qui s'étend près de quatre milles entre les rivières *Soweill* & *Abbo*. Cette dernière est la plus grande de l'isle, & toutefois ses eaux fort troubles. Le débarquement est ici fort incommode, surtout de basse mer, pendant laquelle il faut que les bateaux s'arrêtent fort loin de la plage. La loge Hollandoise, & quatorze habitations d'Indiens, autrefois dispersées en divers endroits de l'isle, mais aujourd'hui réunies autour du comptoir, forment le bourg de *Cajeli*. On y avoit d'abord construit un fort en pierre; un accident le fit sauter en 1689, & depuis ce tems on s'y contente d'une enceinte de foibles palissades, garnie de six canons de petit calibre, tant bien que mal en batterie; c'est ce qu'on appelle *le fort de la Défense*, & j'ai pris ce nom pour un sobriquet. La garnison, aux ordres du résident, est composée d'un sergent & 25 hommes: sur toute l'isle il n'y a pas cinquante blancs. Quelques autres negeries y sont répandues, où l'on cultive du riz. Dans le tems où nous y étions, les forces des Hollandois y étoient augmentées par trois

navires , dont le plus grand étoit *le Draak* , sénéault de quatorze canons , commandé par un Saxon , nommé *Kop-le-Clerc*. Son équipage est de cinquante Européens , & sa destination de croiser dans les Moluques , sur-tout contre les Papous & les Ceramois.

Les naturels du pays se divisent en deux classes , *les Maures & les Alfouriens*. Les premiers sont réunis sous la loge , & soumis entièrement aux Hollandois qui leur inspirent une grande crainte des nations étrangères. Ils sont observateurs zélés de la loi de Mahomet , c'est-à-dire qu'ils se lavent souvent , ne mangent point de porc , & prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ajoutez à cela qu'ils en paroissent fort jaloux , & les tiennent renfermées. Leur nourriture est le sagu , quelques fruits , & du poisson. Les jours de fêtes ils se régalent avec du riz que la compagnie leur vend. Leurs chefs ou *orencaies* se tiennent auprès du résident , qui paroît avoir pour eux quelques égards , & contient le peuple par leur moyen. La compagnie a su semer parmi ces chefs des habitans , un levain de jalousie réciproque qui assure l'esclavage général , & la politique qu'elle observe ici vis-à-vis des naturels , est la même dans tous les autres comptoirs. Si un chef forme quelque complot , un autre le découvre & en avertit aussi-tôt les Hollandois.

Ces Maures au reste sont vilains , paresseux



& peu guerriers. Ils ont une extrême frayeur des Papous qui viennent quelquefois au nombre de deux ou trois cents brûler les habitations, enlever ce qu'ils peuvent, & sur-tout des esclaves. La mémoire de leur dernière visite faite il y avoit trois ans, étoit encore récente. Les Hollandois ne font point faire le service d'esclaves aux naturels de Boëro. La compagnie tire ceux dont elle se sert, ou de Celebes ou de Ceram, les habitans de ces deux isles se vendant réciproquement.

Les *Alfouriens* sont libres sans être ennemis de la compagnie. Satisfaits d'être indépendans, ils ne veulent point de ces babioles que les Européens donnent ou vendent en échange de la liberté. Ils habitent épars çà & là les montagnes inaccessibles dont est rempli l'intérieur de l'isle. Ils y vivent de sâgu, de fruits & de la chasse. On ignore quelle est leur religion; seulement on dit qu'ils ne font point Mahométans: car ils élèvent & mangent des cochons. De tems en tems, les chefs des Alfouriens viennent visiter le résident; ils feroient aussi-bien de rester chez eux.

Je ne fais s'il y a eu autrefois des épiceries sur cette isle; en tout cas, il est certain qu'il n'y en a plus aujourd'hui. La compagnie ne tire de ce poste que des bois d'ébène noirs & blancs, & quelques autres especes de bois, très-recherchées pour la menuiserie. Il y a aussi une belle poivrière, dont la vue nous a

confirmé que le poivrier est commun à la nouvelle Bretagne. Les fruits y sont rares ; des cocos , des bananes , des pamplemousses , quelques limons & citrons , des oranges ameres , & fort peu d'ananas. Il y croît une fort bonne espece d'orge , nommée *oitong* , & le *sago borneo* , dont on fait une bouillie qui nous a paru détestable. Les bois sont habités par un grand nombre d'oiseaux d'especes très-variées , & dont le plumage est charmant , entre autres des perroquets de la plus grande beauté. On y trouve cette espece de chat sauvage qui porte ses petits dans une poche placée au bas de son ventre , cette chauve-fouris dont les ailes ont une énorme envergure , des serpens monstrueux qui peuvent avaler un mouton , cet autre serpent , plus dangereux cent fois , qui se tient sur les arbres , & se darde dans les yeux des passans qui regardent en l'air. On ne connoît point de remedes contre la piquure de ce dernier : nous en tuames deux dans une chasse de cerf. La riviere de *Abbo* , dont les bords sont presque par-tout couverts d'arbres touffus , est infestée de crocodiles énormes , qui dévorent bêtes & gens. C'est la nuit qu'ils sortent , & il y a des exemples d'hommes enlevés par eux dans les pirogues. On les empêche d'approcher , en portant des torches allumées. Le rivage de Boëro fournit peu de belles coquilles. Ces coquilles précieuses , objet de commerce pour les Hollandois , se trouvent



sur la côte de Ceram , à Amblaw & à Banda , d'où on les envoie à Batavia. C'est aussi à Amblaw que se trouve le catakoi de la plus belle espece.

Henri Ouman , résident de Boëro , y vit en souverain. Il a cent esclaves pour le service de sa maison , & il possède en abondance le nécessaire & l'agréable. Il est sous-marchand , & ce grade est le troisieme au service de la compagnie. C'est un homme né à Batavia , lequel a épousé une Créole d'Amboine. Je ne saurois trop me louer de ses bons procédés à notre égard. Ce fut sans doute pour lui un moment de crise que celui où nous entrâmes ici ; mais il se conduisit en homme d'esprit. Après s'être mis en regle vis-à-vis de ses chefs , il fit de bonne grace ce dont il ne pouvoit se dispenser , & il y joignit les façons d'un homme franc & généreux. Sa maison étoit la nôtre ; à toute heure on y trouvoit à boire & à manger , & ce genre de politesse en vaut bien un autre , pour qui sur-tout se ressentoit encore de la famine. Il nous donna deux repas de cérémonie , dont la propreté , l'élégance & la bonne chere nous surprirent dans un endroit si peu considérable. La maison de cet honnête Hollandois est jolie , élégamment meublée & entièrement à la Chinoise. Tout y est disposé pour y procurer du frais , elle est entourée de jardins & traversée par une riviere. Du bord de la mer on y arrive par une avenue

de grands arbres. Sa femme & ses filles, habillées à la Chinoise, font très-bien les honneurs du logis. Elles passent le tems à apprêter des fleurs pour des distillations, à nouer des bouquets & préparer du bétel. L'air qu'on respire dans cette maison agréable est délicieusement parfumé, & nous y eussions tous fait bien volontiers un long séjour. Quel contraste de cette existence douce & tranquille, avec la vie dénaturée que nous menions depuis dix mois!

Je dois dire un mot de l'impression qu'a faite sur Aotourou la vue de cet établissement Européen. On conçoit que sa surprise a dû être grande à l'aspect d'hommes vêtus comme nous, de maisons, de jardins, d'animaux domestiques en grand nombre, & si variés. Il ne pouvoit se lasser de regarder tous ces objets nouveaux pour lui. Sur-tout il prisoit beaucoup cette hospitalité exercée d'un air franc & de connoissance. Comme il ne voyoit pas faire d'échange, il ne pensoit pas que nous payassions, il croyoit qu'on nous donnoit. Au reste, il se conduisit avec esprit vis-à-vis des Hollandois. Il commença par leur faire entendre qu'il étoit chef dans son pays, & qu'il voyageoit pour son plaisir avec ses amis. Dans les visites, à table, à la promenade, il s'étudioit à nous copier exactement. Comme je ne l'avois pas mené à la première visite que nous fîmes, il s'imagina que c'étoit parce que ses genoux font cagneux, & il vculoit absolument faire monter



ter dessus des matelots pour les redresser. Il nous demandoit souvent si Paris étoit aussi beau que ce comptoir.

Cependant nous avions embarqué , le 6 après midi , le riz , les bestiaux , & tous les autres rafraichissemens. Le mémoire du bon résident étoit fort cher ; mais on nous assura que les prix étoient réglés par la compagnie , & qu'on ne pouvoit s'écarter de son tarif. Du reste , les vivres y étoient d'une excellente qualité ; le bœuf & le mouton ne sont pas , à beaucoup près , aussi bons dans aucun pays chaud de ma connoissance , & les volailles y sont de la plus grande délicatesse. Le beurre de Boëro a dans ce pays une réputation que les Bretons ne trouverent pas légitimement acquise. Le 7 au matin je fis embarquer les malades , & on disposa tout pour appareiller le soir avec la brise de terre. Les vivres frais & l'air sain de Boëro avoient procuré à nos scorbutiques un amendement sensible. Ce séjour à terre , quoiqu'il n'eut été que de six jours , les mettoit dans le cas de se guérir à bord , ou du moins de ne pas empirer , avec l'usage des rafraichissemens que nous étions désormais en état de leur donner.

Il eût sans doute été à souhaiter pour eux , & même pour les gens sains , de prolonger la relâche ici ; mais la fin de la mousson de l'est nous pressoit de partir pour Batavia. Si une fois elle changeoit , il nous devenoit impossi-

ble de nous y rendre , parce qu'alors , outre le vent contraire à combattre , les courans suivent encore la loi de la mousson régnante. Il est vrai qu'ils conservent près d'un mois le cours de celle qui a précédé ; mais le changement de mousson , qui arrive ordinairement en octobre , peut primer comme il peut retarder d'un mois. Septembre est peu venteux , octobre & novembre le sont encore moins. C'est la saison des calmes , & celle que choisit le gouverneur d'Amboine pour faire sa tournée dans les isles dépendantes de son gouvernement. Juin , juillet & août sont très-pluvieux. La mousson de l'est , au nord de Ceram & de Boëro , souffle ordinairement du sud-sud-est au sud-sud-ouest ; dans les isles d'Amboine & de Banda , elle est de l'est au sud-est. Celle de l'ouest souffle de l'ouest-sud-ouest au nord-ouest. Le mois d'avril est le terme où finissent communément les vents d'ouest , c'est la mousson orageuse , comme celle de l'est est la mousson pluvieuse. Le capitaine Clerk nous dit qu'il avoit en vain croisé devant Amboine pour y entrer pendant tout le mois de juillet ; il y avoit essuyé des pluies continuelles qui avoient mis tout son équipage sur les cadres. C'est dans ce même tems que nous étions si bien arrosés au port Praslin.

Il y avoit eu cette année à Boëro trois tremblemens de terre presque consécutifs , le 7 juin , le 12 & le 27 juillet. C'est le 22 de ce



même mois que nous en avions ressenti un à la nouvelle Bretagne. Ces tremblemens de terre ont , dans cette partie du monde, de terribles conséquences pour la navigation. Quelquefois ils anéantissent des isles & des bancs de sable connus; quelquefois aussi ils en créent où il n'y en avoit pas, & il n'y a rien à gagner à ce marché. Il seroit bien moins dangereux aux navigateurs que les choses restassent comme elles sont.

Le 7 après midi, tout étoit à bord, & nous n'attendions que la brise de terre, pour mettre à la voile. Elle ne fut sensible qu'à huit heures du soir. J'envoyai aussi-tôt un canot, avec un feu, se mouiller sur la pointe du banc qui est à la côte du sud-est, & nous travaillâmes à appareiller. On ne nous avoit pas trompés, en nous assurant que la tenue étoit forte dans ce mouillage. Nous fumes très-long-tems à faire avec le cabestan des efforts inutiles; le tournevire même cassa, & nous ne parvinmes qu'à l'aide de poulies de franc funin, à retirer notre ancre de la vase colante où elle étoit enfoncée. Nous ne fumes sous voiles qu'à onze heures. La pointe du banc une fois doublée, nous embarquâmes nos bateaux, & l'Etoile les siens, & nous gouvernâmes successivement au nord-est, au nord-est-quart-nord & nord-nord-est, pour sortir du golfe de Cajeli.

Pendant notre séjour ici, M. Verron avoit fait à bord plusieurs observations de distance,

dont le résultat moyen lui servit à déterminer la longitude de ce golfe , & le place 2<sup>d</sup> 53' plus à l'ouest que nos estimés suivies depuis la longitude observée à la nouvelle Bretagne. Au reste , quoique nous ayions trouvé établie , comme de raison , aux Moluques , la vraie date d'Europe , sur laquelle nous perdions un jour , en suivant autour du monde le cours du soleil , je continuerai à marquer la date de nos journaux , en prévenant qu'au lieu du mercredi 7 , on comptoit dans l'Inde le jeudi 8. Je ne corrigerai ma date qu'à l'isle de France.



## C H A P I T R E VII.

*Route depuis Boero jusqu'à Batavia.*

Q UOIQUE je fusse convaincu que les Hollandois représentent la navigation dans les Moluques , comme beaucoup plus dangereuse encore qu'elle ne l'est effectivement , je n'ignorois cependant pas qu'elle ne fût semée d'écueils & de difficultés. La plus grande étoit pour nous de n'avoir aucune carte fidelle de ces parages , les cartes Françoises de cette partie de l'Inde étant plus propres à faire perdre les navires qu'à les guider. Je n'avois pu tirer des Hollandois de Boëro que des connoissances vagues & des lumieres fort impar-



faites. Lorsque nous y arrivames , le Draak devoit en partir sous peu de jours , pour conduire un ingénieur à Macassar , & j'avois bien compté le suivre jusques-là. Mais le résident donna ordre au commandant de ce senau de rester à Cajeli jusqu'à ce que nous fussions partis. Ainsi nous appareillames seuls , & je dirigeai ma route pour passer au nord de Boëro , & aller chercher le détroit de Button , que les Hollandois nomment *Button's strat.*

Nous rangeames la côte de Boëro environ à une lieue & demie de distance , & les courans ne nous firent éprouver aucune différence sensible jusqu'à midi. Nous avions apperçu le 8 au matin les isles de Kilang & de Manipa. Depuis la terre basse que l'on trouve à la sortie du golfe de Cajeli , la côte est fort élevée & court sur l'ouest-nord-ouest & ouest - quart-nord-ouest. Le 9 nous eumes connoissance dans la matinée de l'isle *Xullabessie*. Elle est peu considérable , & les Hollandois y ont un comptoir dans une redoute nommée *Claverblad* ou le *Trefle*. La garnison est d'un sergent & vingt-cinq hommes aux ordres du sieur Arnoldus Holtman , qui n'est que teneur de livres. Cette isle dépendoit autrefois du gouvernement d'Amboine , elle relève aujourd'hui de celui de Ternate. Tant que nous courumes le long de Boëro , nous eumes peu de vent ; & les brises réglées à peu près comme dans la baie ; les courans dans ces deux jours nous portèrent dans

l'ouest près de huit lieues. Nous évaluâmes avec assez de précision cette différence par les fréquens relevemens que nous faisons. La dernière journée ils nous portèrent aussi un peu dans le sud, ce que vérifia la hauteur méridienne observée le 10.

Nous avions vu les dernières terres de Boëro le 9 au coucher du soleil. Nous trouvâmes au large les vents assez frais du sud au sud-sud-est, & nous passâmes dans des raz de marée sensibles. Je fis gouverner au sud-ouest quand les vents le permirent, afin de tenir entre *Wawoni* & *Button*, voulant passer par le détroit de ce nom. On prétend que dans cette saison il est dangereux de passer dans l'est de *Button*, que l'on y court risque d'être assalés sur la côte par les courans & le vent, & qu'alors il faut, pour s'en relever, attendre que la mousson du ouest soit bien établie. Voilà ce que m'a dit un marin Hollandois, & je n'en suis pas garant. Ce que je puis attester avec connoissance de cause, c'est que le passage du détroit est infiniment préférable à l'autre route, soit au nord, soit au sud de l'écueil nommé *Toukanbessie*; cette dernière route étant semée de dangers, tant visibles que cachés, redoutables même aux pratiques.

Le 10 au matin, le nommé Julien Launai, tailleur, mourut à bord, du scorbut. Il commençoit à entrer en convalescence, deux débauches d'eau-de-vie l'ont tué.



Le 11 à huit heures du matin, on vit la terre depuis l'ouest - quart - sud-ouest jusqu'au sud-ouest-quart-sud-5<sup>d</sup>-ouest. A neuf heures nous reconnûmes que c'étoit l'isle de Wawoni, isle haute, sur-tout dans son milieu; à onze heures, on découvrit la partie septentrionale de Button. A midi, nous observâmes 4<sup>d</sup> 6' de latitude australe. La pointe septentrionale de Wawoni nous restoit alors à ouest-5<sup>d</sup>-nord, la pointe méridionale au sud-ouest quart-ouest-4<sup>d</sup>-ouest, huit à neuf lieues, & la pointe du nord-est de Button au sud-ouest-quart-ouest-4<sup>d</sup>-sud, environ à neuf lieues. L'après midi, nous courûmes jusqu'à deux lieues de Wawoni, ensuite nous revirâmes au large & nous louvoyâmes toute la nuit pour nous mettre au vent de l'entrée du détroit de Button, & être à même d'y donner à la pointe du jour. En effet, elle nous restoit le 12 à six heures du matin, entre le nord - ouest - quart - ouest & l'ouest-nord-ouest, & je fis porter sur la pointe septentrionale de Button. En même tems, je fis mettre les canots dehors, & les gardai à la remorque. A neuf heures nous embouquâmes le détroit avec une jolie brise qui dura jusqu'à dix heures & demie, & reprit un peu avant midi.

Il convient, en entrant dans ce détroit, de ranger la terre de Button, dont la pointe septentrionale est d'une moyenne hauteur & hachée en plusieurs mondrains. Le cap, qui

fait l'entrée de bas-bord, est taillé en falaise. Il a en avant de lui quelques pierres blanches assez élevées au-dessus de l'eau, & dans l'est, une jolie baie, dans laquelle nous vîmes une petite embarcation à la voile. La pointe correspondante de *Wawoni* est basse, assez unie, & elle se prolonge dans l'ouest. La terre de *Celebes* se présente alors devant vous; on voit un passage ouvert dans le nord entre cette grande isle & *Wawoni*, passage faux; celui du sud, qui est le vrai, paroît presque fermé; on y apperçoit dans l'éloignement une terre basse, hachée en especes d'islots. A mesure qu'on entre, on découvre sur la côte de *Button* de gros caps ronds & de jolies ances. Au large d'un de ces caps sont deux roches, qu'il est impossible de ne pas prendre de loin pour deux navires à la voile, l'un assez grand, l'autre plus petit. Environ à une lieue dans l'est d'elles, & à un quart de lieue de la côte, la sonde nous donna 45 brasses fond de sable & de vase. Le détroit depuis l'entrée gît successivement du sud-ouest au sud.

A midi nous observâmes 4d 29' de latitude australe, nous avions alors un peu dépassé les deux roches. Elles sont au large d'un islot, derrière lequel il paroît un joli enfoncement. Nous y vîmes une embarcation faite en forme de coffre carré, avec une pirogue à la remorque. Elle cheminoit à la voile & à la rame, en côtoyant la terre. Un matelot François,



repris à Boero , qui depuis quatre ans naviguoit avec les Hollandois dans les Moluques , nous dit que c'étoit un bateau d'Indiens forbans qui cherchent à faire des prisonniers pour les vendre. Notre rencontre parut les gêner Ils amenerent leur voile & se hâlerent à la perche tout-à-fait terre-à-terre , derriere l'islot.

Nous continuames notre route dans le détroit, les vents rondissant comme le canal , & nous ayant permis de venir par degrés du sud-ouest au sud. Nous crumes vers deux heures après midi que la marée commençoit à nous être contraire ; la mer alors baignoit le pied des arbres sur la côte , ce qui prouveroit que le flot vient ici du nord, au moins dans cette saison. A deux heures & demie , nous passames devant un superbe port qui est à la côte de Célebes. Cette terre offre un coup d'œil charmant par la variété des terrains bas , des côteaux & des montagnes. La verdure y embellit le paysage , & tout annonce une contrée riche. Bientôt après l'isle de *Pangasani* & les islots qui en font au nord , se détacherent , & nous distinguames les divers canaux qu'ils présentent. Les hautes montagnes de Célebes paroissoient au dessus & dans le nord de ces terres. C'est par cette longue isle de *Pangasani* & par celle de *Button* qu'est ensuite formé le détroit. A cinq heures & demie nous étions enclavés de maniere qu'on n'appercevoit ni entrée ni sortie ; & la sonde nous donna 27 brasses d'eau & un excellent fond de vase.

La brise , qui vint alors de l'est-sud-est, nous força de tenir le plus près pour ne pas nous écarter de la côte de Button. A six heures & demie, les vents refusant de plus en plus, & la marée contraire étant assez forte, nous mouillames une ancre à jet à-peu-près à mi-canal, par la même sonde que nous avons déjà eue, 27 brasses vase molle; ce qui dénote un fond égal dans toute cette partie. La largeur du détroit, depuis l'entrée jusqu'à ce premier mouillage, varie de sept, huit, neuf jusqu'à dix milles; la nuit fut très-belle. Nous pensames qu'il y avoit des habitations sur cette partie de Button, parce que nous y vimes plusieurs feux. Pangasani nous parut beaucoup plus peuplé, à en juger par la grande quantité de feux qui brilloient de toutes parts. Cette isle est ici basse, unie, couverte de beaux arbres, & je ne serois pas surpris qu'elle contint des épiceries.

Le 13 au matin, il vint autour des navires un grand nombre de pirogues à balancier. Les Indiens nous apportèrent des poules, des œufs, des bananes, des perruches & des catakais. Ils demandoient de l'argent de Hollande, sur-tout des pieces argentées qui valent deux sols & demi. Ils prenoient aussi volontiers des couteaux à manches rouges. Ces insulaires venoient d'une peuplade considérable, située sur les hauteurs de Button, vis-à-vis notre mouillage, laquelle occupe



cinq ou six croupes de montagnes. Le terrain y est par-tout défriché, séparé par des fossés & bien planté. Les habitations y sont les unes ramassées en villages, les autres au milieu d'un champ entouré de haies. Ils cultivent le riz, le maïs, des patates, des ignames & d'autres racines. Nulle part nous n'avons mangé de bananes d'un goût aussi délicat. Ils ont aussi en grande abondance des cocos, des citrons, des pommes de mangles & des ananas. Tout ce peuple est fort bazané, petit & laid. Leur langue, de même que celle des habitans des Moluques, est le Malais, & leur religion, celle de Mahomet. Ils paroissent fins négocians, mais ils sont doux & de bonne foi. Ils nous proposerent à acheter des piéces de coton colorées & fort grossières. Je leur montrai de la muscade & du clou, & je leur en demandai. Ils me répondirent qu'ils en avoient des sacs dans leurs maisons, & que lorsqu'ils en vouloient, ils alloient en chercher à Ceram & aux environs de Banda, où ce n'est assurément pas les Hollandois qui les en fournissent. Ils me dirent qu'un grand navire de la compagnie avoit passé dans le détroit, il y avoit environ dix jours.

Depuis le lever du soleil, le vent étoit foible & contraire, variant du sud au sud-ouest; j'appareillai à dix heures & demie sur un prime flot, & nous louvoyames bord sur bord sans faire beaucoup de chemin. A quatre heures

après midi nous donnâmes dans un passage qui n'a pas plus de quatre milles de large. Il est formé, du côté de Button, par une pointe basse qui est fort saillante, & laisse à son nord un grand enfoncement, dans lequel il y a trois isles; du côté de Pangasani, par sept ou huit petits islots couverts de bois, qui en font au plus à un demi quart de lieue. Dans un de nos bords, nous rangeâmes presque à portée de pistolet ces islots, tout près desquels nous filâmes 15 brasses, sans trouver de fond. La sonde nous avoit donné dans le canal 35, 30, 27 brasses fond de vase. Nous avons passé en dehors, c'est-à-dire dans l'ouest des trois isles dépendantes de la côte de Button. Elles sont assez considérables & peuplées.

La côte de Pangasani est ici élevée en amphithéâtre avec une terre basse au pied, que je crois être souvent noyée. Je les conclus de ce que les insulaires ont leurs habitations sur la croupe des montagnes. Peut-être aussi, comme ils sont presque toujours en guerre avec leurs voisins, veulent-ils laisser une lisière de bois entre leurs foyers & les ennemis qui tenteroient des descentes. Il paroît même qu'ils se font redouter des habitans de Button, qui traitent ceux-ci de forbans, auxquels on ne peut se fier. Aussi les uns & les autres portent-ils toujours le cric à leur ceinture. A huit heures du soir, le vent ayant manqué tout-à-fait, nous laissâmes tomber notre ancre à jet



par 36 brasses fond de vase molle ; l'Etoile mouilla dans le nord & plus à terre. Nous venions ainsi de passer le premier goulet étroit.

Le 14, nous appareillames à huit heures du matin sous toutes voiles, la brise étant foible, & nous louvoyames jusqu'à midi, qu'ayant vu un banc dans le sud-sud-ouest, je fis mouiller par 20 brasses, sable & vase, & j'envoyai un canot sonder autour du banc. Il vint dans la matinée plusieurs pirogues le long du bord, une entre autres qui portoit à poupe pavillon Hollandois deferlé. A son approche, toutes les autres se retirèrent pour lui faire place. C'étoit la voiture d'un orencaie ou chef. La compagnie leur accorde son pavillon & le droit de le porter. A une heure après midi, nous remimes à la voile pour tâcher de gagner quelques lieues ; il n'y eut pas moyen, le vent étoit trop foible & trop court ; nous perdimes environ une demi-lieue, & à trois heures & demie nous remouillames par 13 brasses fond de sable, vase, coquillage & corail.

Cependant M. le Corre que j'avois envoyé dans le canot, pour sonder entre le banc & la terre, revint & me fit le rapport suivant. Près du banc, il y a 8 & 9 brasses d'eau ; à mesure qu'on se rapproche de la côte de Button, terre haute & escarpée par le travers d'une superbe baie, l'eau va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'on ne trouve plus de fond en filant 80 brasses de ligne, à-peu-près à mi-

canal entre le banc & la terre. Par conséquent, si le calme prenoit dans cette partie, il n'y a de mouillage que près le banc. Le fond au reste, dans ses environs, est d'une bonne qualité. Plusieurs autres bancs s'étendent entre celui-ci & la côte de Pangafani. On ne fauroit donc trop recommander de hanter dans tout ce détroit la terre de Button. C'est le long de cette côte que sont les bons mouillages; elle ne cache aucun danger, & d'ailleurs les vents en viennent le plus fréquemment. D'ici, presque jusqu'au débouquement, elle paroîtroit n'être qu'une chaîne d'isles successives; mais c'est qu'elle est coupée de plusieurs baies, qui doivent former de superbes ports.

La nuit fut très-belle & sans vent. Le 15, à cinq heures du matin, nous appareillames avec une foible brise de l'est-sud-est, & je fis gouverner pour rallier tout-à-fait la côte de Button. A sept heures & demie nous avions doublé le banc, & la brise nous manqua. Je mis chaloupe & canot dehors, & je signalai à l'Etoile d'en faire autant. La marée étoit favorable, & nos bateaux nous remorquerent jusqu'à trois heures du soir. Nous passames devant deux magnifiques baies, où je pense bien que l'on trouveroit à mouiller, mais le long & fort près des hautes terres, il n'y a pas de fond. A trois heures & demie le vent souffla de l'est-sud-est bon frais, & nous fimes



route pour aller chercher un mouillage à portée de la passe étroite par laquelle on débouque de ce détroit. Nous n'en découvrions encore aucune apparence. Au contraire, plus nous avançons, moins nous appercevions d'issue. Les terres des deux bords qui se croisent ici, paroissent une côte continue, & ne laissent pas même soupçonner aucune ouverture.

A quatre heures & demie nous étions par le travers & dans l'ouest d'une baie fort ouverte, & l'on vit un bateau du pays qui paroissoit s'y enfoncer vers le sud. J'envoyai mon canot à sa suite, avec ordre de me l'amener, dans l'intention de me procurer par ce moyen un pilote. Pendant ce tems nos autres bateaux furent employés à sonder. Un peu au large & presque par le travers de la pointe septentrionale de la baie, on trouva 25 brasses d'eau fond de sable & corail; ensuite nous perdîmes le fond. Je fis mettre à l'autre bord, puis en travers sous les humiers, pour donner aux bateaux le tems de sonder. Après avoir dépassé l'ouverture de la baie, on retrouve fond le long de la terre qui tient à sa pointe méridionale. Nos canots signalerent 45, 40, 35, 29 & 28 brasses fond de vase, & nous manœuvrâmes pour gagner ce mouillage, aidés par les chaloupes. A cinq heures & demie nous y laissâmes tomber une de nos ancres de bossoir par 35 brasses d'eau fond de vase molle. L'Etoile mouilla dans le sud de nous.

Comme nous venions de mouiller, mon canot revint avec le bateau Malais. On n'avoit pas eu de peine à le déterminer à fuivre, & nous y primes un Indien qui demanda quatre ducats (environ quinze francs) pour nous conduire; ce fut un marché bientôt conclu. Le pilote coucha à bord, & sa pirogue fut l'attendre de l'autre côté de la passe. Il nous dit qu'il alloit s'y rendre par le fond d'une baie voisine de celle près de laquelle nous étions, où il n'y avoit qu'un portage fort court pour la pirogue. Au reste nous eussions alors pu facilement nous passer du secours de ce pilote; quelques instans avant que nous mouillassions, le soleil donnant sur l'entrée du goulet dans un jour plus favorable, nous fit découvrir dans le sud-sud-ouest-4d-ouest la pointe de bas-bord du débouquement; mais il faut la deviner: elle chevauche un rocher à double étage qui fait la pointe de tribord. Quelques-uns de nos Messieurs profitèrent du reste du jour pour aller se promener. Ils ne trouverent point d'habitations à portée de notre mouillage. Ils fouillèrent aussi le bois dont cette partie est entièrement couverte, sans y trouver aucune production intéressante. Ils rencontrèrent seulement près du rivage un petit sac qui contenoit quelques noix-muscades seches.

Le lendemain je fis virer à deux heures & demie du matin; il étoit quatre heures avant que



que nous fussions sous voiles. A peine ventoit-il ; toutefois remorqués par nos bateaux , nous gagnames l'embouchure du passage. La mer alors étoit toute basse sur les deux rives ; & , comme nous avions éprouvé jusqu'ici que le flot venoit du nord , nous attendions à chaque instant le courant favorable ; mais nous étions loin de compte. Le flot ici vient du sud , du moins dans cette saison , & j'ignore où sont les limites des deux puissances. Le vent avoit considérablement renforcé , & souffloit à poupe. Ce fut en vain qu'avec son secours nous luttames une heure & demie contre le courant ; l'Etoile qu'il fit rétrograder la première , mouilla presque à l'embouchure de la passe à la côte de Button , dans une espece de coude où la marée fait un retour , & n'est pas aussi sensible. A l'aide du vent , je bataillai encore près d'une heure sans désavantage ; mais le vent ayant abandonné la partie , j'eus bientôt perdu un grand mille , & je mouillai à une heure après midi par 30 brasses fond de sable & de corail. Je restai tout appareillé , & gouvernant pour soulager mon ancre qui n'étoit qu'une ancre à jet très-foible.

Toute la journée les pirogues environnerent les navires. Elles alloient & venoient comme à une foire chargées de rafraichissemens , de curiosités & de pieces de coton. Le commerce se faisoit sans nuire à la manœuvre. A quatre heures après midi , le vent ayant fraîchi , & la

mer étant presque étale, nous levames l'ancre, & avec tous nos bateaux devant la frégate, nous donnames dans la passe suivis de l'Etoile remorquée de même par les siens. A cinq heures & demie le plus étroit étoit heureusement passé, & à six heures & demie nous mouillames en dehors dans la baie nommée *baie de Button* sous le poste Hollandois.

Reprenons la description de la passe. Quand on vient du nord, elle ne commence à s'ouvrir que lorsqu'on en est environ à un mille. Le premier objet qui frappe du côté de Button, est une roche détachée & minée par dessous; laquelle présente exactement l'image d'une galere tentée, dont la moitié de l'éperon seroit emportée; les arbuttes qui la couvrent, produisent l'effet de la tente; de basse mer, la galere tient à la baie: lorsque la mer est haute, c'est un islot. La terre de Button, médiocrement élevée dans cette partie, y est couverte de maisons, & le rivage enclos de pêcheries. L'autre côté de la passe est coupé à pic. Sa pointe est reconnoissable par deux entailles qui forment deux étages dans le rocher. Lorsqu'on a dépassé la galere, les terres des deux bords sont entièrement escarpées, pendantes même en quelques endroits sur le canal. On croiroit que le dieu de la mer, d'un coup de son trident, y ouvrit un passage à ses eaux amoncelées. Les côtes cependant offrent un aspect riant. Celle de Button est cultivée en amphi-



théâtre, & garnie de cafes dans tous les endroits qui ne font point assez rapides pour qu'un homme ne puisse pas y arriver. Celle de Pangasani qui n'est qu'une roche presque vive, est toutefois couverte d'arbres; mais on n'y voit que deux ou trois habitations.

A un mille & demi ou deux milles au nord de la passe, plus près de Button que de Pangasani, on trouve 20, 18, 15, 12 & 10 brasses, fond de vase; à mesure qu'on fait le sud, avançant en canal, le fond change, on trouve du sable & du corail par diverses profondeurs, depuis 35 jusqu'à 12 brasses, ensuite on perd le fond.

Le passage peut avoir une demi-lieue de longueur; sa largeur varie depuis environ cent cinquante jusqu'à quatre cents toises, estime jugée au coup d'œil; le canal va en serpentant, & du côté de Pangasani, environ aux deux tiers de sa longueur, il y a une pêcherie qui avertit de *défendre* ce côté, & de hanter celui de Button. En général, il faut, autant qu'il est possible, tenir le milieu du goulet. Il convient aussi, à moins d'un vent favorable assez frais, d'avoir ses bateaux devant soi, pour se tenir bien gouvernant dans les sinuosités du canal. Au reste, le courant y est assez fort pour le faire passer d'un tems calme, même d'un foible vent contraire; il ne l'est pas assez pour vaincre un vent ennemi qui seroit frais, & permettre alors de passer en cajolant sous

les huniers. En débouquant de la passe, les terres de Button, plusieurs isles qui en font dans le sud-ouest, & les terres de Pangafani présentent l'aspect d'un grand golfe. Le meilleur mouillage y est vis-à-vis le comptoir Hollandois à environ un mille de terre.

Notre pilote Buttonien nous avoit aidé de ses lumieres, autant qu'un homme qui connoît le local, & n'entend rien à la manœuvre de nos vaisseaux, le pouvoit faire. Il avoit la plus grande attention à nous avertir des dangers, des bancs, des mouillages. Seulement il vouloit que nous missions toujours le cap droit où nous avions affaire, il ne tenoit compte de notre maniere de ferrer le vent, pour le ménager & s'en assurer. Il pensoit aussi que nous tirions 8 ou 10 brasses d'eau. Dans la matinée, il nous étoit venu à bord un autre Indien, vieillard fort instruit, que nous crumes le pere du pilote. Ils resterent avec nous jusqu'au soir, & je les renvoyai dans un de mes canots. Leur habitation est voisine du comptoir Hollandois. Ils ne voulurent absolument goûter à aucuns de nos mets, pas même au pain; quelques bananes & du bétel, voilà quelle fut leur nourriture. Ils ne furent pas si religieux sur la boisson. Le pratique & son pere burent largement de l'eau-de-vie, assurés sans doute que Mahomet n'avoit défendu que le vin.

Le 17 à cinq heures du matin, nous fumes



sous voiles. Le vent étoit debout, foible d'abord, ensuite assez frais, & nous restâmes sur les bords. Dès les premiers rayons du jour, nous vîmes déboucher de toutes parts un essaim de pirogues, les navires en furent bientôt environnés, & le commerce s'établit. Tout le monde s'en trouva bien. Les Indiens tirèrent assurément avec nous meilleur parti de leurs denrées qu'ils n'eussent fait avec les Hollandois; mais ils s'en défaisoient toujours à vil prix, & les matelots purent tous se munir de poules, d'œufs & de fruits. On ne voyoit que volaille sur les deux vaisseaux, tout en étoit garni jusqu'aux hunes. Je conseille toutefois à ceux qui reviendroient ici, de faire emplette, s'ils le peuvent, de la monnoie dont les Hollandois se servent dans les Moluques, surtout de ces pieces argentées qui valent deux sols & demi. Comme les Indiens ne connoissoient pas les monnoies que nous avions, ils ne donnoient aucune valeur ni aux réaux d'Espagne, ni à nos pieces de douze & de vingt-quatre sols: fort souvent même ils ne vouloient pas les prendre. Ceux-ci débiterent aussi quelques cotonades plus fines & plus jolies que celles que nous avions encore vues, & une énorme quantité de catakois & de perruches du plus beau plumage.

Vers neuf heures du matin, nous eumes la visite de cinq *orencas* de Button. Ils vinrent dans un canot semblable à ceux des Européens.

à cette différence près qu'on le voguoit avec des pagaies au lieu d'avirons. Ils portoient à poupe un grand pavillon Hollandois. Ces orencaies font bien vêtus. Ils ont des culottes longues, des camifoles avec des boutons de métal & des turbans, tandis que les autres Indiens font nus. Ils avoient auffi la marque distinctive que leur donne la compagnie, qui est la canne à pomme d'argent, surmontée du chiffre de cette compagnie. Le plus âgé avoit au dessus une M. Ils venoient, dirent-ils, se ranger à l'obéissance de la compagnie, & quand ils furent que nous étions François, ils ne furent point déconcertés, & dirent que très-voiontiers ils offroient leurs hommages à la France. Ils accompagnèrent leur compliment de bien venu du don d'un chevreuil. Je leur fis au nom du roi un présent d'étoffes de soie, qu'ils partagerent en cinq lots, & je leur appris à connoître le pavillon de la nation. Je leur proposai de la liqueur; c'étoit ce qu'ils attendoient, & Mahomet leur permit d'en boire à la prospérité du souverain de Button, de la France, de la compagnie de Hollande, & à notre heureux voyage. Ils m'offrirent alors tous les secours qui pouvoient dépendre d'eux, & ajouterent que, depuis trois ans, il avoit passé en divers tems, trois vaisseaux Anglois auxquels ils avoient fourni eau, bois, volailles & fruits, qu'ils étoient leurs amis, & qu'ils voyoient bien que nous le serions aussi. Dans



ce moment leurs verres étoient pleins, & ils avoient déjà plusieurs fois vuïdé rasade. Au reste, ils me prévirent que le roi de Button résidoit dans ce canton, & je vis bien qu'ils avoient les mœurs de la capitale. Ils l'appellent *Sultan*, nom qu'ils ont sans doute reçu des Arabes en même tems que leur religion. Ce Sultan est despote & puissant, si le nombre des sujets fait la puissance; car son isle est grande & bien peuplée. Les orencaies, après avoir pris congé de nous, firent une visite à bord de l'Etoile. Ils y burent aussi à la santé de leurs nouveaux amis, & il fallut leur prêter une main secourable pour s'embarquer dans leurs pirogues.

Je leur avois demandé entre deux rasades si leur isle produisoit des épiceries; ils me répondirent que non, & je crois volontiers qu'ils ont dit la vérité, en considérant la foiblesse du poste que les Hollandois entretiennent ici. Ce poste est l'assemblée de sept ou huit huttes de bambous, avec une espee de palissade décorée d'une gaule de pavillon. Là résident pour la compagnie un sergent & trois hommes. Cette côte, au reste, présente le plus agréable coup d'œil. Elle est par-tout défrichée & garnie de cases. Les plantations de cocotiers y sont fréquentes. Le terrain s'éleve en pente douce, & offre par-tout des enclos cultivés. Le bord de la mer est tout en pêcheries. La

côte qui est vis-à-vis Button n'est ni moins riante, ni moins peuplée.

Notre pilote revint aussi nous voir dans la matinée, & il m'apporta quelque cocos, les meilleurs que j'eusse encore rencontrés. Il m'avertit que, lorsque le soleil auroit monté, la brise du sud-est seroit très-forte, & je lui fis boire un grand coup d'eau-de-vie pour la bonne nouvelle. Effectivement nous vîmes toutes les pirogues se retirer vers onze heures. Elles ne vouloient pas se compromettre au large aux approches du vent frais, qui ne manqua pas de souffler, comme nous l'avoit annoncé l'Indien. Une brise de sud-est fraîche & vigoureuse nous prit, comme nous courions un bord sur une isle à l'ouest de Button; elle nous permit de gouverner à ouest-sud-ouest, & nous fit faire bon chemin, malgré la marée. J'avertirai ici qu'il faut se méfier d'un banc, qui s'étend assez au large de cette isle dont je viens de parler. Au reste, en louvoyant pendant la matinée, nous fondâmes plusieurs fois, sans trouver fond, à 50 brasses de ligne.

Nous observâmes à midi 5<sup>d</sup> 31' 30" de latitude australe, & cette observation, jointe à celle que nous avons faite à l'entrée du détroit, nous servit à en déterminer la longueur avec précision. A trois heures nous aperçûmes l'extrémité méridionale de Pangasani. Nous voyions, dès le matin, les hautes montagnes



de l'isle *Cambona*, sur laquelle est un pic, dont la tête s'éleve au dessus des nuages. Vers quatre heures & demie, nous découvrimes une portion des terres de Celebes. Nous embarquames nos bateaux au soleil couchant, & nous mimes toutes voiles dehors, gouvernant à ouest-sud-ouest, jusqu'à dix heures du soir que nous mimes le cap à ouest-quart-sud-ouest; & nous courumes à cette route toute la nuit, bonnettes greiées haut & bas.

Mon intention étoit d'aller ainsi prendre connoissance de l'isle *Saley*, à trois ou quatre lieues dans le sud de sa pointe septentrionale, c'est-à-dire par 5<sup>d</sup> 55' à 6<sup>d</sup> de latitude, afin de chercher ensuite le détroit de ce nom, qui est entre cette isle & celle de Celebes, le long de laquelle on court sans la voir, attendu que sa côte, presque depuis Pangasani, forme un golfe d'une immense profondeur. Au reste, il faut de même revenir chercher le détroit de *Saley* lorsqu'on passe par le *Toukan bessie*; & on conclura sans doute de ce qui a été détaillé ci-dessus, que la route par la *rue de Button* est, à tous égards, préférable. C'est une des navigations les plus sûres & les plus agréables que l'on puisse faire. Elle réunit à la bonté des mouillages & à l'agrément de faire le chemin à son aise, tous les avantages de la meilleure relâche. L'abondance étoit tout aussi grande maintenant sur nos vaisseaux que l'avoit été la disette. Le scorbut disparoissoit à vue

d'œil. Il s'y déclaroit à la vérité un grand nombre de cours de ventre, occasionnés par le changement de nourriture : cette incommodité, dangereuse dans les pays chauds, où il est ordinaire qu'elle se convertisse en flux de sang, devient encore plus communément une maladie grave dans le parage des Moluques. A terre, comme à la mer, il est mortel d'y dormir à l'air, sur-tout lorsque le tems est serain.

Le 18 au matin nous ne vîmes point la terre, & je crois que pendant la nuit les courans nous firent perdre environ trois lieues ; nous continuâmes la route du ouest-quart-sud-ouest. A neuf heures & demie nous eûmes bonne connoissance des hautes terres de *Saley* depuis le ouest-sud-ouest jusqu'au ouest-quart-nord-ouest, & à mesure que nous avançâmes, nous découvrîmes une pointe moins élevée qui semble terminer cette isle au nord. Je fis alors gouverner depuis le ouest-quart-nord-ouest successivement jusqu'au nord-ouest-quart-nord, afin de bien reconnoître le détroit. Ce passage, formé par les terres de Celebes & celles de *Saley*, est encore resserré par trois isles qui le barrent. Les Hollandois les nomment *Bougerones*, & ce passage *le Boutsaron*. Ils ont sur *Saley* un poste commandé aujourd'hui par Jan Hendrik Volt, teneur de livres.

Nous observâmes à midi 54 55' de latitude australe. Nous crûmes d'abord voir une première isle au nord de la terre moyenne que



nous avions prise pour la pointe de Saleyer ; mais c'est un terrain assez élevé & terminé lui-même par une pointe presque noyée qui tient à Saleyer par une langue de terre extrêmement basse. Ensuite nous découvrimes à la fois deux isles assez longues , & d'une moyenne élévation , distantes entre elles de 4 à 5 lieues , & enfin , entre ces deux-là , nous en aperçumes une troisième très-petite & très-basse. Le bon passage est auprès de cette petite isle , soit au nord , soit au sud. Je me suis déterminé pour ce dernier , qui m'a paru le plus large. Afin de faciliter la narration , nous nommerons la petite isle *l'isle du Passage* , & les deux autres , l'une *l'isle du Sud* , l'autre *l'isle du Nord*.

Lorsque nous les eumes suffisamment reconnues , je mis en travers à l'entrée de la nuit pour attendre l'Etoile. Elle ne se rallia qu'à huit heures du soir , & nous donnâmes dans le passage , en conservant le milieu du canal , dont la largeur peut être de six à sept milles. A neuf heures & demie nous étions nord & sud de *l'isle du Passage* , & *l'isle du Sud* par son milieu , nous restoit entre le sud & le sud-quart-sud-est. Je fis alors gouverner à ouest-quart-sud-ouest à une heure du matin , puis mettre en travers , bas-bord amure jusqu'à quatre heures du matin. Avant & dans le passage on fonda plusieurs fois à la main sans trouver de fond , avec 20 & 25 brasses de li-

gne. Nous ralliames le 19 au point du jour la côte de Celebes , & nous la rangeames à la distance de trois ou quatre milles. Il est en vérité difficile de voir un plus beau pays dans le monde. La perspective offre dans le fond du tableau de hautes montagnes , au pied desquelles regne une plaine immense cultivée par-tout , & par-tout garnie de maisons. Le bord de la mer forme une plantation suivie de cocotiers , & l'œil d'un marin , à peine échappé aux salaisons , voit avec ravissement des troupeaux de bœufs errer dans ces plaines riantes qu'embellissent des bosquets semés de distance en distance. La population dans cette partie paroît être considérable. A midi & demi nous étions par le travers d'une grosse bourgade , dont les habitations , construites au milieu des cocotiers , suivoient pendant une grande étendue la direction de la côte , le long de laquelle on trouve 18 & 20 brasses fond de sable gris , fond qui diminue à mesure qu'on approche de terre.

Cette partie méridionale de Celebes est terminée par trois pointes longues , unies & basses , entre lesquelles il y a deux baies assez profondes. Sur les deux heures nous avons donné chasse à un bateau Malais , dans l'espérance d'y trouver quelqu'un qui nous pût procurer des connoissances pratiques de ces parages. Il avoit aussi-tôt mis à courir à terre , & lorsque nous le joignimes à portée de mouf-



quet, il étoit entre la terre & nous, & nous n'étions plus que sur 7 brasses d'eau. Je lui fis tirer trois ou quatre coups de canon, dont il ne tint compte. Il nous prenoit sans doute pour un navire de la compagnie Hollandoise, & craignoit l'esclavage. Presque tous les gens de cette côte sont pirates, & les Hollandois en font des esclaves, quand ils les prennent. Obligé d'abandonner ce bateau, je mandai le canot de l'Etoile que j'envoyai sonder devant moi.

Nous étions dans ce moment presque par le travers de la troisieme pointe de Celebes, nommée *Tanakeka*, après laquelle la côte court sur le nord-nord-ouest. Presque dans le nord-ouest de cette pointe il y a quatre isles, dont la plus considérable, appelée *Tanakeka*, comme la pointe du sud-ouest de Celebes, est basse, unie, & longue d'environ trois lieues. Les trois autres, plus septentrionales que celles-ci, sont très-petites. Il s'agissoit alors de doubler le bas fond dangereux de *brill* ou *la lunette*, que je crois être nord & sud de *Tanakeka*, à la distance de quatre ou cinq lieues au plus. Deux passages se présentoient, l'un entre la pointe *Tanakeka* & les isles, & on prétend que c'est celui-là que suivent les Hollandois, l'autre entre l'isle *Tanakeka* & la *lunette*. Je préfèrai ce dernier, dont les routes sont moins composées, & que je croyois le plus large. J'ordonnai au bateau de l'Etoile de diriger

sa route, de maniere à passer environ à une lieue & demie de l'isle Tanekeka, & je le suivis sous les huniers, l'Etoile se tenant dans mes eaux. Nous cheminames sur 8, 9, 10, 11 & 12 brasses d'eau, gouvernant du ouest-nord-ouest au ouest-quart-nord-ouest, puis à ouest quand nous vinmes à 13, 14, 15 & 16 brasses, & que l'isle la plus septentrionale nous resta au nord-nord-est. Je rappelai pour lors le bateau de l'Etoile, & je fis route au sud-ouest-quart-sud, fondant d'horloge en horloge (1), & trouvant toujours de 15 à 16 brasses fond de gros sable gris & gravier. A dix heures du soir, le fond augmenta, on eut à dix heures & demie 70 brasses, sable & corail, puis on n'en trouva plus en filant 120 brasses. A minuit, je fis signal à l'Etoile d'embarquer son bateau & de forcer de voiles, & je gouvernai au sud-ouest, pour passer à mi-canal entre la lunette & le banc nommé *Saras*, fondant toutes les heures sans trouver de fond. Au reste, lorsque le vent n'est pas favorable & frais pour entreprendre de doubler la lunette, il convient de mouiller à la côte de Celebes, dans quelque une des baies, & d'y attendre un tems fait; sans cela on court risque d'être entraîné par les courans sur ce dangereux bas-fond, sans pouvoir s'en défendre.

(1) Chaque horloge à bord est d'une demi-heure.



Au jour on ne vit point de terre ; à dix heures je fis courir à ouest-sud-ouest, & à midi nous observâmes 6d 10' de latitude. Estimant alors avoir doublé le banc de Saras, certain au moins par l'observation d'en être au sud, je dirigeai notre course à ouest, & après avoir fait cinq à six lieues à cette route, je fis gouverner à ouest-quart-nord-ouest, fondant d'heure en heure sans trouver de fond. Nous nous entretenîmes ainsi en canal, entre le *Seftenbanc* & la *Poule* au nord, le *Pater noster* & le *Tangayang* au sud, portant toutes voiles dehors jour & nuit, afin de gagner sur l'Etoile le tems de fonder. On m'avoit dit qu'ici les courans portoient sur les isles & bancs de *Tangayang*. Par l'observation de la hauteur méridienne qui fut de 5d 44', nous eûmes au contraire au moins neuf minutes de différence nord. Le meilleur conseil à donner, c'est de s'entretenir ici, à n'avoir pas fond. On fera sûr alors d'être en canal ; si on approchoit trop des isles du sud, on commenceroit à ne plus trouver que 30 brasses d'eau.

Nous courûmes toute la journée du 21 pour reconnoître les isles *Alambaï*. Les cartes Françaises en marquent trois ensemble, & une plus grande dans le sud-est d'elles, à sept lieues de distance. Cette dernière n'existe point où ils la placent, & les isles *Alambaï* sont toutes les quatre réunies. Je comptois être au soleil couchant par leur latitude, & je fis gouverner

à ouest-quart-sud-ouest, jusqu'à ce qu'on eût couru le chemin de la vue. Pendant le jour on s'étoit dispensé de sonder. A huit heures du soir la sonde donna 40 brasses d'eau, fond de sable & vase. Nous gouvernâmes alors au sud-ouest-quart-ouest & ouest-sud-ouest, jusqu'à six heures du matin; puis, comptant avoir dépassé les isles Alambai, à ouest-quart-sud-ouest jusqu'à midi. La sonde, pendant la nuit, donna constamment 40 brasses, fond de vase molle, jusqu'à quatre heures qu'elle n'en donna que 38. A minuit nous vîmes un bateau qui couroit à l'encontre de nous; dès qu'il nous apperçut, il tint le vent, & deux coups de canon ne le firent pas arriver. Ces gens-là craignent plus les Hollandois que les coups de canon. Un autre, que nous vîmes le matin, ne fut pas plus curieux de nous accoster. Nous observâmes à midi 6d 8' de latitude, & cette observation nous donna encore une différence nord de huit minutes avec notre estime.

Nous étions enfin hors de tous les pas périlleux qui font redouter la navigation des Moluques à Batavia. Les Hollandois prennent les plus grandes précautions pour tenir secrètes les cartes sur lesquelles ils naviguent dans ces parages. Il est vraisemblable qu'ils en grossissent les dangers; du moins j'en vois peu dans les détroits de Button, de Saleyer & dans le dernier passage dont nous sortions, trois  
objets



objets dont à Boëro ils nous avoient fait des monstres. Je conviens que cette navigation seroit plus difficile de l'ouest à l'est, les points d'atterrage dans l'est n'étant pas beaux & pouvant aisément se manquer, au lieu que ceux de l'ouest sont beaux & surs. Toutefois, dans l'une & l'autre route, l'essentiel est d'avoir, tous les jours, de bonnes observations de latitude. Le défaut de ce secours pourroit jeter dans ces erreurs funestes. Nous n'avons pu, ces derniers jours, évaluer si l'effet des courans étoit dans l'est ou dans l'ouest, n'ayant point eu de points de relevement.

Je dois avertir ici que toutes les cartes marines Françaises de cette partie sont pernicieuses. Elles sont inexactes, non seulement dans les giffemens des côtes & isles, mais même dans les latitudes essentielles. Les détroits de Button & de Saleyer sont extrêmement fautifs; nos cartes suppriment même les trois isles qui rétrécissent ce dernier passage, & celles qui sont dans le nord-nord-ouest de l'isle Tanakeka. M. d'Après du-moins avertir qu'il ne garantit point sa carte des Moluques ni celle des Philippines, n'ayant pu trouver de mémoires satisfaisans sur cette partie. Pour la sûreté des navigateurs, je souhaiterois la même délicatesse à tous ceux qui compilent des cartes. Celle qui m'a donné le plus de lumières, est la carte d'Asie, de M. Danville, publiée en 1752. Elle est très-bonne depuis Ceram,

*Seconde Partie.*



jusqu'aux isles Alambai. Dans toute cette route j'ai vérifié, par mes observations, l'exacritude de ses positions & des giffemens qu'il donne aux parties intéressantes de cette navigation difficile. J'ajouterai que la nouvelle Guinée & les isles des Papous approchent plus de la vraisemblance sur sa carte que sur aucune autre que j'eusse entre les mains. C'est avec plaisir que je rends cette justice au travail de M. Danville. Je l'ai connu particulièrement, & il m'a paru aussi bon citoyen que bon critique & savant éclairé.

Depuis le 22 au matin nous suivimes la route du ouest quart-sud-ouest jusqu'au lendemain 23 à huit heures, que nous gouvernâmes à ouest-sud-ouest. La sonde donna 47, 45, 42 & 41 brasses; & ce fond, je le dirai une fois pour tout, est ici & sur toute la côte de Java un excellent fond de vase molle. Nous trouvâmes encore sept minutes de différence nord par la hauteur méridienne que nous observâmes de 6<sup>d</sup> 24'. L'Etoile avoit signalé la vue de terre dès six heures du matin; mais le tems s'étant mis à grains, nous ne l'aperçûmes point alors. Je fis après midi prendre plus du sud à la route, & à deux heures on découvrit du haut des mâts la côte septentrionale de l'isle *Maduré*. On la releva à six heures depuis le sud-est-quart-sud jusqu'à ouest-quart-sud-ouest-5d-ouest; l'horison étoit trop fort pour qu'on pût estimer à quelle distance



elle nous restoit. La sonde de l'après-midi fut constamment de 40 brasses. Nous vîmes un grand nombre de bateaux pêcheurs, dont quelques-uns à l'ancre & qui avoient leurs filets dehors.

Les vents pendant la nuit varierent du sud-est au sud-ouest, nous tinmes le plus près, bas-bord amure, & la sonde depuis dix heures du soir donna 28, 25 & 20 brasses; elle fut de 17 brasses, lorsqu'à neuf heures du matin nous eûmes rallié la terre, & à midi elle n'en donna plus que dix. La grosse terre de *la pointe d'Alang* sur l'isle *Java* nous restoit alors au sud-est-quart-sud, environ à deux lieues, *l'isle Mandali* au sud-ouest quart-ouest-2d-sud, deux milles, & les terres les plus ouest à ouest-sud-ouest, quatre lieues. Dans cette position nous observâmes  $6d\ 22' 30''$ , ce qui étoit assez conforme à la latitude estimée.

En transportant ce point de midi sur la carte à grand point de M. d'Après, suivant les relevemens, je trouvai,

1°. Que la côte de Java y est placée de neuf à douze minutes plus sud qu'elle ne l'est effectivement par le terme moyen de notre observation méridienne.

2°. Que le gissement de la pointe d'Alang n'y est pas exact, attendu qu'il la fait courir sur le ouest-sud-ouest & sud-ouest-quart-ouest, tandis que dans la vérité elle court, depuis

L'isle Mandali, sur le ouest-quart-sud-ouest ; environ quinze milles ; après quoi elle reprend du sud & forme un grand golfe.

3°. Qu'il donne trop peu d'étendue à cette partie de la côte, & qu'à suivre le relevement sur sa carte, nous eussions d'un midi à l'autre fait treize milles de moins à ouest, soit que la côte ait cette quantité de plus en étendue, soit que le courant nous eut entraînés dans l'est.

Outre un grand nombre de bateaux pêcheurs, nous avions vu dans la matinée quatre navires, dont deux faisoient la même route que nous, & portoient pavillon Hollandois déferlé. Sur les trois heures nous en joignîmes un auquel nous parlames ; c'étoit un senau venant de *Malacca*, & allant à *Japara*. Sa conserve, navire à trois mâts & qui partoît aussi de *Malacca*, alloit à *Saramang*. Ils ne tarderent pas à mouiller à la côte. Nous la rangeames à la distance d'environ trois quarts de lieue jusqu'à quatre heures du soir. Je fis alors gouverner à ouest-quart-nord-ouest, afin de ne pas m'enfoncer dans le golfe, & de passer au large d'un banc de corail qui est à cinq ou six lieues de terre. Jusqu'ici la côte de Java est peu élevée sur le bord de la mer ; mais on apperçoit de hautes montagnes dans l'intérieur. A cinq heures & demie nous avions le milieu des isles *Carimon Java* au nord-2d-ouest, environ à huit lieues.



Nous courumes à ouest-quart-nord-ouest jusqu'à quatre heures du matin, puis à ouest jusqu'à midi. La sonde, qui la veille avoit été près de terre de 9 à 10 brasses, augmenta dès sept heures du soir à 30, & elle donna dans la nuit 32, 34 & 35 brasses. Au soleil levant nous ne vîmes point de terre, seulement quelques navires, &, suivant l'ordinaire, une infinité de bateaux pêcheurs. Malheureusement il fit calme presque toute la journée du 25 jusqu'à cinq heures du soir. Je dis malheureusement, d'autant plus qu'il nous étoit intéressant d'avoir connoissance de la côte avant la nuit, afin de diriger la route en conséquence pour passer entre *la pointe Indermaye & les isles Rachit*, & ensuite au large des roches sous l'eau qui en font à l'ouest. Depuis midi qu'on avoit observé 6<sup>d</sup> 26' de latitude, nous gouvernions à ouest & ouest-quart-sud-ouest; mais le soleil se coucha sans qu'on pût découvrir la terre. Quelques-uns crurent, mais sans certitude, appercevoir *les Montagnes bleues* qui sont à quarante lieues dans l'est de Batavia. De six heures du soir à minuit, je fis gouverner à ouest & ouest-quart-nord-ouest, sondant d'heure en heure par 25, 24, 21, 20 & 19 brasses. A une heure du matin nous courumes à ouest-quart-nord-ouest, depuis deux heures jusqu'à quatre, au nord-ouest, puis au nord-ouest-quart-ouest jusqu'à six heures. Mon intention, estimant à une heure du ma-

tin être à mi-canal entre les isles Rachit & la terre de Java, étoit de m'élever dans le nord des roches. La sonde me donna trois fois 20 brasses, puis 22, puis 23, & pour lors je me supposai à trois ou quatre lieues dans le nord-nord-ouest des isles Rachit.

J'étois bien loin de compte; le 26 les rayons du soleil levant nous montrèrent la côte de Java depuis le sud-quart-sud-ouest jusqu'à ouest quelques degrés nord, & à sept heures & demie on vit du haut des mâts les isles Rachit, environ à sept lieues de distance dans le nord-nord-ouest & le nord-ouest-quart-nord. Cette vue me donnoit une énorme & dangereuse différence sur la carte de M. d'Aprés; mais je suspendis mon jugement jusqu'à ce que la hauteur méridienne prononçât s'il falloit attribuer cette différence aux courans, ou bien en accuser la carte. Je fis gouverner à ouest-quart-nord-ouest & ouest-nord-ouest, afin de bien reconnoître la côte qui est ici extrêmement basse, & n'offre aucune montagne dans l'intérieur. Le vent étoit du sud-sud-est au sud-est & à l'est, joli frais.

A midi la pointe la plus méridionale d'*Indermaye* nous restoit à l'est-quart-sud-est-2d-sud, environ à quatre lieues, le milieu des isles Rachit au nord-est, à cinq lieues de distance, & le terme moyen des hauteurs observées à bord nous plaça par 6<sup>d</sup> 12' de latitude. D'après cette hauteur & le relevement, il me



parut que le golfe entre l'isle Mandali & la pointe Indermaye , a sur la carte vingt-deux minutes d'étendue de moins de l'est à l'ouest que dans la réalité, & que la côte y est jettée 16 minutes plus au sud que ne la placeroient nos observations. La même correction doit avoir lieu pour les isles Rachit, en y ajoutant que la distance entre ces isles & la terre de Java , est au moins de deux lieues plus considérable que celle marquée sur la carte. A l'égard des gissemens des diverses parties de la côte entre elles, ils m'ont paru y être assez exacts , autant qu'on en peut juger par des estimés faites successivement, à la vue & en courant. Au reste , les différences notées ci-dessus , sont très-périlleuses pour qui navigue de nuit sur cette carte.

Depuis le matin la sonde avoit donné 21 , 23 , 19 & 18 brasses. La brise de l'est-sud-est continua , & nous rangeames la terre à trois ou quatre milles , afin de passer dans le sud de ces roches cachées dont j'ai déjà parlé , & qu'on marque à cinq ou six lieues dans l'ouest des isles Rachit. A une heure après midi un bateau qui étoit mouillé devant nous , appareilla sribord amure , ce qui me fit penser qu'alors le courant changeoit & nous devenoit contraire. Nous lui parlames à deux heures ; un Hollandois qui le commandoit , & qui nous a paru y être seul blanc avec des mulâtres , nous dit qu'il alloit à Amboine &

Ternate, & qu'il sortoit de Batavia, dont il se faisoit à vingt - six lieues. Après être sorti du passage de Rachit, & avoir passé en dedans des roches sous l'eau, je voulois porter au nord-ouest pour doubler des bancs de sable nommés *les bancs périlleux*, qui s'avancent assez au large entre les pointes *Indermaye* & *Sidari*. Les vents nous refuserent, & ne pouvant présenter qu'à ouest-nord-ouest, je pris le parti à sept heures du soir de laisser tomber une ancre à jet par 13 brasses, fond de vase, environ à une lieue de terre. Le louvoyage étoit court & peu sûr entre les roches sous l'eau d'une part, & les bancs périlleux de l'autre. Nous avons fondé depuis midi par 19, 15, 14 & 10 brasses. Avant que de mouiller, nous courumes un petit bord au large qui nous remit par 13 brasses.

Nous appareillames le 27 à deux heures du matin avec les vents de terre, qui, cette nuit, nous vinrent par l'ouest, au lieu que les nuits précédentes ils avoient fait le tour du nord au sud par l'est. Ayant gouverné au nord-ouest, nous ne revimes la terre qu'à huit heures du matin, terre extrêmement basse & presque noyée; nous tinmes la même route jusqu'à midi, & depuis l'appareillage jusqu'à cette heure-là, nos sondes varierent de 13 à 16, 20, 22, 23 & 24 brasses. A dix heures & demie, on avoit eu fond de corail, je fis refonder un instant après, le fond étoit de vase comme à l'ordinaire.



A midi , nous observâmes 5d 48' de latitude ; d'en bas on ne voyoit pas la terre , tant elle est basse. On la releva d'en haut , depuis le sud jusqu'au sud-ouest-quart-ouest , à la distance estimée de cinq à six lieues : la hauteur de ce jour , comparée avec le relevement , ne donneroit pas au-delà de deux ou trois minutes , dont cette partie de la côte de Java seroit placée trop sud sur la carte de M. d'Après ; différence égale à zéro , puisqu'il faudroit supposer l'estime de la distance du relevement parfaitement juste. Les courans nous avoient encore porté nord , & je crois ouest.

Toute la journée le tems fut très-beau & le vent favorable , je fis prendre , après midi , un peu du nord à la route , afin d'éviter les basses de la pointe de *Sidari*. A minuit , comptant les avoir dépassées , je mis le cap à ouest-quart-sud-ouest & ouest-sud-ouest ; puis au sud-ouest , voyant que le fond , de 19 brasses qu'il y avoit à une heure du matin , étoit augmenté successivement jusqu'à 27. A trois heures du matin on apperçut une isle dans le nord-ouest-5d-nord environ à trois lieues. Convaincu pour lors que j'étois plus avancé que je ne croyois , craignant même de dépasser Batavia ; je mouillai pour attendre le jour. Au soleil levant , nous reconnûmes toutes les isles de la baie de Batavia ; celle d'*Edam* , sur laquelle est un pavillon , nous restoit au sud-est-quart-sud , environ à quatre lieues , & l'isle d'*Ora-*

*rust* ou du *Carnage*, au sud-sud-ouest-4d-sud, à près de cinq lieues; nous nous trouvâmes ainsi dix lieues plus à l'ouest que nous ne l'estimions; différence qui a pu provenir, & des courans, & de ce que la côte n'est pas projetée exactement.

A dix heures & demie du matin je tentai un premier appareillage; mais le vent étant presque aussi-tôt tombé tout-à-fait & la marée contraire, je mouillai sous voiles une ancre à jet. Nous appareillâmes de nouveau à midi & demi; nous gouvernâmes sur le milieu de l'isle d'Edam, jusqu'à en être environ à trois quarts de lieue; le dôme de la grande église de Batavia nous restant alors au sud, nous mîmes le cap dessus, passant entre les balises qui indiquent le chenal. A six heures, nous mouillâmes dans la rade par 6 brasses fond de vase, sans affourcher, attendu qu'on se contente ici d'avoir une seconde ancre prête à laisser tomber. Une heure après, l'Etoile mouilla dans l'est-nord-est de nous, & à deux encablures. C'est ainsi qu'après avoir tenu la mer pendant dix mois & demi, nous arrivâmes le 28 septembre 1768, dans une des plus belles colonies de l'univers, où nous nous regardâmes tous, comme ayant terminé notre voyage.

Batavia, suivant mon estime, est par 6d 11' de latitude australe, & 104d 52' de longitude orientale du méridien de Paris.



## CHAPITRE VIII.

*Séjour à Batavia , & détail sur les Moluques.*

LE tems des maladies , qui commence ici ordinairement à la fin de la mousson de l'est , & les approches de la mousson pluvieuse de l'ouest , nous avertissoient de ne rester à Batavia que le moins qu'il nous seroit possible. Toutefois , malgré l'impatience où nous étions d'en sortir au plutôt , nos besoins devoient nous y retenir un certain nombre de jours , & la nécessité d'y faire cuire du biscuit , qu'on ne trouva pas tout fait , nous arrêta plus long-tems encore que nous n'avions compté. Il y avoit dans la rade , à notre arrivée , 13 ou 14 vaisseaux de la compagnie de Hollande , dont un portoit le pavillon amiral. C'est un vieil vaisseau qu'on laisse pour cette destination ; il a la police de la rade , & rend les saluts à tous les vaisseaux marchands. J'avois déjà envoyé un officier pour rendre au général compte de notre arrivée , lorsqu'il vint à bord un canot de ce vaisseau amiral , avec je ne fais quel papier écrit en Hollandois. Il n'y avoit point d'officier dedans le canot , & le patron , qui sans doute en faisoit les fonctions , me demanda qui nous étions , & une déposition écrite

& signée de moi. Je lui répondis que j'avois envoyé faire ma déclaration à terre, & je le congédiai. Il revint peu de tems après, insistant sur sa première demande; je le renvoyai une seconde fois avec la même réponse, & il se le tint pour dit. L'officier qui étoit allé chez le général ne fut de retour qu'à neuf heures du soir. Il n'avoit point vu son excellence qui étoit à la campagne, & on l'avoit conduit chez le *Sabandar* ou introducteur des étrangers, qui lui donna rendez-vous au lendemain, & lui dit que si je voulois descendre à terre, il me conduiroit chez le général.

Les visites, dans ce pays, se font de bonne heure; l'excessive chaleur y contraint. Nous partimes à six heures du matin, conduits par le *Sabandar* M. Vanderluys, & nous allâmes trouver M. Vander Para, général des Indes orientales, lequel étoit dans une de ses maisons de plaisance à trois lieues de Batavia. Nous vîmes un homme simple & poli, qui nous reçut à merveille, & nous offrit tous les secours dont nous pouvions avoir besoin. Il ne parut ni surpris ni fâché que nous eussions relâché aux isles Moluques; il approuva même beaucoup la conduite du résident de Boëro & ses bons procédés à notre égard. Il consentit à ce que je misse nos malades à l'hôpital de la compagnie, & il envoya sur le champ l'ordre de les y recevoir. A l'égard des fournitures nécessaires aux vaisseaux du roi,



Il fut convenu qu'on remettrait les états de demandes au Sabandar, qui seroit chargé de nous pourvoir de tout. Un des droits de sa charge étoit de gagner, & avec nous & avec les fournisseurs. Lorsque tout fut réglé, le général me demanda si je ne saluerois pas le pavillon; je lui répondis que je le ferois, à condition que ce seroit la place qui rendroit le salut, & coup pour coup. Rien n'est plus juste, me dit-il, & la citadelle a les ordres en conséquence. Dès que je fus de retour à bord, nous saluames de quinze coups de canon, & la ville répondit par le même nombre.

Je fis aussi-tôt descendre à l'hôpital les malades des deux navires au nombre de vingt-huit, les uns encore affectés du scorbut, les autres, en plus grand nombre, attaqués du flux de sang. On travailla aussi à remettre au Sabandar l'état de nos besoins, en biscuit, vin, farine, viande fraîche & légumes, & je le priai de nous faire fournir notre eau par les chalans de la compagnie. Nous songeames en même tems à nous loger en ville pour le tems de notre séjour. C'est ce que nous fimes dans une grande & belle maison, que l'on appelle *iner logement*, dans laquelle on est logé & nourri pour deux *risdales* par jour, non compris les domestiques; ce qui fait près d'une pistole de notre monnoie. Cette maison appartient à la compagnie, qui l'affirme à un particulier, lequel a, par ce moyen, le privilege

exclusif de loger tous les étrangers. Cependant les vaisseaux de guerre ne sont pas soumis à cette loi ; & en conséquence l'état-major de l'Etoile s'établit en pension dans une maison bourgeoise. Nous louames aussi plusieurs voitures, dont on ne sauroit absolument se passer dans cette grande ville, voulant sur-tout en parcourir les environs, plus beaux infiniment que la ville même. Ces voitures de louage sont à deux places, traînées par deux chevaux, & le prix, chaque jour, en est un peu plus de dix francs.

Nous rendimes en corps, le troisieme jour de notre arrivée, une visite de cérémonie au général, que le Sabandar en avoit prévenu. Il nous reçut dans une seconde maison de plaisance, nommée *Jacatra*, laquelle est à peu près au tiers de la distance de Batavia à la maison où j'avois été le premier jour. Je ne saurois mieux comparer le chemin qui y mene, qu'aux plus beaux boulevards de Paris, en les supposant encore embellis à droite & à gauche par des canaux d'une eau courante. Nous eussions dû faire aussi d'autres visites d'étiquette, introduits de même par le Sabandar, savoir chez le directeur-général, chez le président de justice, & chez le chef de la marine. M. Vandersluys ne nous en dit rien, & nous n'allames visiter que le dernier.

Son titre est *Scopen hagen*. Quoique cet officier n'ait au service de la compagnie que



le grade de contre-amiral, celui-ci est néanmoins vice-amiral des états, par une faveur particulière du Stathouder. Ce prince a voulu distinguer ainsi un homme de qualité que le dérangement de sa fortune a forcé de quitter la marine des états qu'il a bien servis, pour venir prendre ici le poste qu'il y occupe.

Le Scopen hagen est membre de la haute régence, dans les assemblées de laquelle il a séance & voix délibérative pour les affaires de marine; il jouit aussi de tous les honneurs des édel-heers. Celui-ci tient un grand état, fait bonne chère, & se dédommage des mauvais momens qu'il a souvent passés à la mer, en occupant une maison délicieuse hors de la ville.

Pendant que nous restames ici, les principaux de Batavia s'empresèrent à nous en rendre le séjour agréable. De grands repas à la ville & à la campagne, des concerts, des promenades charmantes, la variété de cent objets réunis ici & presque tous nouveaux pour nous, le coup d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce de l'univers; mieux que cela, le spectacle de plusieurs peuples qui, bien qu'opposés entièrement pour les mœurs, les usages, la religion, forment cependant une même société; tout concouroit à amuser les yeux, à instruire le navigateur, à intéresser même le philosophe. Il y a de

plus ici une comédie qu'on dit assez bonne ; nous n'avons pu juger que de la salle, qui nous a paru jolie : n'entendant pas la langue, ce fut bien assez pour nous d'y aller une fois. Nous fumes infiniment plus curieux des comédies Chinoises, quoique nous n'entendissions pas mieux ce qui s'y débitoit ; il ne seroit pas fort agréable de les voir tous les jours, mais il faut en avoir vu une de chaque genre. Indépendamment des grandes pieces qui se représentent sur un théâtre, chaque carrefour, dans le quartier Chinois, a ses treteaux, sur lesquels on joue tous les soirs des petites pieces & des pantomimes. *Du pain & des spectacles*, demandoit le peuple Romain ; il faut aux Chinois du commerce & des farces. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs & actrices qu'accompagnent toujours quelques instrumens. C'est la charge du récitatif obligé, & je ne connois que leurs gestes qui soient encore plus ridicules. Au reste, quand je parle de leurs acteurs, c'est improprement ; ce sont des femmes qui font les rôles d'hommes. Au surplus, & on en tirera telles conclusions qu'on voudra, j'ai vu les coups de bâtons prodigués sans mesure sur les planches chinoises, y avoir un succès tout aussi brillant que celui dont ils jouissent à la comédie Italienne & chez Nicolet.

Nous ne nous lassions point de nous promener



mener dans les environs de Batavia. Tout Européen, accoutumé même aux plus grandes capitales, feroit étonné de la magnificence de ses dehors. Ils font enrichis de maisons & de jardins superbes, entretenus avec ce goût & cette propreté qui frappe dans tous les pays Hollandois. Je ne craindrai pas de dire qu'ils surpassent en beauté & en richesses ceux de nos plus grandes villes de France, & qu'ils approchent de la magnificence des environs de Paris. Je ne dois pas oublier un monument qu'un particulier y a élevé aux Muses. Le sieur Mohr, premier curé de Batavia, homme riche à millions, mais plus estimable par ses connoissances & son goût pour les sciences, y a fait dans un jardin d'une de ses maisons, un observatoire qui honoreroit toute maison royale. Cet édifice, qui est à peine fini, lui a coûté des sommes immenses. Il fait mieux encore, il y observe lui-même. Il a tiré d'Europe les meilleurs instrumens en tout genre, nécessaires aux observations les plus délicates, & il est en état de s'en servir. Cet astronome, le plus riche sans contredit des enfans d'Uranie, a été enchanté de voir M. Verron. Il a voulu qu'il passât les nuits dans son observatoire; malheureusement il n'y en a pas eu une seule qui ait été favorable à leurs desirs. M. Mohr a observé le dernier passage de Vénus, & il a envoyé ses observations à l'académie de Harlem; elles serviront à dé-

terminer avec précision la longitude de Batavia.

Il s'en faut bien que cette ville, quoique belle, réponde à ce qu'annoncent ses dehors. On y voit peu de grands édifices, mais elle est bien percée; les maisons sont commodes & agréables; les rues sont larges & ornées la plupart d'un canal bien revêtu & bordé d'arbres, qui sert à la propreté & à la commodité. Il est vrai que ces canaux entretiennent une humidité mal-saine, qui rend le séjour de Batavia pernicieux aux Européens. On attribue aussi en partie le danger de ce climat à la mauvaise qualité des eaux; ce qui fait que les gens riches ne boivent ici que des eaux de *Selse*, qu'ils font venir de Hollande à grands frais. Les rues ne sont point pavées, mais de chaque côté il y a un large & beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques, & la propreté Hollandoise ne laisse rien à désirer pour l'entretien de ces trottoirs. Je ne prétends pas au reste donner une description détaillée de Batavia, sujet épuisé tant de fois. On aura l'idée de cette ville fameuse en sachant qu'elle est bâtie dans le goût des belles villes de la Hollande, avec cette différence que les tremblemens de terre imposent la nécessité de ne pas élever beaucoup les maisons, qui n'ont ici qu'un étage. Je ne décrirai point non plus le camp des Chinois, lequel est hors de la ville, ni la police à laquelle ils



sont fournis, ni leurs usages, ni tant d'autres choses déjà dites & redites.

On est frappé du luxe établi à Batavia; la magnificence & le goût qui décorent l'intérieur de presque toutes les maisons, annoncent la richesse des habitans. Ils nous ont cependant dit que Batavia n'étoit plus, à beaucoup près, ce qu'elle avoit été. Depuis quelques années la compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui étoit pour eux la source d'une immense circulation de richesses. Je ne juge point ce nouveau règlement de la compagnie; j'ignore ce qu'elle gagne à cette prohibition. Je fais seulement que les particuliers attachés à son service, ont encore le secret de tirer trente, quarante, cent, jusqu'à deux cents mille livres de revenu d'emplois qui ont de gages quinze cents, trois mille, six mille livres au plus. Or presque tous les habitans de Batavia sont employés de la compagnie. Cependant il est sûr qu'aujourd'hui le prix des maisons, à la ville & à la campagne, est plus des deux tiers au-dessous de leur ancienne valeur. Toutefois Batavia sera toujours riche du plus au moins; & par le secret dont nous venons de parler, & parce qu'il est difficile à ceux qui ont fait fortune ici, de la faire repasser en Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ses fonds que par la compagnie, qui s'en charge à huit pour cent d'escompte; mais

elle n'en prend que fort peu à la fois à chaque particulier. Ces fonds d'ailleurs ne se peuvent envoyer en fraude, l'espece d'argent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent. La compagnie se sert de l'Empereur de Java pour faire frapper une monnoie particuliere qui est la monnoie des Indes.

Nulle part dans le monde les états ne sont moins confondus qu'à Batavia; les rangs y sont assignés à chacun; des marques extérieures les constatent d'une façon immuable, & la férieuse étiquette est plus sévère ici qu'elle ne le fut jamais à aucun congrès. La haute régence, le conseil de justice, le clergé, les employés de la compagnie, ses officiers de marine, & enfin le militaire, telle y est la gradation des états.

La haute régence est composée du général qui y préside, des conseillers des Indes, dont le titre est *Edel-beer*, du président du conseil de justice & du Scopen hagen. Elle s'assemble au château deux fois par semaine. Les conseillers des Indes sont aujourd'hui au nombre de seize, mais ils ne sont pas tous à Batavia. Quelques-uns ont les gouvernemens importants du cap de Bonne-Espérance, de Ceylan, de la côte de Coromandel, de la partie orientale de Java, de Macassar & d'Amboine, & ils y résident. Ces edel-beers ont la prérogative de faire dorer en plein leurs voitures, devant lesquelles ils ont deux cou-



reurs, tandis que les particuliers n'en peuvent avoir qu'un. Il faut de plus que tous les carrosses s'arrêtent quand ceux des édel-heers passent; & alors hommes & femmes sont obligés de se lever. Le général, outre cette distinction, est le seul qui puisse aller à six chevaux; il est toujours suivi d'une garde à cheval, ou au moins des officiers de cette garde & de quelques ordonnances; lorsqu'il passe, hommes & femmes sont obligés de descendre de leurs voitures, & il n'y a que celles des édel-heers qui chez lui puissent entrer jusqu'au perron. Ils ont seuls les honneurs du Louvre. J'en ai vu quelques-uns assez sensés pour rire en particulier avec nous de ces magnifiques prérogatives.

Le conseil de justice juge souverainement & sans appel au civil comme au criminel. Il y a vingt ans qu'il condamna à mort un gouverneur de Ceylan. Cet édel-heer fut convaincu d'avoir commis d'horribles concussions dans son gouvernement, & exécuté à Batavia dans la place qui est vis-à-vis de la citadelle. Au reste la nomination du général des Indes, celle des édel-heers & des conseillers de justice vient d'Europe. Le général & la haute régence de Batavia proposent aux autres emplois, & leur choix est toujours ratifié en Hollande. Toutefois le général nomme en dernier ressort à toutes les places militaires. Un des plus considérables & des meilleurs emplois pour le

revenu, après les gouvernemens, est celui de commissaire de la campagne. Cet officier a l'inspection sur tout ce qui fait le domaine de la compagnie dans l'isle Java, même sur les possessions & la conduite des divers souverains de l'isle; il a de plus la police absolue sur les Javans sujets de la compagnie. Cette police est fort sévère, & les fautes un peu graves sont punies de supplices rigoureux. La constance des Javans à souffrir des tourmens barbares est incroyable; mais quand on les exécute, il faut leur laisser des caleçons blancs, & sur-tout ne pas leur trancher la tête. La compagnie même compromettrait son autorité en refusant d'avoir pour eux cette complaisance; les Javans se révolteroient. La raison en est simple: comme il est de foi dans leur religion qu'ils seroient mal reçus dans l'autre monde s'ils y arrivoient décapités & sans caleçons blancs, ils osent croire que le despotisme n'a de droits sur eux que dans celui-ci.

Un autre emploi fort recherché, dont les fonctions sont belles & le revenu considérable, c'est celui de sabandar ou ministre des étrangers. Ils sont deux, le sabandar des chrétiens & celui des païens. Le premier est chargé de tout ce qui regarde les étrangers Européens. Le second a le détail de toutes les affaires relatives aux diverses nations de l'Inde, en y comprenant les chinois. Ceux-ci sont les courtiers de tout le commerce intérieur de Ba-



tavia , où leur nombre passe aujourd'hui celui de cent mille. C'est aussi à leur travail & à leurs soins que les marchés de cette grande ville doivent l'abondance qui y regne depuis quelques années. Tel est au reste l'ordre des emplois au service de la compagnie , assistant , teneur de livres , sous - marchand , marchand , grand - marchand , gouverneur. Tous ces grades civils ont un uniforme , & les grades militaires ont une espece de correspondance avec eux. Par exemple , le major a rang de grand - marchand , le capitaine de sous - marchand , &c. mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux places de l'administration sans changer d'état. Il est tout simple que dans une compagnie de commerce le corps militaire n'ait aucune influence. On ne l'y regarde que comme un corps soudoyé , & cette idée est ici d'autant plus juste , qu'il n'est entièrement composé que d'étrangers.

La compagnie possède en propre une portion considérable de l'isle Java. Toute la côte du nord à l'est de Batavia lui appartient. Elle a réuni , depuis plusieurs années , à son domaine , l'isle *Maduré* , dont le souverain s'étoit révolté , & le fils est aujourd'hui gouverneur de cette même isle dont son pere étoit roi. Elle a de même profité de la révolte du roi de *Balimbuam* , pour s'approprier cette belle province qui fait la pointe orientale de Java. Ce prince , frere de l'Empereur , honteux

d'être soumis à des marchands, & conseillé, dit-on, par les Anglois qui lui avoient fourni des armes, de la poudre, & même construit un fort, voulut secouer le joug. Il en a coûté deux ans & de grandes dépenses à la compagnie pour le soumettre, & cette guerre venoit d'être terminée deux mois avant que nous arrivassions à Batavia. Les Hollandois avoient eu le désavantage dans une première bataille; mais dans une seconde le prince Indien a été pris avec toute sa famille & conduit dans la citadelle de Batavia, où il est mort peu de jours après. Son fils & le reste de cette famille infortunée devoient être embarqués sur les premiers vaisseaux, & conduits au cap de Bonne-Espérance, où ils finiroient leurs jours sur l'isle *Roben*.

Le reste de l'isle Java est divisé en plusieurs royaumes. L'Empereur de Java, dont la résidence est dans la partie méridionale de l'isle, a le premier rang, ensuite le Sultan de *Mataran* & le Roi de *Bantam*. *Tseribon* est gouverné par trois rois vassaux de la compagnie, dont l'agrément est aussi nécessaire aux autres souverains pour monter sur leur trône précaire. Il y a chez tous ces rois une garde Européenne qui répond de leur personne. La compagnie a de plus quatre comptoirs fortifiés chez l'Empereur, un chez le Sultan, quatre à Bantam & deux à Tseribon. Ces souverains sont obligés de donner à la compagnie leurs denrées aux taux d'un tarif qu'elle-même



a fait. Elle en tire du riz , des sucres , du café , de l'étain , de l'arrak , & leur fournit seule l'opium , dont les Javans font une grande consommation , & dont la vente produit des profits considérables.

Batavia est l'entrepôt de toutes les productions des Moluques. La récolte des épicereries s'y apporte toute entière ; on charge chaque année sur les vaisseaux ce qui est nécessaire pour la consommation de l'Europe , & on brûle le reste. C'est ce commerce seul qui assure la richesse , je dirai même l'existence de la compagnie des Indes Hollandoises ; il la met en état de supporter les frais immenses auxquels elle est obligée , & les déprédations de ses employés aussi fortes que ses dépenses mêmes. C'est aussi sur ce commerce exclusif & sur celui de Ceylan , qu'elle dirige ses principaux soins. Je ne dirai rien sur Ceylan que je ne connois pas ; la compagnie vient d'y terminer une guerre ruineuse , avec plus de succès qu'elle n'a pu faire celle du golfe Persique , où ses comptoirs ont été détruits. Mais comme nous sommes presque les seuls vaisseaux du roi qui aient pénétré dans les Moluques , on me permettra quelques détails sur l'état actuel de cette importante partie du monde , que son éloignement & le silence des Hollandois dérobent à la connoissance des autres nations.

On ne comprenoit autrefois sous le nom de *Moluques* que les petites isles situées presque

fous la ligne , entre 15' de latitude fud & 50° de latitude nord , le long de la côte occidentale de *Gilolo* , dont les principales font *Ternate* , *Tidor* , *Mothier* ou *Mothir* , *Machian* & *Bachian*. Peu à peu ce nom eft devenu commun à toutes les ifles qui produifoient des épiceries. *Banda* , *Amboine* , *Ceram* , *Boero* & toutes les ifles adjacentes ont été rangées fous la même dénomination , dans laquelle même quelques-uns ont voulu , mais fans fuccès , faire entrer *Bouton* & *Celebes*. Les Hollandois divifent aujourd'hui ces pays , qu'ils appellent *pays d'Orient* , en quatre gouvernemens principaux , defquels dépendent les autres comptoirs , & qui reffortiffent eux-mêmes de la haute régence de *Batavia*. Ces quatre gouvernemens font *Amboine* , *Banda* , *Ternate* & *Macassar*.

D'Amboine , dont un edel-heer eft gouverneur , relevent fix comptoirs ; favoir , fur Amboine même , *Hila* & *Larique* , dont les réfidents ont , l'un le grade de marchand , l'autre celui de fous-marchand ; dans l'oueft d'Amboine les ifles *Manipa* & *Boëro* , fur la première defquelles eft un fimple teneur de livres , & fur la feconde notre bienfaïcteur *Hendrik Ouman* , fous-marchand ; *Haroeko* , petite ifle à peu près dans l'eft-fud-eft d'Amboine , où réfide un fous-marchand ; & enfin *Saparoea* , ifle auffi dans le fud-eft , & environ à quinze lieues d'Amboine. Il y réfide un marchand , lequel a fous fa dépendance la petite ifle *Neef-*



*law*, où il détache un sergent & quinze hommes ; il y a un petit fort construit sur une roche à Saparoea, & un bon mouillage dans une jolie baie. Cette isle & celle de Neeslaw fourniroient en clous la cargaison d'un navire. Toutes les forces du gouvernement d'Amboine consistent dans le fonds de cent cinquante hommes, aux ordres d'un capitaine, un lieutenant & cinq enseignes. Il y a de plus deux officiers d'artillerie & un ingénieur.

Le gouvernement de *Banda* est plus considérable pour les fortifications, & la garnison y est plus nombreuse ; le fonds en est de trois cents hommes, commandés par un capitaine en premier, un capitaine en second, deux lieutenans, quatre enseignes, & un officier d'artillerie. Cette garnison, ainsi que celle d'Amboine & des autres chefs-lieux, fournit tous les postes détachés. L'entrée à *Banda* est fort difficile pour qui ne la connoît pas. Il faut ranger de près la montagne de *Gunongapi* sur laquelle est un fort, en se méfiant d'un banc de roches qu'on laisse à bas-bord. La passe n'a pas plus d'un mille de large, & on n'y trouve point de fond. Il convient ensuite de ranger le banc pour aller chercher par 8 ou 10 brasses sous le fort *London*, le mouillage dans lequel peuvent ancrer cinq ou six vaisseaux.

Trois postes dépendent du gouvernement de *Banda* ; *Ouriën*, où est un teneur de livres ; *Wayer*, où réside un sous-marchand ; & l'isle

*Pulo Ry en Rbun*, voisine de Banda, couverte aussi de muscades. C'est un grand-marchand qui y commande. Il y a sur cette isle un fort ; il n'y peut mouiller que des floops, encore font-ils sur un banc qui défend les approches du fort. Il faudroit même le canonner à la voile, car tout attendant le banc il n'y a plus de fond. Au reste, il n'y a point d'eau douce sur l'isle ; la garnison est obligée de la faire venir de Banda. Je crois que l'isle *Arrow* est aussi dans le district de ce gouvernement. Il y a dessus un comptoir avec un sergent & quinze hommes, & la compagnie en retire des perles. Il n'en est pas ainsi de Timor & Solor, qui, bien qu'elles en soient voisines, ressortissent directement de Batavia. Ces isles fournissent du bois de sandal. Il est assez singulier que les Portugais aient conservé un poste à Timor, & plus singulier encore qu'ils n'en tirent pas un grand parti.

*Ternate* a quatre comptoirs principaux dans sa dépendance ; savoir *Gorontalo*, *Manado*, *Limbotto* & *Xullabessie*. Les résidens des deux premiers ont le grade de sous-marchands ; les seconds ne sont que teneurs de livres. Il en dépend en outre plusieurs petits postes commandés par des sergens. Deux cents cinquante hommes sont répartis dans le gouvernement de Ternate, aux ordres d'un capitaine, un lieutenant, neuf enseignes, & un officier d'artillerie.



Le gouvernement de *Macassar*, sur l'isle Célebes, lequel est occupé par un édel-heer, a dans son département quatre comptoirs; *Boelacomba en Bonthain & Bima*, où résident deux sous-marchands; *Saleyer & Maros*, dont les résidens ne sont que teneurs de livres. *Macassar* ou *Jonpandam* est la plus forte place des Moluques; toutefois les naturels du pays y resserrent soigneusement les Hollandois dans les limites de leur poste. La garnison y est composée de trois cents hommes, que commandent un capitaine en premier, un capitaine en second, deux lieutenans & sept enseignes. Il y a aussi un officier d'artillerie. On ne trouve pas d'épiceries dans le district de ce gouvernement, à moins qu'il ne soit vrai que *Button* en produit, ce que je n'ai pu vérifier. L'objet de son établissement a été de s'assurer d'un passage qui est une des clefs des Moluques, & d'ouvrir avec *Célebes* & *Borneo* un commerce avantageux. Ces deux grandes isles fournissent aux Hollandois de l'or, de la soie, du coton, des bois précieux, & même des diamans, en échange pour du fer, des draps, & d'autres marchandises de l'Europe ou de l'Inde.

Ce détail des différens postes occupés par les Hollandois dans les Moluques, est, à peu de chose près, exact. La police qu'ils y ont établie, fait honneur aux lumieres de ceux qui étoient alors à la tête de la compagnie. Lors-

qu'ils en eurent chassé les Espagnols & les Portugais, succès qui avoient été le fruit des combinaisons les plus éclairées, du courage & de la patience, ils sentirent bien que ce n'étoit pas assez pour rendre le commerce des épiceries exclusif, d'avoir éloigné des Moluques tous les Européens. Le grand nombre de ces isles en rendoit la garde presque impossible, il ne l'étoit pas moins d'empêcher un commerce de contrebande des Indulaires avec la Chine, les Philippines, Macassar & tous les vaisseaux interlopes qui voudroient le tenter. La compagnie avoit encore plus à craindre qu'on n'enlevât des plants d'arbres, & qu'on ne parvînt à les faire réussir ailleurs. Elle prit donc le parti de détruire, autant qu'il seroit possible, les arbres d'épiceries dans toutes ces isles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes qui fussent petites & faciles à garder; alors tout se trouvoit réduit à bien fortifier ces dépôts précieux. Il fallut soudoyer les souverains, dont cette denrée faisoit le revenu, pour les engager à consentir à ce qu'on en anéantît ainsi la source. Tel est le subside annuel de 20000 risdals que la compagnie Hollandoise paie au roi de Ternate & à quelques autres princes des Moluques. Lorsqu'elle n'a pu déterminer quelqu'un de ces souverains à permettre que l'on brûlât ses plants, elle les brûloit malgré eux, si elle étoit la plus forte, ou bien elle leur achetoit annuellement



les feuilles des arbres encore vertes , sachant bien qu'après trois ans de ce dépouillement , les arbres périroient , ce qu'ignorent sans doute les Indiens.

Par ce moyen , tandis que la cannelle ne se récolte que sur Ceylan , les isles Banda ont été seules consacrées à la culture de la muscade ; Amboine & Uleaster qui y touchent , à la culture du girofle , sans qu'il soit permis d'avoir du girofle à Banda , ni de la muscade à Amboine. Ces dépôts en fournissent au-delà de la consommation du monde entier. Les autres postes des Hollandois dans les Moluques ont pour objet d'empêcher les autres nations de s'y établir , de faire des recherches continuelles pour découvrir & brûler les arbres d'épiceries , & de fournir à la subsistance des seules isles où on les cultive. Au reste , tous les ingénieurs & marins employés dans cette partie , sont obligés , en sortant d'emploi , de remettre leurs cartes & plans , & de prêter serment qu'ils n'en conservent aucun. Il n'y a pas long-tems qu'un habitant de Batavia a été fouetté , marqué , & relégué sur une isle presque déserte , pour avoir montré à un Anglois un plan des Moluques.

La récolte des épiceries se commence en décembre , & les vaisseaux destinés à s'en charger , arrivent dans le courant de janvier à Amboine & Banda , d'où ils repartent pour Batavia en avril & mai. Il va aussi tous les ans

deux vaisseaux à Ternate, dont les voyages suivent de même la loi des mouffons. De plus, il y a quelques senaus de douze ou quatorze canons destinés à croiser dans ces parages.

Chaque année les gouverneurs d'Amboine & de Banda affembent vers la mi-septembre tous les orencaies ou chefs de leurs départemens. Ils leur donnent d'abord des festins & des fêtes qui durent plusieurs jours, & ensuite ils partent avec eux dans de grands bateaux nommés *coracores*, pour faire la tournée de leur gouvernement, & brûler les plantes d'épicerie inutiles. Les résidens des comptoirs particuliers sont obligés de se rendre auprès de leurs gouverneurs-généraux, & de les accompagner dans cette tournée, qui finit ordinairement à la fin d'octobre ou au commencement de novembre, & dont le retour est célébré par de nouvelles fêtes. Lorsque nous étions à Boëro, M. Ouman se dispoit à partir pour Amboine avec les orencaies de son isle.

Les Hollandois ont maintenant la guerre avec les habitans de Ceram, isle riche en clous. Ces insulaires ne veulent point laisser détruire leurs plants, & ils ont chassé la compagnie de tous les postes principaux qu'elle occupoit sur leur terrain : elle n'a conservé que le petit comptoir de *Savai*, situé dans la partie septentrionale de l'isle, où elle tient un sergent & quinze hommes. Les Ceramois ont des armes à feu & de la poudre, & tous,  
indépendamment



indépendamment d'un patois national , parlent bien le Malais. Les Papous font aussi continuellement en guerre avec la compagnie & ses vaisaux. On leur a vu des bâtimens armés de pierriers & montés de deux cents hommes. Le roi de *Salviati* , l'une de leurs plus grandes isles , vient d'être arrêté par surprise , comme il alloit rendre hommage au roi de Ternate , duquel il est vassal , & les Hollandois le retiennent prisonnier.

Quoi de plus sage que le plan que nous venons d'exposer ? quelles mesures pouvoient être mieux concertées pour établir & pour soutenir un commerce exclusif ? Aussi la compagnie en jouit-elle depuis long-tems , & c'est à quoi elle doit cet état de splendeur qui la rend plus semblable à une puissante république , qu'à une société de marchands. Mais , ou je me trompe fort , ou le tems n'est pas loin , auquel ce commerce précieux doit recevoir de mortelles atteintes. J'oserai le dire , pour en détruire l'exclusion , il n'y a qu'à le vouloir. La meilleure sauvegarde des Hollandois , est l'ignorance du reste de l'Europe sur l'état véritable de ces isles , & le nuage mystérieux qui enveloppe ce jardin des Hesperides. Mais il est des difficultés que la force de l'homme ne peut vaincre , & des inconvéniens auxquels toute sa sagesse ne sauroit remédier. Les Hollandois peuvent bien construire à Amboine & Banda , des fortifications respectables , ils

peuvent les munir de garnisons nombreuses ; mais après quelques années , des tremblemens de terre presque périodiques , viennent renverser de fond en comble tous ces ouvrages , & chaque année la malignité du climat emporte les deux tiers des soldats , matelots & ouvriers qu'on y envoie. Voilà des maux sans remède. Les forts de Banda , bouleversés ainsi il y a trois ans , sont à peine reconstruits aujourd'hui ; ceux d'Amboine ne le sont pas encore. D'ailleurs la compagnie a pu parvenir à détruire , dans quelques isles , une partie des épiceries connues ; mais il en est qu'elle ne connoît pas , & d'autres même qu'elle connoît & qui se défendent contre ses efforts.

Aujourd'hui les Anglois fréquentent beaucoup les parages des Moluques , & ce n'est assurément pas sans dessein. Il y avoit plusieurs années que de petits bâtimens qui partoient de *Bancoul* , étoient venus examiner les passages & prendre les connoissances relatives à cette navigation difficile. On a lu que les habitans de Boutton nous ont dit que trois navires Anglois avoient depuis peu passé dans ce détroit ; nous avons aussi parlé des secours qu'ils ont donnés à l'infortuné souverain de Balimbuam , & il paroît certain que c'est d'eux aussi que les Ceramois tirent de la poudre & des armes ; ils leur avoient même construit un fort que le capitaine le Clerc nous a dit avoir détruit , & dans lequel il a trouvé deux canons. En



1764 M. Watson , qui commandoit le Kinsberg , frégate de vingt-six canons , vint à l'entrée de *Savaï* , s'y fit donner , à coups de fusils , un pilote pour le conduire au mouillage , & commit beaucoup de vexations dans ce foible comptoir. Il fit aussi je ne fais quelle tentative chez les Papous , mais elle ne lui réussit pas. Sa chaloupe fut enlevée par ces Indiens , & tous les Européens qui étoient dedans , entre autres un fils de Mylord Sandwic , garde de la marine , qui la commandoit , furent attachés à des poteaux , circoncis & massacrés ensuite dans les tourmens.

Il semble au reste que les Anglois ne veulent point cacher leurs projets à la compagnie Hollandoise. Il y a quatre ans qu'ils établirent un poste dans une des isles des Papous , nommée *Soloc* ou *Tafara*. M. Dalrimple qui le fonda en fut le premier gouverneur ; mais les Anglois ne l'ont gardé que trois ans. Ils viennent de l'abandonner , & M. Dalrimple a passé à Batavia en 1768 , sur le *Patty* , capitaine Dodwell , d'où il s'est rendu à Bancoul , où le *Patty* a coulé bas dans la rade. Ce poste fournissoit des nids d'oiseaux , de la nacre , des dents d'éléphant , des perles & des *tripans* ou *swalopps* , espece de glu ou d'écume dont les Chinois fond grand cas. Ce que je trouve merveilleux , c'est qu'ils venoient vendre leurs cargaisons à Batavia , je le fais du négociant qui les y achetoit. Le

même homme m'a assuré que les Anglois avoient aussi des épiceries par le moyen de ce poste ; peut-être les tiroient-ils des Ceramois. Pourquoi l'ont-ils abandonné ? c'est ce qui j'ignore. Il se peut qu'ayant déjà levé un grand nombre de plans d'épiceries, les ayant transplantés dans quelque une de leurs possessions aux Indes, & se croyant assurés de leur réussite, ils aient abandonné une poste dispendieuse, trop capable d'alarmer une nation & d'en éclairer une autre.

Nous apprimes à Batavia les premières nouvelles des vaisseaux dont nous avons plusieurs fois dans notre voyage retrouvé la trace. M. Wallas y étoit arrivé en janvier 1768, & reparti presque aussitôt. M. Carteret, séparé involontairement de son chef, peu après être sorti du détroit de Magellan, a fait un voyage plus long de beaucoup, & dont je crois les aventures plus compliquées. Il est venu à Macassar à la fin de mars de la même année, ayant perdu presque tout son équipage, & son vaisseau étant délabré. Les Hollandois n'ont pas voulu le souffrir à Jompandam, & l'ont renvoyé à Bontain, consentant avec peine à ce qu'il y prit des Maures pour remplacer les hommes qu'il avoit perdus ; après deux mois de séjour dans l'isle de Celebes, il s'est rendu le 3 juin à Batavia, où il a carené, & d'où il n'est reparti que le 15 de septembre, c'est-à-dire douze jours seulement avant que nous y arrivassions. M. Carteret a peu parlé ici de son



Voyage; il en a dit assez cependant pour qu'on ait sçu que dans un passage qu'il nomme *le détroit de Saint - Georges*, il a eu affaire avec des Indiens dont il montrait les fleches, qui ont blessé plusieurs de ses gens, entre autres son second, lequel est reparti de Batavia sans être guéri.

Il n'y avoit pas plus de huit ou dix jours que nous étions à Batavia, lorsque les maladies commencerent à s'y déclarer. De la santé, la meilleure en apparence, on passoit en trois jours au tombeau. Plusieurs de nous furent attaqués de fievres violentes, & nos malades n'éprouvoient aucun soulagement à l'hôpital. J'accélérai, autant qu'il m'étoit possible, l'expédition de nos besoins; mais notre sabandar étant aussi tombé malade, & ne pouvant plus agir, nous essuyames des difficultés & des lenteurs. Ce ne fut que le 16 octobre que je pus être en état de fortir, & j'appareillai pour aller me mouiller en dehors de la rade; l'Etoile ne devoit avoir son biscuit que ce jour là. Elle ne finit de l'embarquer qu'à la nuit, & dès que le vent le lui permit, elle vint mouiller auprès de nous. Presque tous les officiers de mon bord étoient ou déjà malades, ou resentoient les dispositions à le devenir. Le nombre des dissenteries n'avoit point diminué dans les équipages, & le séjour prolongé à Batavia eut certainement fait plus de ravages parmi nous que n'avoit fait le voyage entier. Notre

Taitien, que l'enthousiasme de tout ce qu'il voyoit avoit sans doute préservé quelque tems de l'influence de ce climat pernicieux, tomba malade dans les derniers jours, & sa maladie a été fort longue, quoiqu'il ait eu pour les remedes toute la docilité à laquelle pourroit se dévouer un homme né à Paris; aussi quand il parle de Batavia, ne la nomme-t-il que la terre qui tue, *enoua maté*.



## C H A P I T R E IX.

*Départ de Batavia; relâche à l'isle de France; retour en France.*

**L**E 16 octobre j'appareillai seul de la rade de Batavia pour mouiller par 7 brasses & demie fond de vase molle, environ une lieue en-dehors. J'étois ainsi à un demi-mille dans l'ouest-quart-nord-ouest de la balise qu'on laisse à tribord, quand on entre à Batavia. L'isle *d'Edam* me restoit au nord-nord-est-4<sup>d</sup>-est, trois lieues; *Onrust* au-nord-ouest-quart-ouest, deux lieues un tiers; *Rotterdam* au nord-2<sup>d</sup>-ouest, une lieue & demie. L'Etoile, qui ne put avoir son pain que fort tard, appareilla à trois heures du matin; & gouvernant sur les feux que jetins allumés toute la nuit, elle vint mouiller auprès de moi.



Comme la route pour sortir de Batavia est intéressante, on me permettra le détail de celle que j'ai faite. Le 17 nous fumes sous voiles à cinq heures du matin, & nous gouvernâmes au nord-quart-nord-est pour passer dans l'est de *Rotterdam* environ à une demi lieue; puis au nord-ouest-quart-nord pour passer au sud de *Horn* & de *Harlem*; ensuite du ouest-quart-nord-ouest au ouest-quart-sud-ouest, pour ranger au nord les isles d'*Amsterdam* & de *Middelbourg*, sur la dernière desquelles est un pavillon; puis à ouest, laissant à tribord une balise placée dans le sud de la *petite Cambuis*. A midi nous observâmes 5d 55' de latitude méridionale, & nous étions pour lors nord & sud de la pointe sud-est de la *grande Cambuis*, environ à un mille. J'ai de-là fait route pour passer entre deux balises placées, l'une au sud de la pointe nord-ouest de la *grande Cambuis*, l'autre est & ouest de l'*isle des Antropophages*, autrement dite *Pulo Laki*. Pour lors on range la côte à la distance qu'on veut ou qu'on peut. A cinq heures & demie le courant nous affalant sur la côte, je mouillai une ancre à jet par 11 brasses fond de vase, la pointe nord-ouest de la *baie de Bantam* me restant à ouest-quart-nord-ouest-2d-ouest environ cinq lieues, & le milieu de *Pulo Baby* au nord-ouest-5d-ouest trois lieues.

Il y a, pour sortir de Batavia, une autre route que celle que j'ai prise. En partant de

la rade, on range la côte de Java, laissant à bas-bord une tonne qui sert de balise, environ à deux lieues & demie de la ville; puis on range *l'isle Kepert* au sud; on suit la côte & on passe entre deux balises situées, l'une au sud de *l'isle Middelbourg*, l'autre vis-à-vis de celle là sur un banc qui tient à la pointe de la grande terre; on retrouve ensuite la balise qui est au sud de la petite Cambuis, & pour lors les deux routes se réunissent.

Le 18 à deux heures du matin, nous étions à la voile, mais il nous fallut mouiller le soir; ce ne fut que le 19 après midi que nous fortimes *du détroit de la Sonde* passant au nord de *l'isle du Prince*. Nous observâmes à midi 6d 30' de latitude australe, & à quatre heures après midi, étant environ à quatre lieues de la pointe nord-ouest de *l'isle du Prince*, je pris mon point de départ sur la carte de M. d'Après par 6d 21' de latitude australe & 102d de longitude orientale du méridien de Paris. Au reste on peut mouiller par-tout le long de *l'isle de Java*. Les Hollandois y entretiennent de petits postes de distance en distance, & chacun d'eux a ordre d'envoyer un soldat à bord des vaisseaux qui passent avec un registre sur lequel on prie d'inscrire le nom du vaisseau, d'où il vient & où il va. On met ce qu'on veut sur ce registre; mais je suis fort éloigné d'en blâmer l'usage, puisque par ce moyen on peut avoir des nouvelles de bâtimens dont souvent on est inquiet, & que d'ailleurs le



ſoldat, chargé de préfenter ce regiftre, apporte auffi des poules, des tortues & d'autres rafraichiffemens qu'il vend à fort bon compte. Il n'y avoit plus de ſcorbut au moins apparent à bord de mes vaiſſeaux; mais beaucoup de gens y étoient attaqués du flux de ſang. Je pris donc le parti de faire route pour l'ifle de France, ſans attendre l'Etoile, & je lui en fis le ſignal le 20.

Cette route n'eut rien de remarquable que le beau & bon tems qui l'a rendue fort courte. Nous eumes conſtamment le vent de ſud-eſt très-frais. Nous en avions beſoin; car le nombre des malades augmentoit chaque jour, les convaleſcences étoient fort longues, & il ſe joignit aux flux de ſang des fievres chaudes; un de mes charpentiers en mourut la nuit du 30 au 31. Ma mâture me cauſoit auffi beaucoup d'inquiétude. Il y avoit lieu d'appréhender que le grand mat ne rompit cinq ou ſix pieds au deſſous du trelingage. Je le fis jumeller, & pour le ſoulager, je dégreyai le mât de perroquet & tins toujours deux ris dans le grand hunier. Ces précautions retardoient conſidérablement notre marche; malgré cela, le dix-huitieme jour de notre sortie de Batavia, nous eumes la vue de *l'ifle Rodrigue*, & le ſurlendemain celle de *l'ifle de France*.

Le 5 novembre à quatre heures du ſoir, nous étions nord & ſud de la pointe nord-eſt de

l'isle Rodrigue , d'où j'ai conclu la différence suivante de notre estime depuis l'isle du Prince jusqu'à Rodrigue. M. Pingré y a observé 60d 52' de longitude à l'est de Paris , & à quatre heures je me trouvois , suivant mon estime par 61d 26'. En supposant donc que l'observation faite sur l'isle à l'habitation , y ait été faite à deux minutes dans l'ouest de la pointe dont j'étois nord & sud à quatre heures , ma différence sur douze cents lieues de route étoit trente - quatre minutes sur l'arrière du vaisseau. La différence des observations faites le 3 par M. Verron , a été pour le même moment de 1d 12' sur l'avant du vaisseau.

Nous avions eu connoissance de l'isle Ronde le 7 à midi ; à cinq heures du soir nous étions nord & sud de son milieu. Nous tirames du canon à l'entrée de la nuit, espérant qu'on allumeroit le feu *de la pointe aux Canonniers*; mais ce feu, mentionné par M. d'Après dans son instruction , ne s'allume plus , de maniere qu'après avoir doublé *le coin de Mire* qu'on peut ranger d'aussi près qu'on veut , je me trouvai fort embarrassé pour éviter la bature dangereuse qui avance plus d'une demi lieue au large de la pointe aux canonniers. Je louvoyai, afin de m'entretenir au vent du port , tirant de tems en tems un coup de canon ; enfin entre onze heures & minuit il vint à bord un des pilotes du port entretenus par le roi. Je me croyois hors de peine ; & je lui avois remis



la conduite du bâtiment, lorsqu'à trois heures & demie il nous échoua près de la *baie des Tombeaux*. Par bonheur il n'y avoit pas de mer, & la manœuvre que nous fîmes rapidement pour tacher *d'abattre* du côté du large, nous réussit; mais que l'on conçoive quelle douleur mortelle c'eut été pour nous, après tant de dangers nécessaires heureusement évités, de venir échouer au port par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous forçoit de nous livrer. Nous en fumes quittes pour quarante-cinq pieds de notre fausse quille qui furent emportés.

Cet accident, dont il s'en est peu fallu que nous ne fussions la victime, me met dans le cas de faire la réflexion suivante. Lorsqu'on en veüt à l'isle de France, & que l'on voit que de jour on ne peut atteindre l'entrée du port, la prudence exige que de bonne heure on prenne son parti de ne pas s'engager trop près de la terre. Il convient de s'entretenir pour la nuit en dehors & au vent de l'isle Ronde, non en cape, mais en louvoyant avec un bon corps de voiles à cause des courans. Au reste il y a mouillage entre les petites isles; nous y avons trouvé de 30 à 25 brasses fond de sable; mais il n'y faudroit mouiller que dans le cas d'une extrême nécessité.

Le 8 dans la matinée nous entrames dans le port où nous fumes amarrés dans la journée. L'Etoile parut à six heures du soir &

ne put entrer que le lendemain. Nous nous trouvâmes être en arrière d'un jour, & nous y reprîmes la date de tout le monde.

Dès le premier jour j'envoyai tous mes malades à l'hôpital, je donnai l'état de mes besoins en vivres & agrès, & nous travaillâmes sur le champ à disposer la frégate pour être carenée. Je pris tous les ouvriers du port qu'on put me donner & tous ceux de l'Etoile, étant déterminé à partir aussi-tôt que je serois prêt. Le 16 & le 18 on chauffa la frégate. Nous trouvâmes son doublage vermoulu, mais son franc-bord étoit aussi sain qu'en sortant du chantier.

Nous fûmes obligés de changer ici une partie de notre mâture. Notre grand mat avoit un enton au pied & devoit manquer par là aussi-tôt que par la tête, où la meche étoit cassée. On me donna un grand mat d'une seule piece, deux mats de hune, des ancres, des cables & du filain dont nous étions absolument indigens. Je remis dans les magasins, du roi mes vieux vivres, & j'en repris pour cinq mois. Je livrai pareillement à M. Poivre, Intendant de l'Isle de France, le fer & les clous embarqués à bord de l'Etoile, ma cucurbité, ma ventouse, beaucoup de médicaments, & quantité d'effets devenus inutiles pour nous, & dont cette colonie avoit besoin. Je donnai aussi à la légion vingt-trois soldats qui me demandèrent à y être incorporés.



Messieurs de Commerçon & Verron consentirent pareillement à différer leur retour en France ; le premier pour examiner l'histoire naturelle de ces isles & celle de Madagascar ; le second pour être à portée d'aller observer dans l'Inde le passage de Venus ; on me demanda de plus M. de Romainville ingénieur, & quelques jeunes volontaires & pilotins pour la navigation d'Inde en Inde.

Il n'étoit pas malheureux, après un aussi long voyage, d'être encore en état d'enrichir cette colonie d'hommes & d'effets nécessaires. La joie que j'en ressentis fut cruellement altérée par la perte que nous y fîmes du chevalier du Bouchage, enseigne de vaisseau, sujet d'un mérite distingué, qui joignoit aux connoissances qui font le grand officier de mer, toutes les qualités du cœur & de l'esprit qui rendent un homme précieux à ses amis. Les soins affectueux & l'habileté de M. de la Porte, notre chirurgien-major, n'ont pu le sauver. Il mourut dans mes bras le 19 novembre, d'une dysenterie commencée à Batavia. Peu de jours après un jeune fils de M. le Moyne commissaire-ordonnateur de la marine, embarqué avec moi volontaire, & nommé depuis peu garde de la marine, mourut de la poitrine.

J'admirai à l'isle de France les forges qui y ont été établies par messieurs de Rosting & Hermans. Il en est peu d'aussi belles en Europe, & le fer qu'elles fabriquent est de la

premiere qualité. On ne conçoit pas ce qu'il a fallu de constance & d'habileté pour perfectionner cet établissement, & ce qu'il a coûté de frais. Il a maintenant neuf cents Negres, dont M. Hermans a tiré & fait exercer un bataillon de deux cents hommes, parmi lesquels s'est établi l'esprit de corps. Ils font entre eux fort délicats sur le choix de leurs camarades, & refusent d'admettre tous ceux qui ont commis la moindre friponnerie. Voilà donc le point d'honneur avec l'esclavage.

Pendant notre séjour ici nous avons constamment joui du plus beau tems. Le 5 décembre le ciel commença à se grossir de gros nuages, les montagnes s'embrumerent, tout annonça la saison des pluies & l'approche de l'ouragan qui se fait sentir dans ces isles presque toutes les années. Le 10 j'étois prêt à mettre à la voile; la pluie & le vent debout ne me le permirent pas. Je ne pus appareiller que le 12 au matin, laissant l'Etoile au moment d'être carenée. Ce bâtiment ne pouvoit être en état de sortir avant la fin du mois, & notre jonction étoit dorénavant inutile. Cette flûte, sortie de l'isle de France à la fin du mois de décembre, est arrivée en France un mois après moi. A midi je pris mon point de départ par la latitude australe observée de 20<sup>d</sup> 22', & par 54<sup>d</sup> 40' de longitude à l'est de Paris.

Le tems fut d'abord très-couvert, avec des



grains & de la pluie. Nous ne pumes avoir connoissance de l'isle de Bourbon. A mesure que nous nous éloignames, le tems devint plus beau. Le tems étoit favorable & frais, mais bientôt notre nouveau grand mât nous causa les mêmes inquiétudes que le premier. Il faisoit à la tête un arc si considérable, que je n'osai me servir de grand perroquet, ni porter le hunier tout haut.

Depuis le 22 décembre jusqu'au 8 janvier, nous eumes constamment vent debout, mauvais tems ou calme. Ces vents d'ouest étoient, me disoit-on, sans exemple ici dans cette saison. Ils ne nous en molesterent pas moins quinze jours de suite que nous passames à la cape ou à louvoyer avec une très-grosse mer. Nous eumes connoissance de la côte d'Afrique avant que d'avoir eu la sonde. Lors de la vue de cette terre que nous primes pour *le cap des Basses*, nous n'avions pas de fond. Le 30 nous trouvames 78 brasses, & depuis ce jour nous nous entretinmes *sur le banc des Eguilles*, avec la vue presque continuelle de la côte. Bientôt nous rencontrames plusieurs navires Hollandois de la flotte de Batavia. L'avant-coureur en étoit parti le 20 octobre, & la flotte le 6 novembre : les Hollandois étoient encore plus surpris que nous de ces vents d'ouest qui souffloient ainsi contre saison.

Enfin, le 8 janvier au matin nous eumes connoissance du *cap Falso*, & bientôt après la

vue des terres du cap de Bonne-Espérance. J'observerai qu'à cinq lieues dans l'est-sud-est du cap Falso, il y a une roche sous l'eau fort dangereuse; qu'à l'est du cap de Bonne-Espérance est un récif qui s'avance plus d'un tiers de lieue au large, & au pied du cap même un rocher qui met au large à la même distance. J'avois atteint un vaisseau Hollandois aperçu le matin, & j'avois diminué de voiles pour ne le pas dépasser, afin de le suivre en cas qu'il voulût entrer de nuit. A sept heures du soir il amena perroquets, bonnettes, & même ses huniers; pour lors je pris le bord du large, & je louvoyai toute la nuit avec un grand frais de vent de sud, variable du sud-sud-est au sud-sud-ouest.

Au point du jour les courans nous avoient entraînés de près de neuf lieues dans le ouest-nord-ouest; le vaisseau Hollandois étoit à plus de quatre lieues sous le vent à nous. Il fallut forcer de voiles pour regagner ce que nous avions perdu; aussi ceux qui doivent passer la nuit sur les bords dans l'intention d'entrer au jour dans la baie du cap, seront-ils bien de mettre en travers dès la pointe orientale du cap de Bonne-Espérance, en se tenant environ à trois lieues de terre; dans cette position les courans les auront mis en bonne posture d'entrer de grand matin. A neuf heures du matin, nous mouillames dans la baie du cap, à la tête de la rade, & nous affourchames nord-nord-est



nord-est & sud-sud-ouest. Il y avoit ici quatorze grands navires de toutes nations, & il en arriva plusieurs autres pendant le séjour que nous y fimes. M. Carteret en étoit sorti le jour des rois. Nous saluames de quinze coups de canon la ville, qui nous en rendit un pareil nombre.

Nous eumes tout lieu de nous louer du gouverneur & des habitans du cap de Bonne-Espérance; ils s'empresferent de nous procurer l'utile & l'agréable. Je ne m'arrêterai point à décrire cette place que tout le monde connoît. Le cap relève immédiatement de l'Europe, & n'est point dans la dépendance de Batavia, ni pour l'administration militaire & civile, ni pour la nomination des emplois. Il suffit même d'en avoir exercé un au cap, pour n'en pouvoir posséder aucun à Batavia. Cependant le conseil du cap correspond avec celui de Batavia pour les affaires de commerce. Il est composé de huit personnes, du nombre desquelles est le gouverneur qui en est le président. Le gouverneur n'entre point dans le conseil de justice auquel préside le commandant en second; seulement il signe les arrêts de mort.

Il y a un poste militaire à *Falfe-baye*, & un à *la baie de Saldagna*. Cette dernière qui forme un port superbe, à l'abri de tous les vents, n'a pu devenir le chef-lieu, parce qu'il n'y a pas d'eau. On travaille maintenant à augmenter l'établissement de *Falfe-baye*; c'est où les vais-

seaux mouillent pendant l'hiver, quand la baie du cap est interdite. On y trouve les mêmes secours & à tout aussi bon compte qu'au cap. Il y a par terre huit lieues de mauvais chemin d'un de ces lieux à l'autre.

A peu près à moitié chemin des deux est le canton de Constance, qui produit le fameux vin de ce nom. Ce vignoble, où l'on cultive des plants de muscat d'Espagne, est fort petit, mais il est faux qu'il appartienne à la compagnie, & qu'il soit, comme on le croit ici, entouré de murs & gardé. On le distingue en haut Constance & petit Constance, séparés par une haie, & appartenans à deux propriétaires différens. Le vin qui s'y recueille est à peu près égal en qualité, quoique chacun des deux Constances ait ses partisans. Il se fait année commune cent vingt à cent trente barriques de ce vin, dont la compagnie prend un tiers à un prix tarifé, le reste se vend aux acheteurs qui se présentent. Le prix actuel est de trente piastres l'alvrame ou le barril de soixante & dix bouteilles de vin blanc, trente-cinq piastres l'alvrame de rouge. Mes camarades & moi nous allâmes dîner chez M. de Vanderpie, propriétaire du haut Constance. Il nous fit la meilleure chère du monde, & nous y bûmes beaucoup de son vin, soit en dînant, soit en goûtant des différentes pièces pour faire notre emplette.

Le terroir de Constance, terminé en pente



houce , est d'un sable graveleux. La vigne s'y cultive sans échalias ; le sep est taillé à petit bois. Le vin s'y fait en mettant dans la cuve la grappe égrenée. Les futs pleins se conservent dans un cellier à rez-de-chauffée , dans lequel l'air a une libre circulation. Nous visitâmes en revenant de Constance deux maisons de plaisance qui appartiennent au gouverneur. La plus grande nommée *Newland* a un jardin beaucoup plus beau que celui de la compagnie au cap. Nous avons trouvé ce dernier fort inférieur à sa réputation. De longues allées de charmilles très-hautes lui donnent l'air d'un jardin de moines ; il est planté de chênes qui y viennent très-mal.

Les plantations des Hollandois se sont fort étendues sur toute la côte , & l'abondance y est par-tout le fruit de la culture , parce que le cultivateur , soumis aux seules loix , y est libre & sûr de sa propriété. Il y a des habitans jusqu'à près de cent cinquante lieues de la capitale ; ils n'ont d'ennemis à craindre que les bêtes féroces ; car les Hottentots ne les molestent point. Une des plus belles parties de la colonie du cap , est celle à laquelle on a donné le nom de *petite Rochelle*. C'est une peuplade de François chassés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Elle surpasse toutes les autres par la fécondité du terrain & l'industrie des colons. Ils ont conservé à cette mere adoptive le nom de leur ancienne

patrie, qu'ils aiment toujours, toute rigoureuse qu'elle leur a été.

Le gouvernement envoie de tems en tems des caravanes visiter l'intérieur du pays. Il s'en est fait une de huit mois en 1763. Le détachement perça dans le nord & fit, m'a-t-on assuré, des découvertes importantes; ce voyage n'eut pas cependant le succès qu'on devoit s'en promettre; le mécontentement & la discorde se mirent dans le détachement, & forcèrent le chef à revenir sur ses pas, laissant ses découvertes imparfaites. Les Hollandois avoient eu connoissance d'une nation jaune, dont les cheveux sont longs, & qui leur a paru très-farouche.

C'est dans ce voyage que l'on a trouvé le quadrupede de dix-sept pieds de hauteur, dont j'ai remis le dessin à M. de Buffon; c'étoit une femelle qui allaitoit un faon dont la hauteur n'étoit encore que de sept pieds. On tua la mere, le faon fut pris vivant, mais il mourut après quelques jours de marche. M. de Buffon m'a assuré que cet animal est celui que les *Naturalistes* nomment *la giroffe*. On n'en avoit pas revu depuis celui qui fut apporté à Rome du tems de César, & montré à l'amphithéâtre. On a aussi trouvé, il y a trois ans, & apporté au cap, où il n'a vécu que deux mois, un quadrupede d'une grande beauté, lequel tient du taureau, du cheval & du cerf, & dont le genre est absolument nouveau. J'ai



pareillement remis à M. de Buffon , le deſſein exact de cet animal dont je crois que la force & la vîteſſe égalent la beauté. Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'Afrique a été nommée la mere des monſtres.

Munis de bons vivres , de vins & de rafraîchiſſemens de toute eſpece , nous appareillâmes de la rade du cap le 17 après midi. Nous paſſâmes entre l'isle *Roben* & la côte ; à ſix heures du ſoir le milieu de cette iſle nous reſtoit au ſud-ſud-eſt-4d-ſud environ à quatre lieues de diſtance ; c'eſt d'où je pris mon point de départ par 33d 40' de latitude ſud , & 15d 48' de longitude orientale de Paris. Je deſirois de rejoindre M. Carteret , ſur lequel j'avois certainement un grand avantage de marche , mais qui avoit encore onze jours d'avance ſur moi.

Je dirigeai ma route pour prendre connoiſſance de l'isle *Sainte-Helene* , afin de m'aſſurer la relâche à l'*Ascenſion* , relâche qui devoit faire le ſalut de mon équipage. Effectivement nous en eumes la vue le 29 à deux heures après midi , & le relevement que nous en fîmes ne nous donna de différence avec l'eſtime de notre route que huit à dix lieues. La nuit du 3 au 4 février étant par la latitude de l'*Ascenſion* , & m'en faiſant environ à dix-huit lieues de diſtance , je fis courir ſous les deux huniers. Au point du jour nous vîmes l'isle à peu près à neuf lieues de diſtance , & à onze heures

nous mouillames dans l'ance du nord-ouest ou de la montagne de la Croix par 12 brasses fond de sable & corail. Suivant les observations de M. l'abbé de la Caille, nous étions à ce mouillage par 7<sup>d</sup> 54' de latitude sud, & 16<sup>d</sup> 19' de longitude occidentale de Paris.

A peine eumes-nous jetté l'ancre que je fis mettre les bateaux à la mer & partir trois détachemens pour la pêche de la tortue; le premier dans l'ance du nord est; le second dans l'ance du nord-ouest, vis-à-vis de laquelle nous étions; le troisieme dans l'ance aux Anglois, laquelle est dans le sud-ouest de l'isle. Tout nous promettoit une pêche favorable; il n'y avoit point d'autre navire que le nôtre, la saison étoit avantageuse, & nous entrions en nouvelle lune. Aussi-tôt après le départ des détachemens, je fis toutes mes dispositions pour jumeller au dessous du capelage, mes deux mâts majeurs: savoir le grand mât avec un petit mât de hune, le gros bout en haut; & le mât de misaine, lequel étoit fendu horizontalement entre les jotteraux, avec une jumelle de chêne.

On m'apporta dans l'après-midi la bouteille qui renferme le papier sur lequel s'inscrivent ordinairement les vaisseaux de toutes nations qui relâchent à l'Ascension. Cette bouteille se dépose dans la cavité d'un des rochers de cette baie, où elle est également à l'abri des vagues & de la pluie. J'y trouvai écrit le *Swallow*,



ce vaisseau Anglois commandé par M. Carteret , que je desirois de rejoindre. Il étoit arrivé ici le 31 janvier , & reparti le premier février ; c'étoient déjà six jours que nous lui avions gagnés depuis le cap de Bonne - Espérance. J'inscrivis la Boudeuse , & je renvoyai la bouteille.

La journée du 5 se passa à jumeller nos mâts sous le capelage , opération délicate dans une rade où la mer est clapoteuse , à tenir nos agrêts & à embarquer les tortues. La pêche fut abondante ; on en avoit retourné dans la nuit soixante & dix , mais nous ne pumes en prendre à bord que cinquante-six , on remit les autres en liberté. Nous observâmes au mouillage 9<sup>d</sup> 45' de variation nord-ouest. Le 6 à trois heures du matin , les tortues & bateaux étant embarqués , nous commençâmes à lever nos ancres ; à cinq heures nous étions sous voiles , enchantés de notre pêche & de l'espoir que notre premier mouillage seroit dorénavant dans notre patrie. Combien nous en avons fait depuis le départ de Brest !

En partant de l'Ascension , je tins le vent pour ranger les isles *du cap Verd* d'aussi près qu'il me seroit possible. Le 11 au matin , nous passâmes la ligne pour la sixième fois dans ce voyage , par 29<sup>d</sup> de longitude estimée. Quelques jours après , comme malgré la jumelle dont nous l'avions fortifié , le mât de

misaine faisoit une très-mauvaise figure, il fallut le soutenir par des pataras, dégréeer le petit perroquet, & tenir presque toujours le hunier aux bas-ris & même ferré.

Le 25 au soir, on apperçut un navire au vent & de l'avant à nous, nous le conservâmes pendant la nuit, & le lendemain nous le joignîmes; c'étoit le *Swallow*. J'offris à M. Carteret tous les services qu'on peut se rendre à la mer. Il n'avoit besoin de rien; mais sur ce qu'il me dit qu'on lui avoit remis au cap des lettres pour France, j'envoyai les chercher à son bord. Il me fit présent d'une fleche qu'il avoit eue dans une des isles rencontrées dans son voyage autour du monde, voyage qu'il fut bien loin de nous soupçonner d'avoir fait. Son navire étoit petit, marchoit très-mal, & quand nous eûmes pris congé de lui, nous le laissâmes comme à l'ancre. Combien il a du souffrir dans une aussi mauvaise embarcation! Il y avoit huit lieues de différence entre sa longitude estimée & la nôtre; il se faisoit plus à l'ouest de cette quantité.

Nous comptions passer dans l'est *des isles Açores*, lorsque le 4 mars dans la matinée, nous eûmes connoissance de l'isle *Tercere*, que nous doublâmes dans la journée en la rangeant de fort près. La vue de cette isle, en la supposant bien placée sur le grand plan de



M. Bellin , nous donneroit environ soixante & sept lieues d'erreur du côté du ouest , dans l'estime de notre route ; erreur considérable dans un trajet aussi court que celui de l'Ascension aux Açores. Il est vrai que la position de ces isles en longitude est encore incertaine. Cependant je crois que dans les parages des isles du cap Verd il regne des courans très-violens. Au reste , il étoit essentiel de déterminer la longitude des Açores par de bonnes observations astronomiques , & de bien constater la distance des unes aux autres , & leurs gissemens entre elles. Rien de tout cela n'est juste sur les cartes d'aucune nation. Elles ne diffèrent que par le plus ou le moins d'erreur. Cet objet important vient d'être rempli par M. de Fleurieu , enseigne des vaisseaux du roi.

Je corrigeai ma longitude en quittant Terceira sur celle qu'assigne à cette isle la carte à grand point de M. Bellin. Nous eumes fond le 13 après midi , & le 14 au matin la vue d'Ouessant. Comme les vents étoient courts & la marée contraire pour doubler cette isle , nous fumes forcés de prendre la bordée du large , les vents étoient à ouest grand frais , & la mer fort grosse. Environ à dix heures du matin , dans un grain violent , la vergue de misaine se rompit entre les deux poulies de drisse , & la grand-voile fut au même inf-

tant deralinguée depuis un point jusqu'à l'autre. Nous mimes aussi-tôt à la cape sous la grand-voile d'étai, le petit focq & le focq de derriere, & nous travaillames à nous raccommoder. Nous envergames une grande voile neuve, nous refimes une vergue de misaine avec la vergue d'artimon, une vergue de grand hunier, & un bout-dehors de bonnettes, & à quatre heures du soir nous nous retrouvames en état de faire de la voile. Nous avions perdu la vue d'Ouessant, & pendant la cape, le vent & la mer nous avoient fait dériver dans la manche.

Déterminé à entrer à Brest, j'avois pris le parti de louvoyer avec des vents variables du sud-ouest au nord-ouest, lorsque le 15 au matin, on vint m'avertir que le mât de misaine menaçoit de se rompre au dessous du capelage. La secousse qu'il avoit reçue dans la rupture de sa vergue avoit augmenté son mal; & quoique nous en eussions soulagé la tête en abaissant sa vergue, faisant le ris dans la misaine, & tenant le petit hunier sur le ton avec tous ses ris faits, cependant nous reconnumes après un examen attentif, que ce mât ne résisteroit pas long-tems au tangage que la grosse mer nous faisoit éprouver *au plus près*; d'ailleurs toutes nos manoeuvres & poulies étoient pourries, & nous n'avions plus de rechange; quel moyen, dans un état



pareil, de combattre entre deux côtes contre le gros tems de l'équinoxe ? Je pris donc le parti de faire vent arriere, & de conduire la frégate à Saint-Malo. C'étoit alors le port le plus prochain qui pût nous servir d'asyle. J'y entrai le 16 après midi, n'ayant perdu que sept hommes pendant deux ans & quatre mois écoulés depuis notre sortie de Nantes.

Puppibus & læti Nautæ impofuere coronas.

*Virgil. Æncid. lib. IV.*

*Fin du Voyage autour du Monde.*



# VOCABULAIRE

DE

## L'ISLE TAITI.

### A

<i>A</i> Bobo ,	demain.
<i>Aibou</i> ,	venez.
<i>Ainé</i> ,	filie.
<i>Aiouta</i> ,	il y en a.
<i>Aipa</i> ,	le terme de négation , il n'y en a pas.
<i>Aneania</i> ,	importun , ennuyeux.
<i>Aouaou</i> ,	fi , terme de mépris , de déplaisance.
<i>Aouereré</i> ,	noir.
<i>Aouero</i> ,	œuf.
<i>Aouvi</i> ,	fer , or , argent , tout métal ou instrument de métal.
<i>Aoutti</i> ,	poisson volant.
<i>Aouira</i> ,	éclair.
<i>Apalari</i> ,	briser , détruire.
<i>Ari</i> ,	coco.
<i>Arioi</i> ,	célibataire & homme sans enfans.
<i>Ateatea</i> ,	blanc.

Je ne connois aucun mot qui commence par nos lettres consonnes suivantes *B* , *C* , *D* .



## E

<i>Ea</i> ,	racine.
<i>Eai</i> ,	le feu,
<i>Eaia</i> ,	perruche.
<i>Eaibou</i> ,	vase.
<i>Eaiabou-maa</i> ,	vase qui sert à mettre le manger.
<i>Eame</i> ,	boisson faite avec le coco.
<i>Eani</i> ,	toutes façons de se battre.
<i>Eao</i> ,	les nuages , & fleur en bouton ou non ouverte.
<i>Eatoua</i> ,	la Divinité. Le même mot ex- prime aussi ses ministres, ainsi que les génies subalternes bienfaisans ou malfaisans..
<i>Eeva</i> ,	deuil.
<i>Eie</i> ,	voile de pirogue.
<i>Eiva-eoura</i> ,	danse ou fête des Taitiens.
<i>Eivi</i> ,	petit.
<i>Eite</i> ,	entendre.
<i>Elao</i> ,	mouche.
<i>Emaa</i> ,	fronde.
<i>Emao</i> ,	requin, veut dire aussi mordre.
<i>Emeitai</i> ,	donner.
<i>Emoe</i> ,	dormir.
<i>Enapo</i> ,	hier.
<i>Enene</i> ,	décharger.
<i>Enia</i> ,	dedans , sur.
<i>Enninnito</i> ,	s'étendre en bâillant.
<i>Enoanoa</i> ,	sentir bon.
<i>Enomoi</i> ,	terme pour appeller, venez ici.

<i>Enoo-te-papa</i> ,	affeyez-vous.
<i>Enoua</i> ,	la terre & ses différentes parties.
<i>Enoua Taiti</i> ,	le pays de Taiti.
<i>Enoua Paris</i> ,	le pays de Paris.
<i>Eo</i> ,	fuer.
<i>Eoe-tea</i> ,	fleche.
<i>Eeo-pai</i> ,	pagaye ou rame.
<i>Emoure papa</i> ,	l'arbre dont ils tirent le coton ou la bourre pour leurs étoffes.
<i>Eone</i> ,	sable , poussiere.
<i>Eonou</i> ,	tortue.
<i>Eote</i> ,	baïser.
<i>Eouai</i> ,	pluie ,
<i>Eouao</i> ,	voler , dérober.
<i>Eonoua</i> ,	boutons sur le visage.
<i>Eoui</i> ,	roter.
<i>Eounoa</i> ,	bru , belle-fille.
<i>Eouramaï</i> ,	lumiere.
<i>Eouri</i> ,	danfer.
<i>Eouriaye</i> ,	danseuse.
<i>Epaø</i> ,	vapeur lumineuse qui file dans le ciel , que le peuple nomme <i>étoile qui file</i> . A Taiti on les re- regarde comme des génies mal- faisans.
<i>Epata</i> ,	coup de langue pour appeller la femme.
<i>Epepe</i> ,	papillon.
<i>Epija</i> ,	oignon.
<i>Epoumaa</i> ,	sifflet. Il sert à appeller aux repas.



<i>Epouponi</i> ,	souffler le feu.
<i>Epoure</i> ,	prier.
<i>Epouta</i> ,	blessure ; ce mot exprime aussi la cicatrice.
<i>Era</i> ,	soleil.
<i>Era-ouao</i> ,	soleil levant.
<i>Era-ouopo</i> ,	soleil couchant.
<i>Era-ouavatea</i> ,	soleil à midi.
<i>Erai</i> ,	le ciel.
<i>Erepo</i> ,	fale, malpropre.
<i>Ero</i> ,	fourmi.
<i>Eri</i> ,	roi.
<i>Erie</i> ,	royal.
<i>Eroï</i> ,	laver, nettoyer.
<i>Eroleva</i> ,	ardôise.
<i>Eroua</i> ,	trou.
<i>Erouai</i> ,	vomir.
<i>Eroupe</i> ,	pigeon bleu d'une espece fort grosse, semblable à ceux qui sont chez M. le maréchal de Soubise.
<i>Etai</i> ,	la mer.
<i>Etao</i> ,	lancer.
<i>Etaye</i> ,	pleurer.
<i>Eteina</i> ,	frere ou sœur ainée.
<i>Etouana</i> ,	frere ou sœur cadette.
<i>Etere</i> ,	aller.
<i>Etere maine</i> ,	revenir.
<i>Etio</i> ,	huître.
<i>Etipi</i> ,	couper, coupé.
<i>Etoi</i> ,	hache.

<i>Etoamou</i> ,	tourterelle.
<i>Etouna</i> ,	anguille.
<i>Etoouo</i> ,	raper.
<i>Evaï</i> ,	l'eau.
<i>Evaie</i> ,	humide.
<i>Evaine</i> ,	femme.
<i>Evana</i> ,	arc.
<i>Evare</i> ,	maison.
<i>Evaroua-t-catoua</i> ,	Souhait qui se fait aux personnes qui éternuent , & qui veut dire que le mauvais génie ne t'endorme pas , ou que le bon génie te réveille.
<i>Evero</i> ,	lance.
<i>Evetou</i> ,	étoile.
<i>Evetou-cave</i> ,	comete.
<i>Evi</i> ,	fruit acide, semblable à une poire , particulier à Taiti.
<i>Euvoo</i> ,	flute.

Les mots suivans se prononcent *e* long , comme l'*n* des grecs.

*nti* , figures de bois qui représentent des génies subalternes , & se nomment *nti-tane* ou *nti-aine* , suivant que ces génies sont du sexe masculin ou du féminin. Ces figures servent à des cérémonies religieuses , & les Taitiens

ne



en ont plusieurs dans leurs  
maisons.

*ieie*,

corbeille.

*ou*,

pet. Ils l'ont en horreur &  
brûlent tout ce qui est  
dans les maisons où l'on  
a peté.

*ouou*,

moule.

*veou-tataou*,

couleur à piquer ; c'est celle  
qui sert à ces caracteres  
ineffacables qu'ils s'imprimant  
sur les différentes  
parties du corps.

*riri* & aussi *ouariri*, se facher, se mettre en  
colere.

Je ne connois aucun mot qui commence  
par les consonnes suivantes *F*, *G*.

## H

*Horreo*,

sonde faité avec les coquilles  
les plus pesantes, se pro-  
nonce comme s'il y avoit  
un *h* devant l'*o*.

## I

*Iôra*,

rat.

*Iroiroi*,

fatiguer.

*Iroto*,

dedans.

*Ivera*,

chaud.

*Seconde Partie.*

**S**

Je ne connois aucun mot qui commence par la consonne *L*.

### *M*

<i>Maa</i> ,	manger.
<i>Maea</i> ,	enfans jumeaux.
<i>Maeo</i> ,	se gratter, démanger.
<i>Mai</i> ,	de plus ; se dit aussi <i>maine</i> ; c'est un adverbe de répétition : <i>etere</i> , aller, <i>etere-mai</i> ou <i>etere-maine</i> , aller une seconde fois, revenir.
<i>Maglli</i> ,	froid.
<i>Mala</i> ,	plus.
<i>Malama</i> ,	la lune.
<i>Malou</i> ,	considérable, grand.
<i>Mama</i> ,	léger.
<i>Mamai</i> ,	malade.
<i>Manoa</i> ,	bonjour, serviteur, expression de politesse ou d'amitié.
<i>Manou</i> ,	oiseau, léger.
<i>Mao</i> ,	émérillon pour la pêche.
<i>Mataï</i> ,	vent.
<i>Mataï malac</i> ,	vent d'est ou de sud-est.
<i>Mataï - aoueräi</i> ,	vent d'ouest ou de sud-ouest.
<i>Matao</i> ,	hameçon.
<i>Matapo</i> ,	borgne, louche.
<i>Matari</i> ,	les pléiades.



<i>Matie</i> ,	l'herbe, <i>gramen</i> .
<i>Mato</i> ,	montagne.
<i>Mate</i> ,	tuer.
<i>Mea</i> ,	chose.
<i>Meia</i> ,	bananier, bananes.
<i>Metoua</i> ,	parens; <i>Metoua-tane</i> ou <i>coire</i> , pere; <i>metoua-aize</i> ou <i>erao</i> , mère.
<i>Mimi</i> ,	uriner.
<i>Móa</i> ,	coq, poule.
<i>Moea</i> ,	natte.
<i>Mona</i> ,	beau, bon.
<i>Moreou</i> ,	calme, tems sans vent.
<i>Motoua</i> ,	petit-fils.

## N

<i>Nate</i> ,	donner.
<i>Nie</i> ,	voile de bateau.
<i>Niouniou</i> ,	jonquille.

## O

<i>Oai</i> ,	murailles & pierres.
<i>Oaite</i> ,	ouvrir.
<i>Oorab</i> ,	la piece d'étoffe dont on s'en- veloppe.
<i>Ooróa</i> ,	généreux, qui donne.
<i>Opoupoui</i> ,	boire.
<i>Qualilo</i> ,	voler, dérober.
<i>Quaoura</i> ,	aigrette de plumes.

<i>Ouaora</i> ,	guérir ou guéri.
<i>Ouanao</i> ,	accoucher.
<i>Ouare</i> ,	cracher.
<i>Ouatere</i> ,	timonier.
<i>Ouera</i> ,	chaud.
<i>Oueneo</i> ,	cela ne fent pas bon, infect.
<i>Ouetopa</i> ,	perdre, perdu.
<i>Ouhi</i> ,	hé.
<i>Ouope</i> ,	mûr, en maturité.
<i>Oupani</i> ,	fenêtre.
<i>Oura</i> ,	rouge.
<i>Ouri</i> ,	chien & quadrupedes.

## P

<i>Pai</i> ,	pirogue.
<i>Paia</i> ,	assez.
<i>Papa</i> ,	bois, siege & tout meuble de bois.
<i>Papanit</i> ,	fermer, boucher.
<i>Paoro</i> ,	coquille, nacre.
<i>Parouai</i> ,	habit, étoffe.
<i>Patara</i> ,	grand - pere.
<i>Patiri</i> ,	tonnerre.
<i>Picha</i> ,	coffre.
<i>Pirara</i> ,	poisson.
<i>Piropiro</i> ,	puanteur d'un pet ou des ex- crémens.
<i>Pirioi</i> ,	boiteux.
<i>Piripiri</i> ,	négatif, avare qui ne donne point.



<i>Po</i> ,	jour.
<i>Pœ</i> ,	perle, pendant d'oreilles.
<i>Poi</i> ,	pour, à.
<i>Poiri</i> ,	obscur.
<i>Poria</i> ,	gras, embonpoint, bien portant.
<i>Porotata</i> ,	loge à chiens.
<i>Pouaa</i> ,	cochon, fanglier.
<i>Pouerata</i> ,	fleurs.
<i>Poupoui</i> ,	à la voile.
<i>Pouta</i> ,	bleffure.
<i>Poto</i> ,	petit, exigu.

Je ne connois aucun mot qui commence par la lettre *Q*.

## R

<i>Rai</i> ,	grand, gros, considérable.
<i>Ratira</i> ,	vieux, agé.
<i>Roa</i> ,	gros, fort gras.
<i>Rwa</i> ,	fil.

Aucun mot venu à ma connoissance ne commence par la lettre *S*.

## T

<i>Taitai</i> ,	falé.
<i>Taio</i> ,	ami.
<i>Tamai</i> ,	ennemi, en guerre.
<i>Tane</i> ,	homme, mari.

<i>Taoniti</i> ,	nom de la grande Prêtresse obligée à la virginité. Elle a dans le pays la plus grande considération.
<i>Tava-tane</i> ,	femme mariée.
<i>Taporai</i> ,	battre, maltraiter.
<i>Taoua-mai</i> ,	médecin.
<i>Taoumi</i> ,	hauffecol pour les cérémonies.
<i>Taounta</i> ,	couverture de tête.
<i>Taoura</i> ,	corde.
<i>Tata</i> ,	homme.
<i>Tatoue</i> ,	l'acte de la génération.
<i>Tearea</i> ,	jaune.
<i>Teouteou</i> ,	valet, esclave.
<i>Tero</i> ,	noir.
<i>Tetouara</i> ,	femme barrée.
<i>Tiarai</i> ,	fleurs blanches qu'ils portent aux oreilles en guise de pendans.
<i>Titi</i> ,	cheville.
<i>Tlnatore</i> ,	serpent.
<i>Twa</i> ,	fort, puissant, malfaisant.
<i>Tomaiti</i> ,	enfant.
<i>Toni</i> ,	terme d'appel ou cri pour les filles. On y ajoute <i>Peio</i> allongé, ou <i>Pija</i> prononcé doucement comme le grand <i>j</i> des Espagnols. Si la fille se



donne un coup sur la partie extérieure du genou, c'est un refus; mais si elle dit *enomoi*, c'est l'expression de son consentement.

<i>Toto</i> ,	fang.
<i>Touapouou</i> ,	bossu.
<i>Touaine</i> ,	frere & sœur, en ajoutant le mot qui distingue le sexe.
<i>Toubabaou</i> ,	pleurer.
<i>Touie</i> ,	maigre.
<i>Toumaay</i> ,	action de faire des armes. C'est avec un morceau de bois armé de pointes faites avec des matieres plus dures que le bois. Ils se placent comme nous pour faire des armes.
<i>Toura</i> ,	dehors.
<i>Toutai</i> ,	faire ses nécessités.
<i>Touta</i> ,	excrémens.
<i>Toupanoa</i> ,	ouvrir fenêtré ou porte.
<i>Touroutoto</i> ,	viellard décrépité.
<i>Toutoi-papa</i> ,	lumiere des grands; <i>niao-papa</i> , lumiere du peuple.

## V

*Vareva*, pavillon qu'on porte devant les rois & les principaux.

Je ne connois point de mots qui commencent par les lettres *U, X, Y, Z.*

*Noms de différentes parties du corps.*

<i>Aoupo</i> ,	le dessus de la tête.
<i>Boho</i> ,	crâne.
<i>Eouttou</i> ,	le visage.
<i>Mata</i> ,	les yeux.
<i>Taria</i> ,	les oreilles.
<i>Etaa</i> ,	machoire.
<i>Eiou</i> ,	le nez.
<i>Lamolou</i>	les levres.
<i>Ourou</i> ,	les cheveux.
<i>Allelo</i> ,	la langue.
<i>Eniou</i> ,	les dents.
<i>Eniaou</i> ,	curedents. Ils les font de bois.
<i>Cumi</i> ,	la barbe.
<i>Papaourou</i> ,	les joues.
<i>Arapou</i> ,	gorge, gosier.
<i>Taab</i> ,	menton.
<i>Ecu</i> ,	mamelles, tetons.
<i>Aoao</i> ,	le cœur.
<i>Erima</i> ,	la main.
<i>Apourima</i> ,	le dedans de la main.
<i>Iaiou</i> ,	les ongles.



<i>Etoua</i> ,	dos.
<i>Etapono</i> ,	épaules.
<i>Obou</i> ,	intestins.
<i>Tinai</i> ,	ventre.
<i>Pito</i> ,	nombril.
<i>Toutaba</i> ,	glandes des aînes.
<i>Etoie</i> ,	fesses.
<i>Aoua</i> ,	cuisses.
<i>Eanai</i> ,	jambes.
<i>Etapoué</i> ,	ped.
<i>Eoua</i> ,	testicules.
<i>Eoure</i> ,	fexe de l'homme.
<i>Erao</i> ,	fexe de la femme.
<i>Eomo</i> ,	clitoris.

*Nombres.*

<i>Atai</i> ,	un.
<i>Aroua</i> ,	deux.
<i>Atorou</i> ,	trois.
<i>Aheha</i> ,	quatre.
<i>Erima</i> ,	cing.
<i>Aouno</i> ,	fix.
<i>Ahitou</i> ,	sept.
<i>Awarou</i> ,	huit.
<i>Abiva</i> ,	neuf.
<i>Aourou</i> ,	dix.

Ils n'ont point de mots pour exprimer onze, douze, &c. Ils reprennent *atai*, *aroua*, &c. jusqu'à vingt qu'ils disent *ataitao*.

*Ataitao-mala atai*, vingt plus ou un vingt & un, &c.

*Ata-tao-mala aourou* trente, c'est-à-dire, vingt plus dix.

*Aroua-tao*, quarante; *aroua-tao mala atorou*, quarante-trois, &c.

*Aroua-tao mala aorou*, quarante plus dix ou cinquante.

Je n'ai pu faire compter *Aotourou* au-delà de ce dernier nombte.

*Noms des plantes.*

<i>Amiami</i> ,	cotiledon.
<i>Amoa</i> ,	fougere.
<i>Aoute</i> ,	rose.
<i>Eaæeo</i> ,	canne à sucre.
<i>Eæere</i> ,	le faule pleureur, autrement dit le faule du grand feigneur.
<i>Eaia</i> ,	poires.
<i>Eape</i> ,	araum de Virginie.
<i>Eatou</i> ,	lys de S. Jacques.
<i>Eoe</i> ,	bambou.
<i>Eæai</i> ,	indigo.
<i>Eora</i> ,	saffran des Indes.
<i>Eotonoutou</i> ,	figes.
<i>Eoui</i> ,	igname.
<i>Epoua</i> ,	rhubarbe.
<i>Eraca</i> ,	marons, chataignes.
<i>Erea</i> ,	gingembre.
<i>Etarø</i> ,	araum violet.
<i>Eti</i> ,	sang-dragon.
<i>Etiare</i> ,	grenadille, ou fleur de la passion.



<i>Etoutou</i> ,	rivina.
<i>Mairerao</i> ,	sumak à trois feuilles.
<i>Mati</i> ,	raisins.
<i>Oporo-maa</i> ,	poivre.
<i>Pouraou</i> ,	rose de Cayenne.
<i>Toroire</i> ,	héliotrope.

Ils ont une espece d'article qui représente nos articles à & de; c'est le mot *te*. Ainsi ils disent *parouai-te-Aotourou*, l'habit d'Aotourou ou à Aotourou; *maa-te-Eri*; le manger des rois.

Je joins ici quelques réflexions de M. Peire, que M. de la Condamine m'a communiquées, & dont j'ai supprimé plusieurs articles qui ne contenoient que des questions ou des doutes.





# OBSERVATIONS

*SUR l'articulation de l'Insulaire de la mer du Sud, que M. de Bougainville a amené de l'isle Taiti, & sur le Vocabulaire qu'il a fait du langage de cette isle. Par M. PEIRERE, de la Société Royale de Londres, interprete du roi.*

**M.** de la Condamine m'ayant fait l'honneur de m'inviter d'aller avec lui examiner le langage de cet étranger, qu'on lui avoit dépeint comme fort extraordinaire, nous avons été le voir ensemble le 25 avril 1769.

Comme on m'avoit dit qu'il ne pouvoit pas prononcer le françois, mon premier soin a été de chercher à reconnoître quels étoient les sons de cette langue qui manifestotent chez lui cette difficulté. J'ai donc commencé par lui faire entendre successivement tous les sons dont nous nous servons, & j'ai observé avec surprise que malgré l'envie qu'il marquoit avoir de les imiter, il n'a pu absolument articuler aucune des consonnes qui commencent les syllabes *ca da fa ga sa za*, non plus que le son qu'on nomme *l* mouillée, ni pas une des voyelles appellées nazales. Ce n'est pas tout; il n'a pas su faire de distinction entre les articulations *cha* & *ja*, & n'a prononcé qu'imparfaitement le *b* & *ll* ordinaire, & plus im-



parfaitement encore la double *r*, c'est-à-dire l'*r* forte ou initiale. Je suis porté à croire outre cela, bien que je ne m'en sois pas assuré sur lui, que ce ne sera pas sans grande difficulté qu'il prononcera l'*r* même simple, lorsqu'elle se trouvera immédiatement précédée d'un *p*, d'un *t*, ou d'un *v*, quoiqu'il articule bien ces consonnes quand elles sont immédiatement suivies de voyelles, & que par conséquent il aura bien de la peine à prononcer, par exemple les syllabes *pré*, *trou*, *vrai*, quoiqu'il prononce franchement *Poutaveri*, nom qu'il s'est donné lui-même, en voulant prendre celui de *Bougainville* : car (chose encore remarquable) il n'a pu prononcer ce nom autrement.

Ma conjecture est fondée sur ce qu'en l'entendant parler en sa langue avec M. de Bougainville, j'ai cru remarquer qu'il n'employoit jamais deux consonnes consécutivement, ou sans l'interposition de quelques voyelles ; & sur ce que dans le Vocabulaire que M. de Bougainville a fait de cette langue, contenant environ deux cents cinquante mots, Vocabulaire que M. de la Condamine, à qui il l'a prêté, a eu la complaisance de me communiquer, je n'ai trouvé que le seul mot *taoum'ta* (couverture de tête) où il se rencontre deux consonnes ensemble ; encore ne puis-je pas m'empêcher de soupçonner dans ce mot l'omission de quelque voyelle entre l'*m* & le *t*.

La douceur de ce langage est telle que tous les mots finissent par des voyelles, & il falloit bien que cela fût, ou que pas un ne commençât par des consonnes, car autrement on entendroit quelquefois deux consonnes de suite, ou sans voyelle intermédiaire, entre la fin d'un mot & le commencement du mot suivant, & alors je n'aurois pas eu occasion de faire la remarque précédente.

Les mots, dans ce Dictionnaire, commencent ou par des voyelles ou par des consonnes explosives *p*, *t*, ou par la nazale *m*, je n'y vois que peu de mots qui commencent par *r*, & deux seuls qui commencent par *n*. Je pense que ce peut être par erreur que ces mots se trouvent écrits de la sorte, & qu'il se peut pareillement qu'il n'y ait d'autres consonnes initiales dans la langue de Taiti que les trois susdites *m*, *p*, *t*, car indépendamment de ce que j'ai déjà dit par rapport à l'*r* forte, j'ai observé que Poutaveri qui m'a très-bien répété les syllabes *ma*, *pa*, *ta*, n'a pu prononcer, à beaucoup près, si franchement aucune des autres syllabes que je lui ai fait entendre commençant toujours par les consonnes; alors soit qu'il trouvât ou non de la difficulté à prononcer ces syllabes, il n'a pas su chercher à les prononcer sans les faire précéder d'une voyelle, le plus souvent aspirée, ce qui m'a persuadé qu'il ne les a jamais articulés autrement. En effet, s'il y avoit dans son isle des



Mots qui commençassent par les consonnes des syllabes *na*, *ra*, *va*, &c. il paroît clair qu'il prononceroit ces syllabes avec la même netteté qu'il a fait *ma*, *pa*, *ta*, c'est-à-dire sans hésiter ni les faire précéder d'aucun autre son. C'est par un pareil défaut d'habitude que l'*l* mouillée, quoiqu'également usitée & semblablement prononcée en France en Espagne, dans le milieu des mots, est pour l'ordinaire aussi mal-aisée à prononcer à un François, lorsqu'elle est initiale, comme dans ces mots Espagnols, *llamar*, *llevar*, qu'à un Espagnol lorsqu'elle est finale, comme dans les mots François *bétail*, *soleil*, cette articulation ne se trouvant jamais au commencement d'un mot François ni à la fin d'un mot Espagnol.

J'ai trouvé dans plusieurs mots du Vocabulaire Taitien, des consonnes que Poutaveri n'a pu prononcer ou n'a prononcé qu'imparfaitement, ce qui me fait penser qu'on ne s'en est servi en écrivant ces mots que faute d'autres lettres qui pussent exprimer mieux sur le papier les sons étrangers qu'il aura fait entendre. Ces mots sont, 1°. *abobo* (demain) *eaïbou* (vase) *toubabàou* (pleurer) & *obou* (ventre) qui supposent en Poutaveri l'articulation franche du *b*, lettre que pourtant il ne prononce qu'à l'Espagnole, ou sans presque joindre les levres; 2°. *maglli* (froid) *allelo* (la langue) & quelques autres qui feroient croire qu'il a dans sa langue le *g* guttural,

lequel y manque entièrement, & l'z qui n'y est, à ce qu'il m'a paru, que d'une manière équivoque.

Le nom de flûte en cette langue, *evuvo*, me paroît très-remarquable, en ce qu'il prouveroit que le son de l'*u* voyelle François qui manque à toutes les autres nations du monde connu, est d'usage à Taiti.

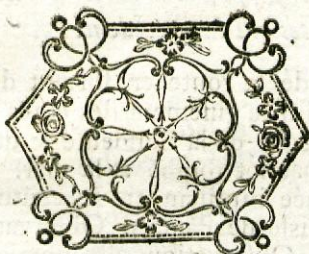
Le mot *aoua* a cela de particulier qu'il signifie également *pluies* & les *testicules*; & le mot *etaï* qu'il équivaloit à *mer* & à *pleurer*. Au reste, si chacun de ces mots signifie plus d'une chose, on trouve aussi dans ce Dictionnaire des choses signifiées chacune par plus d'un mot, *pleurer* y étant exprimé, tant par *etaï* que par *toubabaout*, & *blanc* tant par *ateatea* que par *eani*.

La comparaison de quelques mots de ce petit Vocabulaire entre eux décele de l'art & de l'invention dans ces insulaires pour la formation de leur langue, *epouta* (cicatrice) vient visiblement de *pouta* (blessure); *evaie* (humide, aqueux) d'*evai* (eau); *mamaï* (malade), & *taoua maï* (médecin) de *maï* (mal); *toua pouou* (bossu) d'*etoua* (dos); *ataïtao* (vingt) d'*etaï* (un), &c.

Il étoit naturel de penser après cela qu'*era* (le soleil) étant le plus bel être de la nature, qui l'échauffe, la vivifie, la réjouit, serviroit de racine aux noms de plusieurs choses avec lesquelles cet astre auroit quelque rapport  
par



par quelqu'une de ces qualités. Je n'ai cependant trouvé que trois de ces mots parmi les deux cent-cinquante environ du vocabulaire, mais leur dérivation d'*Era* ne me paroît point équivoque : ce font *eraï* (ciel), *ouéra* (chaud), & *erao* (partie naturelle de la femme).





# T A B L E

## DES MATIERES

Contenues dans cette seconde Partie.

CHAP. I. **N**AVIGATION depuis le détroit de  
*Magellan jusqu'à l'arrivée à l'isle Taiti ;*  
*découvertes qui la précédent.* Pag. 3

Direction de la route en sortant du détroit.  
Observation sur le gissement des côtes du Chili.  
Ordre de marche de la Boudeuse & de l'Etoile.  
Perte d'un matelot tombé à la mer. Terre de  
David cherchée inutilement. Incertitude sur la  
latitude de l'isle de Pâques. Observations mé-  
térologiques. Observations astronomiques com-  
parées avec l'estime de la route. Rencontre des  
premieres isles. Observations sur une de ces  
isles. Elle est habitée malgré sa petitesse. Suite  
d'isles rencontrées. Description de la plus gran-  
de. Première division nommée *archipel dange-  
reux*. Erreur dans les cartes de cette partie de  
la mer Pacifique. Observations astronomiques  
comparées avec l'estime de la route. Observa-  
tions métérologiques. Usage avantageux de la  
poudre de limonade & de l'eau de mer dessalée.  
Seconde division d'isles nommée *archipel de  
Bourbon*. Vue de Taiti. Manœuvres pour y  
aborder. Premier trafic avec les Insulaires. Des-  
cription de la côte vue du large. Continuation



du trafic avec les insulaires. Mouillage à Taiti. Embarras pour amarrer les navires.

CHAP. II. *Séjour dans l'isle Taiti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent.* p. 23

Descente à terre. Visite au chef du canton. Description de sa maison. Réception qu'il nous fait. Campement à terre projeté de notre part. Opposition de la part des Insulaires. Ils y consentent & à quelles conditions. Camp établi pour les malades & les travailleurs. Précautions prises ; conduite des Insulaires. Secours que nous en tirons. Mesures prises contre le vol. Usage singulier du pays. Beauté de l'intérieur de l'isle. Présent fait au chef, de volailles & de graines d'Europe. Visite du chef d'un canton voisin. Meurtre d'un Insulaire. Perte de nos ancres, danger que nous courons. Détail des manœuvres qui nous sauvent. Autre meurtre de trois Insulaires. Précautions prises contre les suites qu'il pouvoit avoir. Continuation du danger que courent les vaisseaux. Paix faite avec les Insulaires. Appareillage de l'Étoile. Inscription enfouie. Appareillage de la Boudeuse ; nouveau danger qu'elle court. Départ de Taiti, perte que nous y avons essuyée. Regret des Insulaires à notre départ. L'un d'eux s'embarque avec nous à sa demande & celle de sa nation.

CHAP. III. *Description de Taiti ; mœurs & caractère des habitans.* p. 44

Position géographique de Taiti. Mouillage meilleur que celui où nous étions. Aspect du pays. Ses productions. Il ne paroît pas qu'il y

ait de mines. Il y a de belles perles. Animaux du pays. Observations météorologiques. Bonté du climat, vigueur des habitans. Quelle est leur nourriture. Il y a dans l'isle deux races d'hommes. Détails sur quelques-uns de leurs usages. Leurs vêtemens. Usage de se piquer la peau. Police intérieure. Ils font en guerre avec les isles voisines. Usage important. Pratique au sujet des morts. Pluralité des femmes. Caractere des Insulaires. Détails sur quelques-uns de leurs ouvrages. Construction de leurs bateaux. Leurs étoffes. Détails sur le Taitien amené en France. Raïsons pour lesquelles on l'a amené. Son séjour à Paris. Son départ de cette ville. Moyens pris pour le renvoyer chez lui. Nouveaux détails sur les mœurs de Taiti. Isles voisines. Inégalité des conditions. Usage de porter le deuil. Secours réciproques dans les maladies. Remarques sur la langue.

CHAP. IV. *Départ de Taiti ; découverte de nouvelles isles ; navigation jusqu'à la sortie des grandes Cyclades.* P. 74

Vue d'Oumaitia. Direction de la route. Observations astronomiques. Seconde division d'isles. Vue de nouvelles isles. Echanges faits avec les Insulaires. Description de ces Insulaires. Description de leurs pirogues. Suite d'isles ; position de ces isles qui en forment la troisieme division. Observations météorologiques. Situation critique où nous nous trouvons. Rencontre de nouvelles terres. Débarquement à une des isles. Méfiance des Insulaires. Ils attaquent les François. Description des Insulaires. Quelles sont



leurs armes. Description du lieu où l'on a débarqué. Continuation de la route entre les terres. Aspect du pays. Tentatives pour chercher un mouillage. Ce qui nous empêche d'y mouiller. Nouvelle tentative pour faire ici une relâche. Conjectures sur ces terres. Différences entre l'estime & les observations.

CHAP. V. *Navigation depuis les grandes Cyclades, découverte du golfe de la Louisiade, extrémités où nous y sommes réduits; découvertes de nouvelles isles, relâche à la nouvelle Bretagne.* p. 102

Direction de route en quittant les Cyclades. Rencontre consécutive de brisans. Indices de terres. Changement forcé dans la direction de la route. Réflexions géographiques. Découverte de nouvelles terres. Situation critique dans laquelle nous nous trouvons. Dangers multipliés qui nous environnent. Extrémités auxquelles nous sommes réduits. Nous doublons enfin les terres du golfe. Rencontre de nouvelles isles. Description des Insulaires. Tentative inutile pour trouver un mouillage. Parages dangereux. Nouvelle tentative pour trouver une relâche. Les Insulaires attaquent nos bateaux. Description de leurs canots. Description des Insulaires. Suite de nos découvertes. Description d'Insulaires qui s'approchent des navires. Relâche à la nouvelle Bretagne. Qualités & indices du mouillage. Description du port & des environs. Rencontre singulière. Traces d'un campement Anglois. Productions du pays. Disette cruelle que nous éprouvons. Observations de longitude. Descrip-

tion de deux insectes. Matelot piqué par un serpent d'eau. Temps affreux qui nous persécute. Tremblement de terre. Efforts infructueux pour trouver des vivres. Description d'une belle cascade. Notre situation empire chaque jour. Sortie du port Praslin.

CHAP. VI. *Navigation depuis le port Praslin jusqu'aux Moluques ; relâche à Boëro.* p. 240

Distribution de hardes aux matelots. Extrême disette des vivres. Description des habitans de la nouvelle Bretagne. Ils attaquent l'Etoile. Description de la partie septentrionale de la nouvelle Bretagne. Isle des Anachorettes. Archipel nommé par nous *l'Echiquier*. Danger que nous y courons. Vue de la nouvelle Guinée. Vents & courans que nous ressentons. Observations comparées avec l'estime de la route. Passages de la ligne. Tentatives inutiles faites à terre. Suite de la nouvelle Guinée. Danger caché. Perte du maître d'équipage. Navigation embarrassante. Passage de la ligne pour la quatrième fois. Description du canal par lequel nous débouquons. Cinquième passage de la ligne. Discussion sur le cap Mabo. Entrée dans l'archipel des Moluques. Rencontre d'un Negre. Vue de Ceram. Remarque sur les moussons dans ces parages. Projet pour notre sûreté. Triste état des équipages. Bâture du golfe de Cajeli. Relâche à Boëro. Embarras du résident Hollandois. Détails sur l'isle de Boëro ; sur les naturels du pays. Peuple sage. Productions de Boëro. Bons procédés du résident à notre égard. Conduite d'Aotourou à Boëro. Bonne qualité des vivres qu'on y trouve.



Observations sur les mouffons & les courans. Remarque sur les tremblemens de terre. Sortie de Boëro. Observations astronomiques.

CHAP. VII. *Route depuis Boëro jusqu'à Batavia.*

p. 180

Difficultés de la navigation dans les Moluques. Route que nous faisons. Avis nautique. Vue du détroit de Button. Description de l'entrée. Aspect du pays. Premier mouillage. Trafic avec les habitans. Second, troisieme & quatrieme mouillages. Avis nautiques. Suite & description du détroit. Cinquieme & sixieme mouillages. Sortie du détroit de Button, description de la passe. Remarque sur cette navigation. Grande visite que les Insulaires nous font. Situation des Hollandois à Button. Remarques sur cette navigation. Avantages de la route précédente. Passage du détroit de Saleyer. Description de ce passage. Description de cette partie de l'isle Célebes. Difficultés de la navigation dans ces parages. Suites de la direction de la route. Observations générales sur cette navigation. Inexactitude des cartes connues de cette partie. Vue de l'isle Java. Observations géographiques. Rencontre de navires Hollandois. Route le long de Java. Erreur dans l'estime de notre route. Causes de cette erreur. Route jusqu'à Batavia. Nouvelle erreur dans notre estime. Mouillage à Batavia.

CHAP. VIII. *Séjour à Batavia; détails sur les isles Moluques.*

p. 219

Cérémonial à l'arrivée. Visite au général de la compagnie des Indes Hollandoises. Amuse-

mens qu'on trouve à Batavia. Beautés de ses dehors. Intérieur de la ville. Richesses & luxe des habitans. Détails sur l'administration de la compagnie. Ordre des emplois au service de la compagnie. Ses domaines sur l'isle de Java. En combien de souverainetés est partagée cette isle. Commerce de Batavia. Détails sur les isles Moluques. Gouvernement d'Amboine. Gouvernement de Banda. Gouvernement de Ternate. Gouvernement de Macassar. Politique que les Hollandois ont suivie & suivent dans les Moluques relativement aux épiceries. Maladies contractées à Batavia.

CHAP. IX. *Départ de Batavia ; relâche à l'isle de France , au cap de Bonne-Espérance , à l'Ascension ; retour en France.* p. 206

Détails sur la route à faire pour sortir de Batavia. Sortie du détroit de la Sonde. Route jusqu'à l'isle de France. Vue de l'isle de Rodrigue. Atterrage à l'isle de France. Danger que court la frégate. Avis nautique. Relâche à l'isle de France. Détail de ce que nous y faisons. Perte de deux officiers. Départ de l'isle de France. Route jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Mauvais tems que nous effuyons. Avis nautiques. Relâche au cap de Bonne-Espérance. Détail sur le vignoble de Constance. Etat des Hollandois au cap. Départ du cap. Vue de Sainte-Helene. Relâche à l'Ascension. Départ de l'Ascension. Passage de la ligne. Rencontre du Swallow. Erreur dans l'estime de notre route. Vue d'Oueffant. Coup de vent qui nous dégrais. Arrivée à Saint-Malo.



DES MATIERES. 297

VOCABULAIRE de l'isle Taiti. p. 268

OBSERVATIONS de M. Pereyre sur l'organe  
de la prononciation d'Aotourou & sur la  
langue de son isle. p. 284


Fin de la seconde Partie.

---

### A P P R O B A T I O N .

Nous souffignés Censeurs du gouvernement  
& de la ville de Neuchâtel, avons permis l'im-  
pression d'un ouvrage intitulé : *Voyage autour  
du Monde par la frégate du Roi la Boudeuse &  
la Flûte l'Etoile en 1766, 1767, 1768 & 1769.*  
Neuchâtel le 23 novembre 1771.

PETITPIERRE. BOIVE.



## A V I S.

**L**A SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE NEUCHÂTEL en Suisse, informe MM. les Libraires & le Public, que le premier volume de la DESCRIPTION DES ARTS & MÉTIERS, est actuellement en vente. C'est un in-4°. de près de 700 pages, imprimé sur papier blanc & en caractères neufs, cicero petit œil. Il est orné de 10 planches en taille-douce, gravées par le célèbre CHRETIEN DE MECKEL, & dédié à SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.

L'importance d'une entreprise de cette nature n'a pas besoin d'être démontrée. Toutes les personnes éclairées conviennent que depuis l'invention de l'Imprimerie on n'a pas formé un projet plus grand & plus utile que celui que l'on propose aujourd'hui. Décrire les opérations, les outils & les machines des divers Artisans, qui travaillent pour nos besoins, nos commodités, ou nos plaisirs; rapprocher & comparer les procédés des diverses nations de l'Europe, pour les perfectionner les uns par les autres; rassembler dans un même ouvrage les méthodes décrites par Messieurs DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE PARIS, en y joignant tout ce que l'expérience a pu ajouter de perfection aux différens arts, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse & en Italie; suppléer aux vuides que les illustres Auteurs de l'Édition de Paris n'ont pas remplis, en réunissant à leur travail celui de tant d'hommes célèbres qui ont cherché à éclairer & à diriger l'industrie; prendre dans chaque pays les Arts ou les Métiers dans lesquels on excelle, & les proposer à l'imitation des autres peuples; rapporter toutes ces choses de



la maniere la plus simple, en sorte qu'elles soient à la portée de tous ceux à qui il importe d'en être instruits; mettre un ouvrage aussi curieux & aussi utile entre les mains d'un plus grand nombre de personnes par la modicité du prix; le présenter sous un format plus commode & plus propre à être consulté: Tel est le but que s'est proposé l'Auteur de cette nouvelle édition.

Un travail aussi utile, entrepris par des vues si louables, mérite sans doute un encouragement universel. La Société Typographique, en se chargeant de le publier, n'a rien épargné pour contribuer à sa perfection. On s'est procuré à grands frais tous les secours & toutes les lumières possibles. On a choisi l'un des plus célèbres Artistes, pour que les planches eussent l'exaëctitude & la propreté nécessaires, & il y a travaillé de maniere à ne pas démentir sa réputation. Le premier volume qui vient de sortir de presse, contient l'Art du Meunier, du Boulangier & du Vermicellier; le texte de l'Académie des Sciences y est conservé tout entier, il le sera de même dans les suivans. Les notes ajoutées indiquent toutes les différences établies en Allemagne, où l'on a poussé beaucoup plus loin qu'en France, la perfection des deux premiers de ces Arts. On y démontre que cette découverte tant vantée de la mouture économique, est inférieure à ce qui était pratiqué en Saxe & en Suisse depuis un siecle. L'Auteur, M. BERTRAND, Professeur en Belles-Lettres, a cherché la précision & la simplicité; ses notes sont courtes & serrées; il y rassemble en peu de mots tout ce que M. SCHREBER a ajouté dans l'édition allemande qu'il a publiée des Cahiers des Arts. Les additions faites sur cette matiere si intéressante, outre les notes qui se trouvent réunies au texte, sont curieuses & en grand nombre, & l'on se flatte qu'après cet ouvrage, il restera peu de choses à desirer sur ces Arts de premiere nécessité.

Le second volume , auquel on travaille actuellement , aura pour objet les fers & tous les Arts où ce métal est employé.

Le prix de la souscription est de L. 12. de France pour ce volume , de même que pour les suivans , & de 4 sols pour chaque planche ; mais on cede cet ouvrage à Messieurs les Libraires , à 6 L. de France , & 2 sols 6 den. la planche.



